



UNE PASSION

DANS LE

GRAND MONDE


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
PARIS

UNE PASSION

DANS LE

GRAND MONDE

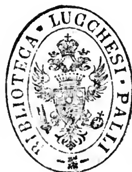
PAR

ÉLÉONORE-ADÈLE D'OSMOND

COMTESSE DE BOIGNE

TOME SECOND





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867



UNE PASSION

DANS

LE GRAND MONDE

LIVRE CINQUIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

LE VICOMTE DE BLIANE AU COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU CHATEAU DU BAURÉAL.

Paris, le 27 mai 1817.

Ce m'est une grande contrariété, j'en conviens, mon ami, de ne te point trouver à Paris. Mais je ne veux point que tu y viennes pour moi. J'irai à Bauréal partager les soins pieux que tu rends à ton oncle et causer de ta situation personnelle. Sans le chagrin que tu en conçois, mon pauvre Romuald, je serais peu affligé de ta rupture avec la princesse de Lispona. Je me suis résigné à cette liaison bien plus que je ne l'ai approuvée; car, je le pense du fond de mon âme,

cette femme n'est pas digne du noble cœur qu'elle a trop longtemps dominé. Je le craignais dès le commencement de tes relations avec elle, juge combien j'en suis plus convaincu aujourd'hui qu'elle a si cruellement abusé de son empire pour torturer ta vie? — Si je ne me trompe, au reste, sa beauté même, dont je reconnais l'éclat, me semble avoir perdu de sa distinction. Depuis cinq jours que je suis à Paris, j'ai déjà rencontré Mme de Lispona quatre fois, au spectacle et dans le monde; elle n'a plus cet air calme, doux et candide, sa plus grande séduction, elle se donne un mouvement constant pour attirer l'attention; elle montre une sorte d'agitation fébrile; un rire sans gaieté et plein d'affectation fait grimacer son joli visage, en un mot elle a pris l'extérieur du rôle qu'elle a dès longtemps adopté: elle mène, m'assure-t-on, la vie la plus dissipée, courant les bals et les spectacles, recevant beaucoup chez elle et partout entourée d'une foule d'adorateurs. Montilly prétend qu'elle joue de son reste avant d'aller s'enfermer dans les grandeurs héraldiques du château de Schvartzenstein. Le prince, il est certain, est toujours à sa suite; mais, je dois le dire, il n'y paraît que toléré, et si elle distingue quelqu'un, c'est plutôt ton ami lord John Bartlay. Toutefois, Montilly hausse les épaules lorsqu'on lui en fait la remarque: « Point de salut pour les cadets, persiste-t-il à dire, c'est là du menu fretin qui sert à amorcer la

ligne, à s'amuser et à entretenir la main. » Je te rapporte ses propres expressions. — A propos de Montilly, il m'a dit en grande confidence, de ces grandes confidences offertes à tout le monde, que son gendre, le comte d'Amézaga, était l'amant déclaré d'une infante de Portugal, et je t'assure que le vieil imbécile en tire vanité... Combien l'âge mûr, dénué de sérieux et de moralité, perd toute dignité, et présente un spectacle pénible ! chaque année passant sur la tête de ce pauvre Montilly y dépose un travers de plus en plus repoussant. — Revenons à un sujet qui me touche de plus près : hier soir à l'Opéra, et placé vis-à-vis, j'examinais à loisir le manége de la loge de Mme de Lispona et je me répétais fréquemment : « Non, ce n'est pas là la compagne de mon honnête Romuald. » Tu dois me rendre cette justice, ami, je n'ai jamais cherché à la ternir à tes yeux tant que j'ai pu conserver l'espoir qu'une passion si vive et si sincère finirait par la toucher et qu'en la partageant elle parviendrait à s'en rendre digne ; mais elle a pris le soin de se dévoiler elle-même ; tu ne peux conserver aucun doute sur la sécheresse de ce cœur dirigé par la seule vanité. Relève-toi donc, ami, ne te laisse pas abattre par les durs procédés d'une femme artificieuse, n'accorde pas ce triomphe aux ruses de sa coupable coquetterie. Je le répète hardiment, mon cher Romuald, ce lâche caractère est bien indigne de s'allier avec le tien.

— Ah s'il te faut de la passion, regarde autour de toi, aveugle que tu es; c'est là où tu la trouveras fière et tendre, maîtrisée par la raison, mais faisant explosion malgré elle dans toutes les circonstances graves.
— Je ne saurais te celer plus longtemps un secret qu'Élise m'a confié : dès l'âge de quatorze ans le cœur d'Émilie appartenait à son cousin Romuald et le suivait sur tous les champs de bataille où il courait s'exposer; elle conservait soigneusement les bulletins où son nom se trouvait inscrit, et ils étaient les plus précieux objets de ses trésors enfantins. Depuis lors, tu sais comment tu l'as traitée, sans réussir à éteindre le sentiment qu'elle te porte : je n'en veux d'autre preuve que ses paroles, rapportées par toi-même, à la mort d'Hombert. Je ne puis assez dire à quel point j'estime et honore cette noble fille, cachant sous des dehors calmes et froids le sentiment qui domine depuis si longtemps sa jeune existence, et attendant avec une si touchante résignation qu'il te plaise vouloir bien t'en apercevoir. Crois-moi, mon ami, c'est ce cœur si neuf et si pur qu'il te faut accepter pour trouver le bonheur : Émilie s'identifierait à tes goûts. Élevée dans la retraite et dans la simplicité, elle partagerait volontairement la vie sérieuse et occupée qui te plaît. Votre union consolerait les vieux jours du duc de Bauréal; vous vous réuniriez pour l'aimer et le soigner; le petit Édouard deviendrait votre enfant,

et tu goûterais tout de suite ces joies patriarcales dont je t'ai vu autrefois si avide. Je prêche d'exemple en professant combien elles sont mille fois préférables aux enivrements de la passion. — Dans une union avec Mme de Lispona vous auriez, l'un et l'autre, vécu de sacrifices ; l'amour effréné qu'elle t'inspire est le seul lien entre vous, tous vos goûts sont différents, toutes vos habitudes dissemblables, tu n'aurais guère tardé à t'en apercevoir. Je te le demande, Romuald, qu'aurais-tu fait de la princesse de Lispona dans le fauteuil de Mme Romignière à Sommercourt ? mais tu n'as même plus l'option de choisir ce mauvais parti, elle t'a violemment rendu ta liberté. Acceptez-la et profites-en pour daigner ouvrir au vrai bonheur qui frappe si modestement à ta porte.

LETTRE II.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PARIS.

Bauréal, le 1er juin 1817.

Je ne saurais souscrire à ce que tu dis de Mme de Lispona : tu la juges avec beaucoup plus de préventions que je n'ai jamais pu mettre de partialité à te la peindre. Non, mon cher Bliane, Mme de Lispona n'est point

un monstre de noirceur dont l'âme se réflète sur la figure; elle est une fort jolie femme, remplie de grâces et de séductions; seulement, comme le proclame son oncle Montilly, elle est éminemment raisonnable. Elle a eu de la bienveillance pour moi, peut-être même ce qu'on appelle, en jargon de galanterie, la tête un peu montée : Dieu sait où cela nous aurait conduits dans la passion extravagante dont j'étais aveuglé! Mais un fatal événement m'ayant tenu éloigné, elle a eu le temps de réfléchir (très-heureusement pour tous deux il en était encore temps), de réfléchir, dis-je, que j'étais un très-mauvais parti, et elle a retiré son enjeu d'autant plus brusquement qu'elle s'était un peu avancée : voilà toute notre histoire réduite à sa plus simple expression. Mme de Lispona est l'enfant du monde où elle a vécu; ce n'est pas sa faute si je suis un insensé, et si je meurs de chagrin de l'avoir trouvée ce qu'elle doit être, ce que ses entours et sa position la forcent à se montrer. Aigri par la douleur, je l'ai un instant accusée d'avoir cherché à m'amener à ses pieds pour se rire de ma peine: mais une telle perfidie ne se saurait allier à la constante générosité des sentiments qu'elle témoigne en toute occasion; elle a été, je le crois, en vérité, un peu touchée par la sincérité de mon adoration, quoiqu'elle me repousse. Le prince de Schwartzenstein ne lui plaît aucunement, quoiqu'elle l'épouse. Tout cela est parfaitement con-

séquent à ce que le monde exige d'une femme *raisonnable* à sa façon, il n'a rien à y reprendre. La faveur qu'elle accorde à lord Bartlay ne m'étonne pas ; ce caractère franc et loyal doit reposer de l'empesé du prince allemand... Ne parlons plus de Mme de Lispona, mon ami, je ne veux ni l'accuser, ni la défendre. Elle a détruit mon existence tout entière, mais c'est sans le vouloir, sans le savoir, je n'ai pas l'injustice de l'en rendre responsable ; j'aurais dû le prévoir ; et, crois-moi, si elle ne s'était pas emparée de mon âme avant de m'apparaître sous ses véritables couleurs, jamais la brillante princesse de Lispona n'aurait exercé d'empire sur le cœur de ton ami ! A travers mes amers regrets, je bénis la Providence qu'avec un sentiment si fugitif Euphémie n'ait pas été entraînée à une union dont elle n'aurait pas tardé à se repentir, et c'est bien alors que je me serais trouvé le plus infortuné des hommes.

Tes réflexions sur Émilie n'ont, grâce au ciel, aucun fondement. Elles m'ont porté à l'examiner scrupuleusement, et je te promets qu'il n'y a pas trace de cette passion persévérante dont tu m'as épouvanté. Je paye, hélas ! trop cher le droit de m'y connaître pour pouvoir m'y méprendre ! A la vérité j'ai parfois cru en apercevoir l'étincelle chez Euphémie, sans doute je m'étais cruellement trompé sur son intensité, mais je ne puis encore me persuader que ces trésors de

doux souvenirs si religieusement recueillis dans mon sein fussent entièrement composés de fausse monnaie. Non, Bliane, non, un peu d'or pur se mêlait à l'alliage fourni par les habitudes de la coquetterie!... Quoi qu'il en soit, dès l'arrivée des Serdobal je leur remettrai le soin de veiller sur leur père et je m'éloignerai. Si j'avais le malheur de croire à la préférence signalée dans ta lettre, ce me serait un nouveau motif de fuir; plus le sentiment qu'on m'offrirait serait tendre et expansif, moins je le pourrais accepter, mon cœur est usé et ne peut plus appartenir à personne : aussi bien ai-je besoin de changer de lieu et de pays. Peut-être irai-je moi-même chercher Édouard à New-York et le ferai-je voyager avant de le ramener ici; le duc de Bauréal me confierait ce soin avec joie, et je souhaiterais que l'enfant, en arrivant, ne le blessât pas du moins par des formes et des habitudes étrangères. — Bonjour, mon ami. J'attends ta visite. Je ne puis quitter mon oncle en ce moment : ce serait le laisser seul, Émilie ne lui est d'aucune ressource.

LETTRE III.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Paris, le 14 juillet 1817.

Tiens, ma bonne Odille, lis cette lettre qu'Eugène

me renvoie de Bretagne... Épargne-moi les réflexions... mon cœur, je t'assure, est navré de pitié, mais... Ah! Odille, ne m'interroge pas... j'ai peur d'être trop joyeuse!...

LETTRE IV.

MONSIEUR DU PARC AU COMTE EUGÈNE DE KÉRINTHIE CONTENUE DANS LA DERNIÈRE.

Veliki-Louki, le 30 juin 1817.

Monsieur le Comte,

Voulez-vous bien avoir la bonté de préparer ces dames aux tristes nouvelles, que selon toutes les probabilités, j'aurai bientôt à leur mander? Je n'avais épargné aucun soin pour justifier votre confiance et la leur, cependant toutes mes démarches à Saint-Pétersbourg et à Moscou étaient restées vaines. En désespoir de cause je suis revenu ici. Nos premières recherches avaient été sues dans le pays, et un moine français établi dans un couvent des environs est venu me dire qu'il avait été appelé en 1813 près d'un compatriote fort malade, au château du comte Missieski. Il a ajouté que ce malade dans son délire appelait constamment la sœur Fémie, d'où il avait auguré qu'il sortait de quelque hôpital des sœurs hospita-

lières. — Ces indices méritaient toute mon attention, nous nous sommes rendus au château du comte situé à 30 verstes de Véliki-Louki, l'intendant en était absent pour quelques jours, mais nous avons recueilli les détails suivants : Au mois de novembre 1812, il ramena au château un Français recommandé par le comte, on le logea dans le meilleur appartement, où il fut bien soigné; peu de temps après, une fièvre cérébrale se déclara : il en guérit, mais il resta dans un état de stupidité complète. Il a vécu ainsi près de deux années. — Le comte Missiesky ayant été tué pendant la campagne de 1813, personne ne s'informa plus du Français. Toutefois le comte avait dit à l'intendant, en le lui remettant, que c'était un homme de marque, un prince, et il pensa devoir prévenir les gens d'affaires de la princesse douairière de Schwartzenstein, sœur du comte et son héritière, de l'existence de ce Français; il ne reçut aucune réponse; néanmoins il a conservé tout ce qui a appartenu au malade, ainsi que des papiers qu'il écrivait sans cesse dans les derniers temps de sa vie : la fille de l'intendant m'en a montré un qu'elle a gardé et sur lequel sont griffonnés dans tous les sens les noms d'Euphémie et d'Augustine. Tout annonce donc, Monsieur le comte, que nous touchons au terme de nos recherches : nous sommes revenus à Véliki-Louki, et nous retournerons mardi au château, où l'intendant doit arriver le même

jour. — J'aurai l'honneur d'écrire ensuite à madame la comtesse ; elle saura mieux que moi comment il faudra révéler ce malheur à madame la princesse. Je suis désolé de voir à ma mission un si triste résultat, mais j'espère, monsieur le comte, que ces dames ne m'en voudront pas de la mauvaise nouvelle qu'il est de mon devoir de leur annoncer. — Je prie, monsieur le comte, de recevoir l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être son très-humble et très-obéissant serviteur.

LETTRE V.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PAU.

Aux Viviers, le 15 juillet 1817.

Tu avais bien jugé de l'état de mon oncle, mon ami, il était en effet plus mal que je ne le savais ; nous avons eu de vives inquiétudes. — Je voudrais chercher à recueillir mes idées pour te raconter comment les événements ont disposé de mon sort... Je t'en conjure, Bliane, ne t'en réjouis pas : des paroles d'allégresse me feraient trop de mal. Je crois parfois

rêver; ah! par pitié, laisse-moi encore espérer le réveil!... — Où en étions-nous à ton départ?... M'y voilà : tu nous avais accompagnés jusqu'ici pour embrasser les Serdobal avant ton retour en Béarn; tu nous as laissés partageant nos soins entre Mme de Hauteroche et le duc de Bauréal, dont j'avais obtenu l'autorisation pour aller chercher celui que je m'obstinais à nommer son fils. Nous étions tous réunis dans le salon, il y a aujourd'hui trois semaines; on remit à mon oncle un gros paquet scellé d'un cachet officiel : il en reçoit fréquemment et déchira l'enveloppe négligemment, mais il se troubla promptement et ses tremblantes mains eurent peine à déplier les papiers qu'elle contenait : c'était la dépêche du ministre français en Amérique et les actes de décès du jeune Édouard de Bauréal, mort depuis deux ans. Mon oncle devint très-rouge, puis très-pâle; il ferma les yeux et pencha la tête, nous nous rapprochâmes de son fauteuil avec anxiété; cette espèce de spasme s'étant dissipé, il dit avec calme en me tendant la main : « Dieu soit béni! je n'ai pas d'autre fils que toi. » Puis il ajouta avec plus de chaleur : « Achève de le devenir tout à fait, Romuald : je sais depuis longtemps les nobles scrupules que tu opposes à mon vœu le plus cher : ils sont levés aujourd'hui; les avantages de position se trouvent de ton côté : accepte donc mon Émilie. Depuis cinq ans, mon ami, j'aspire à te

la donner. Fais que j'emporte dans la tombe la douce pensée de lui avoir assuré le plus honorable protecteur qui puisse guider sa jeunesse. Fasse le ciel que les fautes de ses parents ne soient pas visitées sur sa tête! Je te la confie, Romuald, et que Dieu vous bénisse! » — Il avait pris la main de sa fille et l'avait placée dans la mienne; elle y pesait comme du plomb, je n'osais ni la repousser ni l'accueillir. Hélas! mon ami, cette main ne semblait nullement récalcitrante, et le long regard qu'Émilie laissa échapper de ses humides prunelles vint sanctionner la décision paternelle : je le recueillis avec effroi. J'hésitais sur la façon la moins blessante d'exprimer un refus, lorsque mon oncle, lâchant subitement nos deux mains qu'il tenait réunies, se renversa dans son fauteuil : il était sans connaissance; l'émotion avait été trop forte pour son état de faiblesse. On le mit au lit; la fièvre se déclara et le danger devint bientôt imminent : il nous a exclusivement occupés pendant dix jours, mais, depuis la convalescence commencée, je m'aperçois avec désespoir des suites que la scène qui a provoqué la maladie de mon oncle doit avoir pour moi : tout le monde ici me tient pour engagé à épouser Émilie : elle-même en paraît assurée et calmement satisfaite. Elle me montre la plus entière et la plus naïve confiance; mon oncle ne semble renaître que sous l'espoir de cette union, et je me trouve enlacé de toutes

parts sans oser venir à mon propre secours. J'ai cherché à me faire un auxiliaire de Serdobal : je lui ai dit combien mon cœur flétri, usé par tous les degrés de la passion, était peu digne d'une jeune fille si noble et si candide, que son image si pure ne trouverait pas même où s'y refléter. Serdobal s'est pris à rire : « Mon cher Romuald, m'a-t-il répondu, vous vous montrez encore plus jeune, et certainement plus romanesque qu'Émilie. Rassurez-vous ; lorsque j'ai épousé Gertrude, non-seulement j'avais été très-amoureux, mais je l'étais encore d'une perfide beauté qui, après m'avoir inspiré une passion désordonnée, m'avait inhumainement abandonné pour un rival plus favorisé ; j'étais désespéré, et je devais même, je crois, en mourir de chagrin. Pourtant j'ai fait bon ménage avec votre cousine, je ne pense pas l'avoir rendue malheureuse, et j'ai été fort heureux, je vous assure. L'affection qu'on éprouve pour sa femme est tout autre chose que la passion. » — Mon oncle et Serdobal en sont restés à mes impressions de Pologne ; plût au ciel que je n'en connusse pas d'autres ! Ma situation serait bien simple aujourd'hui. — Je me suis vainement retourné du côté de Gertrude ; j'ai trouvé aussi là une entière confiance et une grande satisfaction du nouveau lien qu'elle voyait s'établir entre nous : elle m'a confirmé les assertions de ton Élise sur la préférence qu'Émilie daignait m'accorder dès

sa plus tendre enfance, et il me faut bien en convenir, Bliane, depuis que l'ordre de son père lui a permis de dévoiler ses sentiments, ils sont devenus visibles même à mes yeux, qui certes ne cherchent pas à les découvrir. Il y a de la distinction et une grande force d'âme dans une aussi jeune personne à les avoir si complétement déguisés pendant une intimité de plusieurs mois : je l'en respecte profondément, mais est-ce là le seul sentiment qu'elle ait droit d'exiger?... Je m'étourdissais sur ce projet d'union, je l'éloignais dans ma pensée, lorsque Gertrude m'a consulté hier sur des préparatifs qui le montraient comme d'une exécution prochaine : j'ai tressailli jusqu'au fond de l'âme, et tout mon être s'est révolté à cette idée; j'ai à peine répondu quelques paroles incohérentes et me suis enfui au fond du parc. J'y ai passé trois heures, seul, à faire l'école à mon cœur : je ne sais si la résolution que j'ai prise est bonne et honnête, mais assurément elle est généreuse, car elle me coûte au delà de ce qu'il est possible d'exprimer. Je ne m'explique même pas pourquoi j'en souffre autant : toutes mes espérances de bonheur ont été détruites par la conduite de Mme de Lispona envers moi; notre séparation est déjà si complète que rien ne la peut augmenter; je n'ai, je le reconnais, d'autre sacrifice à faire que celui de renfermer plus profondément dans mon cœur l'amère douleur qui le dévorera toujours!

et pourtant il me semble si cruel, que je ne sais si j'aurai la force de l'accomplir. — Si j'étais resté dans la position médiocre d'où la mort d'Humbert et d'Édouard m'a tiré, jamais je n'aurais consenti à recevoir la main d'Émilie : la délicatesse m'aurait fait une loi de ne point accepter la préférence qu'elle m'aurait accordée lorsque je me sentais si indigne de la mériter; maintenant la question est autrement posée : Mlle de Bauréal, en épousant le chef de sa maison, fait un très-bon mariage d'arrangement; je lui porte l'affection d'un frère, je suis sûr d'avoir toujours pour elle les meilleurs procédés, et les avantages de situation compenseront les sentiments qu'il m'est impossible de ressentir dorénavant. — Euphémie a usé tout l'amour que mon cœur pouvait contenir... Ah! Bliane, je crains bien qu'il n'en soit encore trop rempli! Mais il ne saurait reparaître qu'à la voix de cette puissante enchanteresse, et elle s'est tue à jamais..... — Revenons à Émilie : elle paraît devoir se contenter de l'amitié que je professe à son égard; toujours elle ignorera quel sentiment passionné m'a été inspiré par une autre, et sa tranquillité n'en sera point troublée; cette sécurité m'était nécessaire, mais j'ai été surtout décidé par la pensée que dans son état de souffrance mon oncle ne supporterait pas la douleur de voir la rupture d'une union si longuement désirée, dont il espère adoucir ses chagrins, et qui

peut-être prolongera sa vie ; je suis forcé d'employer l'expression de *rupture*, quoique je n'aie pas prononcé un mot de consentement ; mon silence a servi d'engagement et il me faudrait aujourd'hui articuler un refus dont certes ma cousine ne mérite pas l'offense. Me voici donc résolu à subir la chaîne forgée par la Providence contre mon désir, contre ma volonté ; et pourtant je m'y résigne encore plus mal volontiers en songeant que la protectrice de toute ma vie, ma bonne et sage tante, n'aurait pas béni cette alliance avec satisfaction ; j'ai la superstition de sa mémoire, Bliane, et cette pensée m'est pénible. Je m'étais si doucement accoutumé à la regarder comme la patronne d'Euphémie !... d'Euphémie !... Ah ! qu'elle a repoussé cruellement ce cœur qui l'adorait !... Je t'en parle pour la dernière fois, ami ; mais il me faut être pendant quelques jours seul avec son image pour lui dire un éternel adieu : j'ai prétexté des affaires à Sommercourt pour m'y repaître de ma douleur, de mes regrets, et tâcher de me résigner à ce que vous allez appeler le bonheur qu'on me prépare ici. — Je t'en supplie encore, mon cher Bliane, épargne-moi toute expression d'allégresse : je ne sais quand elles cesseront de paraître une amère dérision à ma profonde douleur.

LETTRE VI.

Mlle DE BAURÉAL A Mlle DUVAL
A L'ABBAYE ***.

Aux Viviers, le 16 juillet 1817.

Dépêchez-vous, ma chère Zéphirine, car si vous ne hâtez pas les préparatifs de votre mariage, le mien pourrait bien le précéder : mon père a inventé un beau soir de placer ma main dans celle de Romuald et de nous proclamer tout haut *unis devant Dieu;* je n'ai pas eu tentation de m'y refuser, car on venait d'apprendre la mort de mon jeune frère, et quant à mon honoré cousin, il s'est trouvé « pris comme grillot, » comme dit la sœur Angélique. — Ce que je ne m'explique guère, c'est papa : il ne se console pas de la perte d'Hombert, et il n'a pas donné un soupir à ce malheureux petit Édouard; je crois en vérité que le manque de naissance de feu ma pauvre mère est un péché originel pour ses enfants. Vous me reprochez parfois mes entêtements nobiliaires, ma chère amie, ceci serait bien propre à m'en guérir; j'en suis indignée : c'est sans doute parce qu'elle est fille de Mlle de Hauteroche que Gertrude se donne tous ces airs de protection; ils m'en deviennent d'autant plus insupportables, et je veux au moins que le mariage me fasse plus grande dame qu'elle. — Je vois fort

bien que mondit seigneur Romuald est très-désobligeant pour moi, mais il ne me convient pas avoir l'air de le remarquer; je laisse entrevoir au contraire que je l'adore depuis mon enfance. Toutefois je me réserve de me venger de ses superbes froideurs et de les lui faire expier; mon plan est arrêté : je prétends lui inspirer une grande passion et lui rendre les dégoûts qu'il me fait supporter.

J'oubliais de vous dire que papa a été bien malade; nous avons été fort tourmentés, il est enfin rétabli. Gertrude en fait encore l'inquiétée, mais c'est pour se montrer la *meilleure des filles;* ne va-t-elle pas aussi s'aviser de se tourmenter de la santé de Romuald qui se porte à merveille, et devinez pourquoi? c'est afin d'entendre son imbécile de mari s'écrier que « Gertrude a un cœur formé par le ciel dans sa munificence pour suffire à toutes les affections et porter à chacun la douceur et la consolation. » Voilà, je l'espère, un assez beau pathos conjugal : c'est à faire hausser les épaules.

Vous me rendez un peu jalouse, ma chère Zéphirine, en me parlant avec tant d'enthousiasme de la vicomtesse de Fonteville : j'ai droit à la première place dans votre amitié et je ne veux pas la perdre, souvenez-vous-en; au surplus, je vous trouve bien heureuse que cette si charmante vicomtesse se charge de votre corbeille. J'ignore qui fait la mienne : Ger-

trude je pense, et elle n'en sera pas mieux choisie. Je ne veux pas avoir l'air de m'en occuper, puisqu'on ne m'en parle pas. Gertrude doit avoir écrit à Mlle Minette pour mon trousseau; mon père a ordonné qu'il fût très-beau. Je n'entends rien dire des diamants : comment sont les vôtres? par qui sont-ils montés? Si vous me répondiez tout de suite, je trouverais peut-être l'occasion d'en dire quelque chose à mon père, et cela arriverait par lui à Gertrude : je regrette l'absence d'Élise, elle me serait commode, je suis plus à l'aise avec elle, notre camaraderie de pension se retrouve dans nos rapports. — Bonjour, ma chère Zéphirine; quel joyeux hiver nous allons passer en débutant toutes deux si agréablement dans ce grand monde qui doit être bien amusant. Ménagez-moi les bonnes grâces de Mme de Jouteville, mon beau-frère dit qu'elle est fort à la mode. Toute à vous.

LETTRE VII.

LE VICOMTE DE BLIANE AU COMTE ROMUALD DE BAURÉAL A SOMMERCOURT.

Aux Eaux-Bonnes, le 20 juillet.

Tu n'as point à craindre de chant de triomphe, mon pauvre ami : moi-même je suis étonné de n'éprouver aucune satisfaction à l'accomplissement d'un vœu

caressé depuis tant d'années comme le bel idéal de ta vie et le complément de notre bonheur; mais quand je me rappelle l'anéantissement où je t'ai vu dans ces bois de Bauréal pour une méchante promenade de quelques milles, toi le plus intrépide des chasseurs, je pense avec effroi combien le chagrin qui t'a miné à ce point est profond, et je m'effraye de l'excès de la passion qui l'inspire : pourras-tu la vaincre? — Lorsqu'elle a résisté à de si durs procédés et à la perte de l'estime, cèdera-t-elle devant le devoir sans de nouveaux et cruels efforts? es-tu en état de subir ce combat?... Je suis arrivé à Bauréal avec un vif désir de te décider en faveur de ta cousine; j'étais bien ébranlé dans ce souhait lorsque je t'ai quitté. Sans doute le parti auquel tu te résignes est dicté par le bon sens, par les convenances, par la délicatesse, par la reconnaissance, par tous les sentiments qui remplissent ton âme... mais si tu allais t'en repentir lorsqu'il serait trop tard!... Consulte-toi bien, mon ami, admets tes faiblesses au conseil et ne t'engage qu'à bon escient. — Si je m'en croyais, je serais déjà près de toi; Élise est bien, entourée de soins, elle n'a pas besoin de moi et me donnera volontiers congé pour aller te trouver; je suis retenu par la crainte de te gêner. Cependant, mon ami, ne serait-ce pas un soulagement de pouvoir exhaler un soupir compris et de le déposer dans un cœur fidèle et discret? — Ah!

cette femme, quelle noble créature elle a perdue, et combien elle est coupable! Mon bon Romuald, je ne parlerai pas contre elle, puisque cela te fait mal, mais tu ne peux exiger que je lui pardonne. — Réponds-moi, ami : j'attends le signal pour voler auprès de toi.

LETTRE VIII.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE AUX EAUX-BONNES.

Sommercourt, le 29 juillet 1817.

Eh bien, oui, viens, j'accepte ce sacrifice; rends-toi directement aux Viviers : je ne sais encore quelle tâche j'imposerai à ta parfaite amitié, mais elle sera ma protectrice et ma consolation... Bliane, je suis bouleversé, et je ne sais plus à quelle idée m'arrêter : ce que je croyais décidé, je le remets en question! Je ne vois devant moi que mortels embarras, et pourtant une source d'espoir s'est glissée dans mon cœur, elle l'inonde d'une folle joie. De jour en jour je suis resté ici, ne pouvant m'arracher à des lieux si remplis d'elle : je l'y retrouvais Albertine, Mme de Lispona, Euphémie, enfin!... cette Euphémie que je veux rendre encore une fois l'arbitre de mon sort! Hier

encore je me croyais résigné à partir demain pour retourner aux Viviers; je pars ce soir et pour Paris. Écoute la nouvelle chimère qui m'entraîne peut-être à de nouvelles douleurs. L'excessive chaleur du jour m'a ramené tantôt vers la maison. En entrant dans la bibliothèque, j'y ai trouvé la marquise de Saint-Éloi établie dans mon fauteuil et lisant paisiblement : il a bien fallu dissimuler ma contrariété et m'excuser de mon absence. « C'est à moi à vous faire des excuses d'avoir forcé votre porte, a-t-elle répondu, mais on m'a dit que vous partiez demain, et puisque vous ne venez pas voir vos voisins, il faut bien qu'ils arrivent vous gronder de votre oubli. » Après les premières phrases échangées en lieux communs de condoléances sur les événements arrivés dans ma famille et en questions sur l'existence ignorée du jeune Édouard, car on n'est pas vieille femme et dame de château sans être curieuse et inquisitive, Mme de Saint-Éloi en est venue au véritable objet de sa visite. « Depuis quand avez-vous quitté Paris? m'a-t-elle demandé. — Depuis trois mois. — Vous y étiez au mois d'avril? — Oui, madame. — Alors vous allez m'expliquer le mot d'une énigme où je ne comprends rien : vous avez beaucoup vu ma jolie nièce de Lispona cet hiver, toutes ses lettres me parlaient de vous; racontez-moi, je vous prie, quel malheur lui est survenu au commencement du printemps. — A Mme de

Lispona, un malheur? lequel, madame? — Mais je l'ignore, puisque je vous le demande; je sais seulement qu'à cette époque elle a cessé de répondre à mes lettres; lassée de parler seule, j'ai fini par me taire. Cependant mon fils Charles étant allé faire une course à Paris, je l'ai chargé d'un billet pour la petite princesse, et j'ai reçu hier la réponse que voici. Je n'y entends rien, et je suis venue vous demander si vous pourriez m'aider à la comprendre. » — Elle me tendit une lettre; je la reçus d'une main tremblante : je l'ai lue et relue, Bliane, et ne crois pas y changer une syllabe en te la rapportant :

« Non, mon excellente et respectable amie, vous êtes dans l'erreur : ce ne sont pas les splendeurs de mon soleil qui, en m'éblouissant, ont causé mon silence; c'est bien plutôt un gros vilain nuage noir qui s'est placé quelque temps devant lui : j'ai craint d'en voir sortir un orage qui aurait bouleversé tout le reste de ma vie; mais il est prêt à se dissiper; mon horizon s'éclaircit, le soleil ne tardera guère à reparaître; j'irai prochainement à Saint-Éloi vous faire une confidence qui, j'en suis sûre, aura votre approbation, réclamer votre bénédiction, vos conseils, et peut-être votre assistance.

« Eh bien? me dit Mme de Saint-Éloi, ennuyée du temps que je mettais à déchiffrer cette charmante écriture. — Eh bien, madame, je ne comprends pas

mieux que vous. — Vous ne devinez pas quel peut être ce gros nuage? Quelque enfantillage de jeune femme, je suis sûre, quelque querelle d'amoureux, quelque jalousie mal fondée; vous n'avez aucune donnée à cet égard ? — Non, en vérité, madame. — Vraiment, » ajouta-t-elle d'un air assez désapointé; elle reprit la lettre et changea de conversation. Dans le courant de sa visite, elle me raconta que son fils restait deux jours de plus à Paris, pour assister à une fête donnée à Bagatelle, par M. le duc de Berry. Mme de Lispona doit l'y mener demain soir. Bliane, j'y serai à cette fête, je veux revoir Mme de Lispona; il faut qu'elle explique sa conduite et ses énigmes. J'ai pu sacrifier la douceur d'indulger mes regrets à l'attachement que je porte à mon oncle, mais si le bonheur d'Euphémie se trouvait compromis, rien ne me coûterait pour éviter une pareille infortune, et j'affronterais jusqu'au reproche trop fondé d'ingratitude et de légèreté : heureusement le bruit de mon mariage avec ma cousine ne s'est point encore répandu. Viens, mon cher Bliane, viens : je te chargerai de mon odieuse commission près de mon oncle, ou je pleurerai dans tes bras la perte de ma dernière espérance.

LETTRE IX.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Paris, le 28 juillet 1817.

Je commence à m'agiter de ne point voir arriver la lettre annoncée par Duparc : je n'ai pas montré la dernière à ma belle-sœur dans le moment et ne l'ai plus osé depuis. J'attendais journellement le prince Doria pour le charger de cette commission, il s'annonce enfin pour demain, je lui parlerai aussitôt : j'avais supplié Eugène de venir à mon secours, mais l'état de sa mère le retient près d'elle. — Ne me trouves-tu pas bien folle, ma chère Odille, de me tourmenter de ces détails, lorsque je sors à peine de si cruels chagrins? Mais, vois-tu, ce qui me gêne c'est la fausseté dont j'use envers ma pauvre belle-sœur; je suis honteuse de la façon dont j'accueille les espérances dont elle se berce encore; car, n'est-ce pas, Odille, la lettre de Duparc n'admet aucun doute? Eugène en juge ainsi; et pourtant il me court un frisson dans les veines en songeant parfois qu'il pourrait se tromper. — Mon amie, j'ai fait tout un plan de conduite : je ne veux plus avoir de dissimulation pour personne, cela est trop incommode; je ne veux plus avoir de secret pour Romuald, cela est trop douloureux : après la lettre de Duparc reçue, je laisserai quelques jours à ma belle-sœur pour exhaler

ses soupirs, puis nous partirons pour Kérinthie, en passant par Saint-Éloi : je raconterai à la bonne marquise tous mes rapports avec M. de Bauréal ; elle l'aime, elle est pleine d'esprit et de tact, elle a un grand usage du monde et me conseillera : peut-être se chargera-t-elle de notre réconciliation ; car enfin, nous sommes brouillés. Mais combien cette brouillerie tiendra peu devant la première explication, dès qu'elle me sera permise. Avec quel transport j'ose déjà me répéter que j'aime et que je suis aimée ! pauvre Romuald ! Je l'ai bien fait souffrir, mais je serai si heureuse de l'en dédommager ! Comme il est vrai cet axiome « mal passé n'est que songe ! » Ai-je eu du chagrin, ma cousine ?... En vérité, je n'en sais plus rien !... Ah ! si, je le sais bien pourtant, car Romuald ne partage pas encore ma joie ; ni toi, ma pauvre Odille : tes dernières lettres ne sont pleines que de tes anxiétés pour moi, mais je sais ta position bien cruelle : ne pourrais-tu obtenir l'autorisation de venir passer quelque temps avec nous, peut-être ne serait-on pas fâché de t'éloigner. Quelle charmante pensée à réaliser ! Romuald et Odille tous deux réunis auprès de l'heureuse Euphémie ! — Ah ! ce serait trop de bonheur !

LETTRE X.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Paris, le 31 juillet 1817.

Sais-tu bien, ma cousine, que je ne veux plus désespérer même de te posséder ici? Les circonstances s'arrangent tellement à mes souhaits que je me sens sous la protection du ciel et peut-être m'accordera-t-il encore ce bienfait. — Je n'aurai pas à recourir à l'intervention de la bonne madame de Saint-Éloi, Romuald est ici : Romuald est ici, je l'ai revu : Romuald est ici, et il m'a annoncé son retour par un gracieux souvenir qui se rattache aux jours de notre bonheur : a-t-il donc deviné qu'ils étaient prêts à renaître? cher Romuald! Quelque douce sympathie l'aura-t-elle averti?... Je l'attends, chère Odille,... il va venir sans doute... c'est-à-dire tantôt, car il est encore trop matin : je ne puis lui rien expliquer avant d'avoir reçu la lettre de Duparc, mais je l'accueillerai de façon à le retenir à Paris jusqu'à ce qu'elle arrive; tu crois bien, n'est-ce pas Odille, qu'il ne s'en ira pas? — Je suis pleine de sécurité, et pourtant j'ai peur de tout; ma belle-sœur me fait avertir pour le déjeuner et m'annonce l'arrivée du prince Doria cette nuit : décidément tout me rit.

Je reviens à toi, chère amie : comme les heures

sont longues ce matin, il est à peine midi! pour tromper le temps, je vais te raconter ma soirée d'hier. — M. le duc de Berry donnait une fête à Bagatelle : elle a commencé par une chasse et un déjeuner dont ma belle-sœur, Mme de Bins et moi nous sommes dispensées : je ne sais pas m'amuser douze heures durant; nous avons été dîner chez Mme de Salis, à Auteuil, et nous nous sommes rendues de là au bal : vers le milieu de la soirée, j'étais assise dans le premier salon lorsque j'ai vu entrer M. de Bauréal : j'ai eu peine à retenir un cri de joie; l'attendrissement l'a bientôt emporté sur cette première impression en remarquant son excessif changement : je m'en suis sentie coupable et j'ai été troublée jusqu'au fond de l'âme en le voyant s'avancer de mon côté; en ce moment M. de la Ferronays est venu me dire que M. le duc de Berry me cherchait pour danser avec moi : j'ai été presque contente d'avoir un peu de temps pour me remettre avant de parler à M. de Bauréal devant tout ce monde; cependant j'hésitais à m'éloigner, lorsque Mme Augustine est accourue en s'écriant : « Venez donc, Euphémie, vous faites attendre Mme la duchesse de Berry. » Au même instant le prince a paru, il m'a fallu le rejoindre, mais pourtant j'ai eu le temps d'échanger ave Romuald un regard où il a pu lire mes regrets encore plus que mes espérances. Je l'ai ensuite aperçu dans

l'embrasure d'une fenêtre, pâle, défait, l'air triste et sévère, quoique fort entouré; la contredanse m'a paru éternelle; le prince s'est obstiné à me ramener à ma place et à s'asseoir près de moi; je l'en aurais bien dispensé. Délivrée enfin de ses bontés, je me suis dirigée vers cette fenêtre où Romuald semblait fixé, j'ai été arrêtée par Mme de Bins pour des arrangements de voiture, ton père est venu se mêler à nos discours, et comme je reprenais ma marche vers la fenêtre, il m'a dit tout bas : « Voilà Bauréal devenu un parti tout à fait sortable pour vous, Euphémie; songez-y, ma chère enfant. » — Je ne puis t'exprimer quel froid m'est entré dans le cœur : mon Dieu, pensais-je, si Romuald pouvait concevoir une telle idée! Je me suis arrêtée tout court : je l'ai regardé, ses yeux étaient fixés sur moi d'un regard scrutateur; dans la disposition où j'étais, j'ai cru y trouver une nuance de sarcasme, je suis revenue sur mes pas, toute bouleversée, et j'ai regagné le premier salon; mais honteuse bientôt d'un scrupule si indigne de lui et de moi, je suis entrée dans la salle de bal : Romuald avait disparu : je l'ai vainement cherché dans les autres pièces. La danse était peu animée, chacun était fatigué; la princesse donna le signal de la retraite, et je n'ai pas été des moins empressées à y obéir. Par réflexion, j'aime mieux que ma première conversation avec Romuald se passe devant moins de

témoins; hier soir, j'ai eu l'enfantillage d'être consternée de son départ, mais j'ai été promptement rassurée, car, en entrant dans mon cabinet de toilette, j'ai trouvé un bouquet de roses si artistement mêlées à des feuilles de camellia, qu'elles rappelaient parfaitement cette fleur, symbole chéri de mon seul jour de bonheur : il avait été apporté après mon départ pour Auteuil; si je l'avais reçu, j'aurais deviné Romuald et j'aurais été heureuse quelques heures plus tôt; mais osé-je bien regretter quelques heures avec un avenir comme le mien! Je t'ai souvent vanté la sympathie qui se retrouve sans cesse entre Romuald et moi, en voici une nouvelle preuve : tandis qu'il m'envoyait ce bouquet, ma robe hier était garnie de camellias roses, artificiels, à la vérité comme le bouquet que je portais; à propos de celui-là, Mme Augustine m'a demandé tout à l'heure, d'un air solennel, si c'était avec intention que je l'avais donné au prince Schwartzenstein; elle prétend que je l'ai laissé en faire ostensiblement trophée : trophée d'un bouquet de fleurs artificielles! cela serait par trop allemand; mais, au reste, il est bien possible. Mon Dieu, Odille, savais-je seulement s'il vivait un Schwartzenstein? Ah! si c'eût été le bouquet de Romuald, comme je l'aurais bien défendu! — Il aura su mon absence lorsqu'il l'a envoyé, et cela lui aura expliqué, j'espère, pourquoi je n'étais pas parée de ses dons; je vais d'ailleurs

le lui faire entendre ce matin; mon cœur bat d'une douce émotion : il est deux heures, je ne l'espère guère avant trois : je pense, je crois, je suis sûre qu'il restera longtemps, je ne pourrai te revenir, mon Odille; les dépêches se ferment aujourd'hui, je t'écrirai bientôt de bonnes nouvelles par l'Angleterre. Bonjour, chère amie.

LETTRE XI.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE AUX EAUX-BONNES.

Paris, le 31 juillet 1817, midi.

J'ai passé la matinée à acheter des diamans pour Émilie : on m'a remis, en partant de Sommercourt, mardi, une lettre bien touchante de mon oncle. Il me demande de fixer le jour du mariage, je lui ai répondu tout à l'heure que j'étais à ses ordres; heureusement une affaire réelle m'appelle à Bauréal. Je pars à l'instant : je tâcherai d'y rester jusqu'à ce que je te sache arrivé aux Viviers... Ah! Bliane, j'ai la mort dans l'âme.

LETTRE XII.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Paris, le 1er août 1817.

Ah! mon Dieu, Odille!... mais cela ne peut être vrai,... c'est impossible,... je n'y veux pas croire... J'ai vainement attendu Romuald hier,... je l'espérais ce matin,... ce n'est pas là ce que j'avais à te dire... Mlle Justine est venue tout à l'heure me demander si je voulais regarder de belles parures que Fossin allait expédier le jour même à la campagne, j'ai consenti par désœuvrement, pour tuer ce temps qui me pesait si fort, j'ai demandé négligemment à qui elles appartenaient : « C'est M. le comte de Bauréal, princesse, qui me les a achetées hier. — Le comte de Bauréal! Pour qui? — Son valet de chambre m'a dit qu'il était venu passer vingt-quatre heures à Paris, uniquement pour faire cette acquisition et que c'était pour sa cousine. » — J'ai eu la force de sortir de la pièce où était Fossin : Justine m'avait vue pâlir et m'a suivie; tu sais combien elle m'est attachée, je me suis abandonnée devant elle à un déluge de larmes; je ne sais comment elle a deviné le sujet de ma douleur; mais tout à coup elle m'a dit : « Mlle Minette travaille au trousseau de Mlle de Bauréal, je vais

envoyer chercher un mouchoir sous prétexte de le montrer à madame et sans doute le chiffre la rassurera ; le comte Romuald peut avoir été chargé de faire cette emplette. » — Justine a raison, il ne s'ensuit pas qu'il épouse sa cousine, et pourtant !... Après avoir expédié une de ses compagnes chez la lingère, Justine est revenue à moi et m'a trouvée dans le même état de suffocation, mais n'osant fermer ma porte dans l'espoir que Romuald viendrait enfin y frapper ; cette pauvre fille, toute désespérée, me dit alors : « Fiez-vous à moi, princesse, je cours à l'hôtel de Bauréal, je pénétrerai d'une façon quelconque et je vous rapporterai de bonnes nouvelles. « J'ai consenti, Odille... elle est partie... je l'attends... Ah ! quel oubli de toute dignité... je t'en demande pardon, ma cousine... j'en suis honteuse... je m'en repens... et j'accepterais de nouveau ! — On me remet le mouchoir ; il est marqué de deux B et d'une couronne de comte !... J'entends Justine... Ah ! Odille, tout est perdu : le mariage est avoué à l'hôtel de Bauréal. Romuald est parti hier matin : ce regard si triste qu'il a fixé sur moi, c'était un éternel adieu ! Ah Romuald ! cruel et ingrat Romuald !

LETTRE XIII.

M. DUPARC A Mme LA COMTESSE AUGUSTINE DE LISPONA A PARIS.

Véliki-Louki, le 7 juillet 1817.

MADAME LA COMTESSE,

Il me faut remplir la triste tâche de confirmer les mauvaises nouvelles que j'avais déjà fait pressentir à M. le comte de Kérinthie dans ma lettre en date du 30 juin. — Nous nous sommes rendus au château : Guirault a parfaitement reconnu Ivan Maplatoff; il a rappelé à celui-ci des circonstances dont Ivan admet l'exactitude. — L'intendant nous a montré ce qu'il a conservé des effets appartenant à M. le prince de Lispona ; ils consistent en un anneau brisé où se trouvent gravés votre nom, madame la comtesse, et celui de madame la princesse; cela seul confirmerait l'identité; mais il y a aussi quelque peu de linge marqué P. L., une chaîne en or soutenant un médaillon qui contient une mèche de cheveux blonds et un cachet aux armes de Lispona; plusieurs feuilles de papier écrites ne présentent aucun sens positif, mais paraissent des commencements de lettres adressées à vous, madame la comtesse, et à madame la princesse. — J'ai dressé procès-verbal de toutes ces précieuses reliques. Maplatoff n'a pas voulu me les remettre, mais il les

confiera à un des gens du prince Schwartzenstein qui part demain pour rejoindre son maître à Paris, et le prince lui-même vous les rendra. Je n'ai vu aucun inconvénient à satisfaire ce scrupule du brave Maplatoff. Il a aussi conservé la ceinture pleine d'or, telle que Guirault l'avait décrite, en signalant la partie d'où le prince avait tiré les pièces données à lui et à ses camarades. J'ai pensé remplir vos intentions et celles de madame la princesse, en abandonnant à Maplatoff la somme contenue dans la ceinture, je l'estime devoir se monter à cent cinquante napoléons. Il paraît avoir soigné M. le prince de Lispona avec tous les égards possibles. — J'ai pris acte des faits en mettant le plus de régularité permise par les formes du pays pour constater le décès. Je pars ce soir pour Pétersbourg à la fin de faire légaliser les papiers que j'y porte. — Je regrette bien, madame la comtesse, que mon zèle n'ait pas eu de plus heureux résultats, mais du moins les documents dont je suis en possession permettront de régler les affaires qui sont en souffrance depuis si longtemps.

J'ai l'honneur d'être, avec autant de reconnaissance que de respect, madame la comtesse, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LETTRE XIV.

LE PRINCE DORIA A LA COMTESSE AUGUSTINE DE LISPONA A PARIS.

Paris, dimanche 5 août 1817.

Non, amica cara, vous avez beau parler de son *exquise sensibilité*, le désespoir d'Euphémie n'est point naturel. Ce n'est point là un vieux chagrin de cinq années réveillé par une lettre d'homme d'affaires; c'est une douleur intime, intense, *palpitante d'actualité* comme disent vos écrivains du jour. Et, quoique vous m'assuriez l'avoir trouvée à genoux et en larmes devant un tableau consacré par toutes deux au souvenir du prince Pierre, ces larmes-là, croyez-moi, ne coulent pas pour lui. Tâchez d'obtenir sa confiance, car la pauvre enfant a le cœur tout brisé et grand besoin de secours.

Pas plus que vous je n'ai pu parvenir au prince de Schwartzenstein, mais j'ai fait une découverte : cette maladie qui, lorsque vous avez été chez lui trois jours de suite, l'a empêché de vous recevoir, est une forte blessure. Il s'est battu avec lord John Bartlay, ils ont voulu en garder le secret; cela explique les hésitations des gens du prince à vous répondre. Montilly m'a dit que le duel avait eu lieu à l'occasion de la princesse de Lispona. Je chercherai à en savoir davan-

tage; peut-être faut-il rattacher à cette circonstance le désespoir où elle est plongée. C'est à votre excellent cœur à démêler ce mystère et à donner assistance à cette aimable et intéressante personne.

L'homme annoncé de Russie n'arrivera chez Schwartzenstein que dans quelques jours; il a passé par Vienne. — J'écrirai au prince, si je ne le puis voir, et lui demanderai de vous envoyer sur-le-champ le paquet annoncé par Duparc. — Calmez votre agitation et ne vous donnez plus la peine d'aller *far ora* à la porte de Schwartzenstein.— Bonjour, amica cara.

LETTRE XV.

LORD JOHN BARTLEY AU COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU CHATEAU DE BAURÉAL.

Paris, le 7 août 1817.

Mon cher Bauréal,

Je ne veux pas quitter la France sans adresser mes adieux à l'homme que j'estime le plus, ni courir le risque de lui laisser une mauvaise impression sur moi. Vos opinions sur le duel me sont connues. Je les partage, croyez-le; bien malgré moi je me suis trouvé entraîné dans une récente occurrence : je n'ai pu l'éviter, et la meilleure preuve que je pensais avoir raison,

c'est que je vous ai cherché pour vous demander de me servir de témoin, sans pouvoir vous retrouver dans ce bal de malédiction. Je n'en ai pas moins été bien malheureux tant qu'a duré le danger du prince Schwartzenstein. Grâce à Dieu, il va mieux. Voici le récit de ce qui s'est passé; j'ai besoin de le soumettre à votre jugement. — Le prince de Schwartzenstein a dit, en entrant dans le salon où l'on dansait, que la princesse de Lispona lui avait donné son bouquet. — « *A tenir*, » a ajouté M. de Rondemont de son ton bref; je n'ai pu m'empêcher d'éclater de rire. — Non, messieurs, a répliqué Schwartzenstein piqué, *à garder*. — Je parie que non, me suis-je écrié. — Cela est plus anglais que poli, a repris le prince avec humeur, mais nous verrons. » La contredanse finie, Mme de Lispona a passé devant nous; Schwartzenstein tenait son bouquet. Elle a souri d'un air distrait; elle paraissait agitée, anxieuse, embarrassée; mais en effet elle n'a point réclamé les fleurs dont Schwartzenstein se pavanait. Alors il m'a regardé fièrement : « Mylord John, ce n'est pas moi qui ai menti comme un fat. » J'allais répondre; Rondemont s'est interposé : « Silence, messieurs; vous êtes chez un prince et vous compromettriez une femme. » Nous nous sommes séparés, mais avant de quitter Bagatelle, le rendez-vous était pris pour le surlendemain matin. Lord Mandeville a été mon témoin et le baron d'Anspach

celui du prince. J'ai eu le malheur de le blesser assez grièvement pour qu'il soit tombé sous le coup. Son feu, parti en même temps, ne m'a pas atteint, mais la balle a traversé mes vêtements. — Tout de suite, mon cher Bauréal, j'ai couru chez vous, pour vous raconter cette triste aventure qui me laisse beaucoup de regrets et me rend le séjour de Paris insupportable. Vous étiez déjà parti. — Je me vois donc forcé à vous l'écrire. — Personnellement je n'oserais faire de reproches à Mme de Lispona; elle ne m'a jamais donné d'encouragement direct; mais elle paraissait tellement indifférente pour le prince et souvent même si ennuyée de ses assiduités, que je n'aurais jamais soupçonné la préférence qu'il obtient. Je croyais pouvoir me flatter qu'elle aimait mieux s'entretenir avec moi, me faire conter mes voyages et surtout nos aventures de Sicile, qu'écouter les histoires des chevaux de Schwartzenstein. Mais les femmes sont incompréhensibles, et on ne peut deviner ce qui les charme! On annonce le mariage comme prochain : j'ai lieu de le croire; car en allant savoir des nouvelles du prince, j'ai vu deux fois à sa porte la voiture et les gens de Mme de Lispona. Je ne vous dissimule pas que ce m'est une grande peine. Je quitte la France. — Je pourrais bien aller faire un tour dans l'Inde avec mon oncle, qui prend le commandement de la station du Bengale. Je ne voudrais pas partir sans

emporter l'assurance que vous me conservez estime et amitié. En tout lieu, mon cher Bauréal, où le sort me conduira, vous aurez un ami sincère dans celui qui se dit tout à vous.

LETTRE XVI.

LE MARQUIS DE MONTILLY AU Cte ROMUALD DE BAURÉAL AU CHATEAU DE BAURÉAL.

Paris, le 9 août 1817.

Malgré la réserve dont vous avez usé envers moi, mon cher comte, je ne veux pas être le dernier à vous féliciter : le mariage que vous allez faire est de ceux pour lesquels on doit compter sur l'approbation générale; aussi n'y a-t-il qu'une voix sur sa parfaite convenance : vous y trouverez, sans aucun doute, tout le bonheur que vous méritez. L'union que Mme de Lispona est au moment de contracter ne m'inspire pas autant de confiance. L'aventure du duel, en faisant un bruit du diable, en a avancé la conclusion; mais Euphémie y était décidée depuis longtemps. La blessure du prince l'a mise au désespoir : sa porte est hermétiquement fermée, ses parents même ne peuvent pénétrer. Au reste, elle ne cherche plus à cacher son sentiment; elle va chez Schwartzenstein; sa voi-

ture stationne à la porte, et j'ai moi-même vu dans la cour Mme Augustine qui, sans doute, attendait sa belle-sœur : nous pouvons donc compter sur des noces prochaines; j'en suis très-fâché, et n'ai été consulté en aucune façon. — Voilà d'Hocqueville qui entre dans ma chambre et veut que je vous fasse son compliment avec le mien; il me raconte qu'un courrier apportant de Vienne le consentement de la princesse douairière est arrivé ce matin, Schwartzenstein l'a envoyé remettre ses dépêches à l'hôtel de Lispona sans lui laisser le temps de se débotter. Peut-être son altesse ma nièce daignera-t-elle enfin me faire part de son mariage : je suis outré contre elle, j'en conviens. — Adieu, mon cher comte, mettez mon hommage respectueux aux pieds de votre belle cousine, et parlez de moi au duc de Bauréal : il m'a toujours témoigné mille bontés et me permettra de lui offrir mes félicitations dans une occasion si pleine de bonheur pour toute votre famille.

LETTRE XVII.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE AU CHATEAU DES VIVIERS.

Bauréal, le 10 août 1817

Je ne comptais pas t'écrire, mon ami, mais il vaut mieux que mon récit me précède aux Viviers. Je tâche

d'acquérir ici la force et le maintien nécessaires à l'accomplissement des devoirs où je me suis résigné; pour les conserver, il me faut éviter tout regard vers le passé : tu me demanderais l'explication de mon changement et je ne pourrais la refuser à ton amitié, reçois-la donc ici. — La lettre de mon oncle, reçue en quittant Sommercourt, avait accru mes perplexités sans altérer mes résolutions; notre sort à tous restait suspendu entre les mains de Mme de Lispona, et, je te l'avoue, Bliane, à force de commenter les expressions de sa lettre à Mme de Saint-Éloi, je m'étais assez aveuglé dans mes espérances pour être surtout préoccupé des procédés dont je devais user envers mon oncle et sa fille; puis, chassant ces inquiétudes, je me livrais au charme de me rappeler toutes les marques de préférence accordées naguère par Euphémie à ton ami. Ah! combien ma mémoire était fidèle à me les retracer. Pendant l'enchantement de cette route, je me laissai doucement bercer à compter sur un sentiment véritable de sa part. — La matinée était déjà avancée lorsque j'arrivai à Paris; je courus chez M. de la Féronnays; il promit de me faire inviter pour le soir. Je désirais prévenir Euphémie de ma présence; parmi tous ces souvenirs évoqués par mes espérances je m'étais rappelé la grâce incomparable dont elle avait accueilli un bouquet de camellias roses. Il y a dans

les mystères de l'amour une certaine franc-maçonnerie qui admet les symboles!... la coquetterie les devine apparemment ; tu le verras par la suite de mon récit. J'allai commander à Mme Prévost un bouquet de camellias roses; elle me répondit avec dédain pour mon ignorance, que la saison en était passée. Le croirais-tu, ami, cette réponse toute simple tomba sur mes espérances comme un coup de massue, et détruisit la sécurité factice où je m'enveloppais. Mme Prévost, me voyant si déconcerté, promit de fabriquer un bouquet qui imiterait les camellias à s'y méprendre; elle s'engagea à le faire porter à l'hôtel de Lispona. Je comptais qu'Euphémie reconnaîtrait ma présence; en cela seul, je ne me suis pas trompé. — J'arrivai à Bagatelle de bonne heure; après avoir fait ma révérence au prince et subi pendant une demi-heure les ridicules : « Comment vous voilà ? — Quoi ! vous êtes ici? » dont on accable les arrivants, après m'être assuré que Mme de Lispona n'était pas dans le bal, je m'enfonçai dans les jardins; ma promenade solitaire était accompagnée de sa douce image, puis venait l'inquiétude et je tressaillais au souvenir de l'avertissement de Mme Prévost, « la saison en est passée, » avait-elle dit; puis je souriais de ma faiblesse, et je pensais qu'avant la fin de la soirée peut-être... Mais qu'importent mes rêveries? ce sont les faits dans toute leur triste vérité qu'il me

faut te retracer. Je rentrai au pavillon : Mme de Lispona assise avec la duchesse de Bins sur une causeuse dans le premier salon, et entourée de plusieurs hommes, faisait face à la porte; caché par le trumeau, je restai longtemps à m'enivrer de sa présence sans être aperçu d'elle; où as-tu pris qu'elle était changée, agitée, maniérée? Je ne l'ai jamais vue plus charmante, plus calme, plus simple dans son maintien. Elle jouait avec son bouquet, elle causait, elle riait; pas un regard ne s'égarait, elle n'attendait personne : j'en fis la remarque avec tristesse. Ah! Bliane, quelle dureté de cœur! car elle m'avait deviné, et sans doute elle méditait déjà la cruelle réponse qui m'était destinée. — L'orchestre annonçant le commencement d'une nouvelle contredanse, la plupart des hommes entourant le canapé se dispersèrent, Mme de Bins se leva; je m'avançai alors, décidé à m'emparer de la place qu'elle laissait libre. Mme de Lispona m'aperçut; sa physionomie s'altéra, elle fit un mouvement comme pour fuir, devint très-pâle et se rassit aussitôt; au même instant M. de la Féronnays s'approcha d'elle : j'avais été arrêté au milieu du salon par la rencontre du maréchal Suchet, mais je ne perdais pas Euphémie de vue; elle se leva enfin en me regardant et laissa glisser son bouquet; le prince Schwartzenstein le ramassa et le lui offrit; elle ne le reprit pas et se hâta de quitter le salon en m'adressant un regard

triste et presque suppliant : était-ce une excuse du mal qu'elle savait me faire? était-ce une prière de ne point la compromettre?... Ah! qu'elle se rassure, son nom me sera toujours sacré, et jamais ma voix ne s'élèvera contre elle... Schwartzenstein passa près de moi, son trophée à la main : je me sentis bouleversé de haine et de jalousie en reconnaissant les fleurs que Mme Prévost avait dû envoyer. Le maréchal me retenait toujours ; il avait commencé une longue explication de sa conduite, je n'osais l'interrompre, mais je parvins à le diriger vers l'embrasure d'une fenêtre d'où je pouvais surveiller les actions d'Euphémie : elle dansait avec M. le duc de Berry ; je crus qu'elle m'avait vu et me persuadai qu'elle me regardait fréquemment. Elle me sembla troublée, mon faible cœur reprit à l'espérance; la contredanse terminée, elle s'avança de mon côté. Tout mon être vola vers elle, mais tout à coup elle s'arrêta... Venait-elle de me découvrir? Je ne sais... mais elle me fixa et retourna brusquement sur ses pas en se dirigeant vers un groupe où se trouvait Schwartzenstein tenant toujours le bouquet à la main; il le lui présenta vainement, elle l'en laissa possesseur, et avant de quitter le salon elle se retourna de nouveau et me regarda encore une fois comme pour s'assurer si je l'avais observée. — Je n'avais plus rien à apprendre, mon ami. Par l'usage qu'elle venait de faire de ces malen-

contreux camellias, Mme de Lispona ne m'annonçait que trop clairement sa décision, d'autant que rien n'est plus éloigné des façons nobles et simples d'Euphémie, de son maintien toujours mesuré et réservé, que cette banale et vulgaire coquetterie de l'abandon d'un bouquet, et d'ailleurs son regard suppliant indiquait suffisamment cette réponse à mon adresse... Je quittai Bagatelle, et le lendemain, après t'avoir écrit une lettre qui te sera arrivée en même temps que celle expédiée de Sommercourt, je partis de Paris le cœur plein de rage et de désespoir. Mais dois-je t'avouer, ami, jusqu'où va ma faiblesse? A peine quelques jours s'étaient écoulés dans le silence de Bauréal, et déjà je regrettais les nouveaux engagements pris vis-à-vis de mon oncle; je m'accusais de précipitation, je me reprochais d'avoir agi légèrement : j'aurais dû parler à Euphémie, ainsi que j'en avais arrêté le projet, recevoir ma sentence de sa bouche et non pas d'une vaine pantomime... Vingt fois j'eus la tentation d'envoyer chercher des chevaux de poste et de retourner à Paris... Hélas! je n'aurais été chercher que l'affront d'une nouvelle insulte! La lettre de lord John et celle de Montilly en font foi : je te les envoie toutes deux; elles justifient trop bien mes premières impressions! Le pauvre lord John a été victime d'une action destinée à punir ma présomption et à m'avertir que mon règne était passé

dans cette volage imagination. Je dois remercier Mme de Lispona de n'avoir pas voulu prolonger mon supplice; pour la seconde fois elle s'explique clairement et doit être importunée de ma fatigante persévérance... J'en serais humilié si le chagrin qui m'accable laissait encore quelque place à mon orgueil blessé, mais cette femme ne m'a pas même laissé la fierté pour me relever... — Mon oncle a fixé le 14! J'ai prétexté de n'arriver que le 12 au soir. Puissé-je te trouver aux Viviers, mon ami! Tu seras content de moi; mon parti est pris : je sais les devoirs que je consens à me laisser imposer, et puisque je les accepte, ils seront accomplis.

LETTRE XVIII.

LA COMTESSE AUGUSTINE DE LISPONA AU COMTE ROMUALD DE BAURÉAL.

Adressée au château de Bauréal, renvoyée au château des Viviers.

Paris, le 12 août 1817.

Je me figure, mon cher comte, qu'ainsi que moi vous aimez les contes de fée, et il me prend fantaisie de vous en raconter un : or donc, prêtez-moi attention.

Il était une fois une belle petite princesse confiée à

la garde d'une vieille fée; cette vieille fée, forcée de la quitter pour quelque temps, lui recommanda de s'amuser beaucoup, d'être bien sage, et surtout de vivre exclusivement de regrets : la vieille fée ne se souvenait plus combien c'était là une nourriture insuffisante pour une belle petite princesse; celle-ci avait déjà rencontré et remarqué un beau jeuue prince; ils s'étaient retrouvés, et bientôt les regrets de la belle petite princesse se changèrent en espérances, car elle vit bien que le beau prince l'aimait, et elle le payait de retour : ils n'osaient encore se parler de leur amour, mais ils le sentaient vivement et ils étaient bien heureux, lorsque la vieille fée survint pleine d'idées chimériques, et apportant une fausse nouvelle d'après laquelle la belle petite princesse ne pouvait plus accueillir les sentiments du beau prince sans manquer à ses devoirs : or, la belle petite princesse est encore plus vertueuse que tendre; elle se soumit avec tristesse, mais en silence; le beau prince, fort affligé, se retira sans comprendre le motif d'un pareil changement. Bientôt les folles espérances sur lesquelles il était fondé se dissipèrent; la belle petite princesse aurait bien voulu rappeler le beau prince, mais elle n'osait. Il ne revenait pas et elle se désolait. La vieille fée, qui l'aimait beaucoup, beaucoup, la voyant toujours pleurer, l'interrogea plusieurs fois vainement, et réussit enfin à lui arra-

cher sa confidence; alors elle expédia, en grand secret, un petit génie au prince; celui-ci arriva sur les ailes de l'amour, et je laisse à penser comment il fut reçu.

— Voilà mon histoire, mon cher comte; lorsque j'étais petite fille on me disait que tous les contes avaient une moralité; je m'en rapporte à votre sagacité pour découvrir celle-ci. Surtout gardez-moi un secret éternel, on ne me pardonnerait pas mon indiscrétion; nous voulons bien mourir de notre douleur, mais nous sommes trop fière pour la laisser soupçonner. — Bonjour, mon cher comte, j'ai grande impatience de vous embrasser, et il m'est avis que vous ne me ferez pas longtemps attendre.

LETTRE XIX.

LE Cte ROMUALD DE BAURÉAL A LA C^sse DE LISPONA A PARIS.

Aux Viviers, le 15 août 1817.

L'infortuné qui vient de lire votre lettre, madame, a renoncé hier au droit d'y faire la seule réponse qu'elle dût recevoir; il ne peut plus promettre qu'un secret éternel. Ce secret, si cruel et si doux, est enfoui dans le fond d'un cœur déchiré : il y restera jusqu'à

la mort; puisse-t-elle être prochaine! C'est là la seule espérance qui me soit permise désormais.

LETTRE XX.

LA COMTESSE AUGUSTINE DE LISPONA AU PRINCE DORIA A PARIS.

Paris, samedi matin.

Ah! cher prince, Romuald est marié; vous aviez raison de blâmer ma démarche comme trop tardive. Heureusement ma pauvre Euphémie l'ignorera toujours! et puis il a fallu tous les hasards contre moi. Ma lettre était adressée à Bauréal, où l'on disait le comte Romuald, et il me répond de chez les Serdobal... car, je persiste à l'affirmer, s'il avait pu être averti avant d'aller à l'autel, ce malencontreux mariage ne se serait pas accompli. Notre charmante Euphémie ne peut aimer si passionnément sans être adorée en retour. — Je me hais d'être venue porter le trouble dans une union qui s'annonçait sous de si heureux auspices! Mais, pourtant, cher prince, que pouvais-je faire? — Vous-même en conveniez, le rapport de Guirault méritait examen, et, dans le fond, il s'est trouvé véritable. Je me perds dans mes regrets et dans mes remords, et je suis surtout désolée de n'avoir pas su arracher le secret d'Euphémie, tandis qu'il était

encore temps de sauver trois personnes; car la pauvre petite femme du comte Romuald est bien à plaindre aussi; je ne parle pas de moi, cher prince; et pourtant je ne me consolerai jamais d'avoir autant contribué au malheur de ma chère Euphémie. Elle veut toujours partir pour la Bretagne, et je ne m'y oppose plus. — A ce soir, cher prince.

LETTRE XXI.

LA C^sse ROMUALD DE BAURÉAL A LA MARQUISE DE SOISSONS AU CHATEAU DE BAGNOLE.

Aux Viviers, le 26 août 1817.

Vos noces ont donc été bien splendides, ma chère Zéphirine! Vous voilà dame, et bien souveraine maîtresse assurément, dans le château de votre père, rempli de tout ce que la cour offre de plus brillant! — Je vous permets d'autant plus de vanter la générosité avec laquelle vous vous arrachez un moment à toutes ces fêtes pour me les raconter, que je ne puis vous offrir que le plus maussade récit en retour. — Mon mariage a précédé le vôtre de cinq jours; mon père l'avait fixé au 14. M. de Bauréal n'est arrivé que le 12 au soir, pâle, défait, triste, abattu, comme un homme condamné au supplice. Cela n'était guère flatteur pour moi; j'ai été un peu tentée de m'en for-

maliser, car chacun semblait le remarquer. Gertrude me regardait avec anxiété et chuchotait avec son mari; le vicomte de Bliane s'empressait autour de moi pour dissimuler la froideur de son ami. Je voyais bien tous ces manéges, et je ne vous cache pas que j'étais fort irritée; mais au fond ce mariage est avantageux; si je l'avais rompu, Dieu sait quand mon père aurait pensé à m'en faire faire un autre; ma position chez Gertrude m'était insupportable. Mon cousin est honnête homme, il aura de bon procédés pour moi, et je n'étais pas à apprendre combien il se souciait peu de m'épouser. Toutes ces considérations réunies m'ont décidée à continuer mon rôle de niaise jusqu'au bout. — Le maire est venu nous marier dans le salon, le jeudi à dix heures du matin, et à midi la cérémonie religieuse a eu lieu dans la chapelle du château, en présence de nos parents les plus proches et des témoins indispensables. En rentrant dans les appartements, M. de Bauréal a tiré de sa poche une vilaine petite boîte de carton où il a pris deux vieux boutons d'oreilles; il me les a donnés en me faisant un morceau pathétique sur ce que la vieille Romignière les ayant portés cinquante ans, il espérait que ces lanternes me serviraient de guide pour marcher sur ses traces, etc., etc., etc.; il m'a embrassée et s'est éloigné. Tout le monde s'est pris à pleurer, et moi aussi, de me voir forcée à mettre ces antiques boucles d'o-

reilles dont je conservais le plus désagréable souvenir; j'espère bien pourtant, malgré les aimables vœux de M. de Bauréal, ne guère ressembler à sa sempiternelle tante. Au reste je m'étais trompée en présumant la corbeille de mauvais goût; elle est charmante et les bijoux superbes. Les cadeaux avaient précédé M. de Bauréal aux Viviers; il avait chargé Gertrude de me les offrir en termes plus obligeants que son maintien; mais à quoi servent toutes ces jolies parures pour être garde-malade? car voilà le métier auquel je suis réduite. — Le lendemain de ces aimables noces si gaies et si animées, le château a résonné de cris d'alarme; M. de Bauréal s'était retiré dans son cabinet à l'arrivée du courrier, emportant ses lettres, et son valet de chambre venait de le trouver sans connaissance couché sur son bureau, nous accourûmes tous; j'entrai dans la chambre en même temps que M. de Bliane. M. de Bauréal fut porté sur son lit; il tenait entre ses doigts crispés un papier pressé contre son sein. M. de Bliane s'en empara avec un empressement qui ne m'échappa point, et le mit dans sa poche. Il alla aussitôt vers le bureau et rangea ce qui se trouvait dessus, entre autres une lettre toute cachetée qu'il prit aussi. Ce soin n'était certainement pas naturel dans l'état de son ami, s'il n'y avait pas eu quelque mystère à cacher; mais je le découvrirai. J'ai toujours soupçonné M. de Bauréal

de quelque intrigue secrète dont il était honteux, et je serai bien aise de savoir ses aventures à lui, dont mon père et Gertrude vantent toujours les vertus surhumaines. — On envoya chercher le médecin; il recommanda la tranquillité, le repos et la solitude. M. de Bliane s'empara de la chambre du malade et en expulsa tout le monde excepté Jacques. Il paraît qu'une forte fièvre a été accompagnée de délire. Ce matin seulement on m'a laissée entrer pour la première fois. Il est horriblement changé; il m'a tendu la main, a baisé la mienne, m'a remercié avec douceur de mon intérêt, puis a soupiré profondément et a fermé les yeux. Le vicomte s'est hâté de dire qu'il ne fallait pas le fatiguer; je n'en ai nulle envie, je vous assure, et me suis retirée. — Ce qui me tourmente davantage c'est mon père; il n'est pas bien du tout : ce bon père me montre un redoublement de tendresse, je suis très-affligée de le voir si souffrant. — M. de Bliane ne voulant pas quitter son ami, sa femme vient le rejoindre; elle retournera passer l'hiver dans le Midi si sa santé l'exige. J'attends Élise avec impatience, elle me sera d'une grande ressource.

Vous le voyez, ma chère Zéphirine, je n'ai point occasion d'être aussi joyeuse que vous, et nos débuts dans les *saints nœuds du mariage* (style de notre abbesse) ne se ressemblent guère. — Je me console en pensant à l'agréable hiver que nous passerons à

Paris. J'ai déjà résolu que nous aurions des loges ensemble à l'Opéra et aux Bouffons, car ce me sera un bien grand plaisir de me retrouver le plus souvent possible avec ma chère Zéphirine. — Ménagez-moi la bienveillance de M. de Soissons et dites mille amitiés de ma part à sa sœur.

LETTRE XXII.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A PARIS.

Lisbonne, le 29 août 1817.

Au milieu de l'anxiété où je vivais depuis la réception de ta lettre du 1er août, j'osais encore me flatter qu'une explication favorable finirait par m'arriver; mais un billet de part, adressé au comte de Rouville, confirme toutes mes alarmes, hélas! et ton malheur! O ma pauvre Euphémie, unique amie de mon cœur! combien je souffre pour toi! par quelle fatalité tout ce qui t'aime s'est-il ligué pour te pousser vers l'abîme où tu es tombée! je ne me fais pas illusion sur la part que j'y ai prise et je m'en déteste. J'avais bien affaire vraiment d'en vouloir à Mme Augustine de ses discours exaltés, lorsque moi-même j'ai cherché à fomenter ta passion! Dans la crainte de te voir éparpiller ta vie, je t'ai encouragée à la concentrer

dans ce seul creuset, et elle s'y trouve calcinée. Pauvre enfant! que ne suis-je là pour recevoir sur mon sein ta tête endolorie! Ah! jamais l'absence ne m'a paru si cruelle à supporter. J'ai osé demander à M. d'Amézaga la permission d'aller passer quelques semaines près de toi : il n'a pas d'abord répondu; le lendemain il a annoncé que mon service près de l'Infante ne me permettait pas de quitter le Portugal. — Il faut donc me résigner à n'avoir de tes nouvelles que par toi-même. Je t'en conjure, Euphémie, écris-moi. Où es-tu? Que deviens-tu?... Je me reproche amèrement de ne t'avoir pas encouragée à proclamer ta position au retour de ta belle-sœur; il me semblait trouver plus de dignité au silence, et je voyais son culte s'augmenter de toute ta vertu; comment prévoir d'ailleurs une semblable catastrophe!... Mais cet homme, cet insensé, se jetant ainsi en travers de son bonheur, qui m'expliquera sa conduite? — Combien je regrette l'absence de ton cousin; son bon esprit, sa délicatesse, son attachement pour toi, l'auraient rendu le plus habile intermédiaire entre vous; car ce mariage, j'en suis sûre, doit être un acte de désespoir; hélas! qu'importe s'il est accompli!... Je t'en supplie, mon Euphémie, apprends-moi comment tu l'envisages. J'ai peur de te heurter par mes paroles, et pourtant je ne puis me taire : tu sais à quel point mes sympathies te sont acquises. Dis-moi, ah! dis-moi, ma cousine,

comment je dois souffrir ! Je passe de la colère à la pitié pour ce malheureux ; je le hais et je le plains successivement, mais toujours mon cœur est déchiré en pensant aux douleurs de mon amie si chérie. — Vingt fois j'ai été sur le point d'écrire à Mme Augustine pour obtenir de tes nouvelles ; je me suis arrêtée ne sachant quel langage il convenait de lui tenir. Pauvre amie, as-tu encore le supplice de vouloir dissimuler tes peines à ses yeux ?... Chère Euphémie, je ne cherche point de paroles de consolations à t'offrir, je n'en sais pas ; je ne prétends pas même prêcher la résignation à un malheur aussi brusquement tombé sur un cœur tendre et confiant ; mais si, soulevant le poids qui t'accable, tu peux un instant regarder autour de toi, vois combien tu es encore environnée d'affection, et pense à tous les bienfaits qu'il te reste la possibilité de répandre. Ah ! si un jour je pouvais te rejoindre, nous pleurerions ensemble, nous chercherions d'autres misères à soulager, et nous y trouverions de l'allégement à nos peines ! — Depuis bien des mois, mon enfant, ton sort s'est présenté à moi comme

Le seul point clair et bleu de tout mon horizon.

Le voilà aussi enveloppé dans cette perspective orageuse où je suis destinée à vivre ! Écris-moi, je t'en prie, je t'en conjure ; dis-moi... ah ! dis-moi tout, Eu-

phémie, il n'y a rien que je ne puisse comprendre..., aucune douleur que je ne connaisse, mieux, peut-être, que tu ne le sais.

LETTRE XXIII.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

A la Tour-Saint-Ives, le 15 septembre 1817.

Merci, ma bonne Odille; je savais que tu partageais mes tristesses dès avant la réception de ta lettre; nous n'avons pas besoin de paroles pour nous comprendre; notre affection est la seule qui ne trompe pas. — Oui, je le crois, je trouverais du soulagement à poser ma tête sur ton sein; mais je ne le désire pas, je ne désire rien, je ne suis pas très-malheureuse; je suis morte, voilà tout. Tu me demandes comment tu dois envisager ma position pour partager mes souffrances; en vérité, ma cousine, je ne saurais te répondre; je ne l'envisage pas, je la subis; elle me cause un douloureux étonnement que je ne tente pas de m'expliquer. J'ai pu jadis rechercher les impressions enfouies dans mon cœur pour te les raconter, mais aujourd'hui je ne saurais y toucher, la plaie est trop sensible. — Toutefois, ma tendre amie, je n'ai point le supplice de feindre une tranquillité perdue

pour jamais. Dans les derniers jours qui ont précédé l'accomplissement de mon malheur, lorsqu'un faible rayon d'espoir me laissait la force de m'agiter et de me désoler, lorsque ma douleur trouvait encore des larmes et des cris pour s'exhaler, ma belle-sœur a surpris mon secret. L'impatience de me voir soupçonner d'un pareil désespoir à l'occasion du prince Schwartzenstein, blessé dans un duel avec un Anglais, m'a arraché l'aveu de mes tourments, bien plus que la confiance. — Mme Augustine se fait de grands reproches d'avoir porté le trouble dans une liaison qui devait être si calme..., très-calme, très-pacifique, en effet, ma chère Odille!... Quelle illusion je m'étais faite de me croire aimée de la passion dont j'aimais! Ni Mme Augustine, ni toi, vous ne devez concevoir aucun regret de cette rupture qui brise mon existence. Je n'en ai point moi; je m'étais trompée et je vous ai trompées en vous peignant comme réciproque un sentiment qui n'existait que dans mon cœur. — A peine la nouvelle répandue, Eugène est accouru près de moi. Ah! Odille, comment ai-je pu craindre ce que j'appelais son stoïcisme? — Je ne saurais assez te dire de quelle main tendre et habile il panse les blessures de ce pauvre cœur si inhumainement froissé; lui seul sait trouver le mot qui me soulage et réussit quelquefois à faire couler mes larmes. Tu as raison, mon Odille, avec des amis comme

Eugène et comme toi, on devrait se réconcilier à la vie; je le sais, et je ne puis. — Le séjour de ce vieux manoir, où je viens pour la première fois, est d'accord avec mes tristes impressions et me convient. Je comptais y achever ce deuil que je voulais soustraire aux sarcasmes du monde; il est trop profondément entré dans mon cœur maintenant pour que je sois tentée de l'étaler sur mes vêtements; d'ailleurs rien ne presse; le temps est devant moi sans projets, comme sans espérances. — Il y aurait beaucoup de bien à faire dans ces contrées reculées; Eugène me le montre. Je vois son désir de m'entraîner dans cette voie, mais je ne saurais l'y suivre, et pourtant je voudrais lui donner pour prix de ses soins si touchants le salaire de croire qu'il réussit à adoucir mes maux. — Le prince Doria est venu s'ennuyer ici pour nous distraire : je lui en sais gré, mais il me fatigue; toutefois je souhaite qu'il reste pour s'occuper de Mme Augustine. S'ils voulaient tous s'en aller et me laisser seule dans ma vieille tour, je le préférerais infiniment! il y aurait trop d'ingratitude à le leur demander, surtout à ma pauvre belle-sœur : elle est profondément compatissante pour moi; mais j'ai l'instinct qu'elle prend un secret plaisir à soigner un chagrin d'amour, comme elle a dit une fois, et cela me courrouce contre elle. — *Un chagrin d'amour,* Odille! — Ah non, c'est ma vie tout entière que je

pleure : mon passé et mon avenir me manquent à la fois; les rires de la jeune fille, les espérances de la femme se sont trouvées éteintes du même coup, et il reste devant moi cet isolement éternel que j'ai toujours redouté... Ah s'il m'avait aimée, Odille, combien mon sort eût été différent! — Adieu, mon amie, ne me parle plus que de ta Juana : c'est notre seul avenir à toutes deux.

LETTRE XXIV.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA AU COMTE DE KÉRINTHIE
A LA TOUR-SAINT-IVES.

Lisbonne, le 28 septembre 1817.

Je reçois une lettre d'Euphémie qui me navre : son accablement m'inquiète, même pour sa santé : il faut absolument la tirer de cet état de prostration. Vous seul, monsieur, exercez quelque influence sur elle; ramenez-la au développement plus extérieur de sa douleur. Ah! que ne suis-je auprès d'elle pour la partager et mêler mes larmes aux siennes! Son cousin Eugène peut seul me suppléer. Pleurez avec Euphémie, monsieur, et rendez-moi mon amie. Savez-vous expliquer la conduite de M. de Bauréal, et par quelle étrange fatalité il a repoussé cet ange loin de lui? — Je relis les lettres d'Euphémie et je m'y perds! Ah

quel cœur il a brisé! — Je vous demande avec instance des nouvelles de ma cousine; puissiez-vous me rassurer sur sa vie; je sais trop, hélas! que son bonheur est perdu.

Adressez-moi votre réponse sous le couvert du comte de Rouville, ministre de France, en Portugal. Elle me parviendra plus promptement.

LETTRE XXV.

LE COMTE DE KÉRINTHIE A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

A la Tour-Saint-Ives, le 10 octobre 1817.

Une demande de madame la comtesse d'Amézaga n'a nul besoin d'être faite avec instance pour être immédiatement obéie par moi. Je voudrais pouvoir également vous rassurer sur l'état de votre intéressante amie; mais vous n'avez que trop bien jugé, madame, sa santé succombe aux peines de son âme. Euphémie ne possède aucun de ces liens impérieux qui, en commandant de vivre, imposent la nécessité de chercher en dehors de soi les moyens d'obéir à cette injonction du devoir. Si elle se savait nécessaire à l'existence d'un autre, elle serait forcée au

courage; comme rien ne le stimule, elle s'abandonne, sans remords et sans effort, au mal intérieur qui la dévore. — Ses vertus mêmes tournent ici contre nous; l'admirable douceur dont elle est douée ne lui permet aucun sentiment d'irritation envers l'auteur de ses chagrins. J'ai quelquefois tenté de stimuler sa colère, mais cela la blesse et lui déplaît; jamais un grain de fiel n'est entré dans le cœur de cette tendre colombe... Elle s'affaiblit chaque jour, ses belles couleurs s'effacent, l'amoindrissement de ses membres délicats devient frappant, et son regard, si pénétrant, s'alanguit de plus en plus. Il faut, avant tout, lui faire quitter la Tour-Saint-Ives, dont le climat hâterait la besogne de la douleur, et je suis décidé à ce qu'elle n'y achève pas le mois d'octobre, dussé-je l'en arracher de violence. Un moment j'ai osé espérer l'y occuper des immenses améliorations que la situation de ce pays arriéré en toutes choses permet aux propriétaires d'y entreprendre. Les bienfaits répandus autour d'elle à Kérinthie lui en avaient rendu le séjour agréable; je me flattais de ranimer ici cette source d'intérêt; mais bientôt il m'a été évident qu'elle était tarie comme les autres; un feu dévorant les a toutes desséchées : de tous ses vœux elle souhaite le sort des habitants de Saint-Ives amélioré, mais à la condition qu'aucun soin à prendre n'enlèvera une seule minute à ses douloureuses langueurs. — Il faut

bien nous l'avouer, Euphémie n'a point une de ces âmes fortes qui trouvent leur point d'appui en elles-mêmes. Accoutumée au bruit du monde, elle a besoin de distractions extérieures pour reprendre de l'énergie; le silence la tue. Sa douleur est au-dessus de ses forces; elle peut en mourir, mais ne saurait en vivre. Il faut découvrir le moyen de la lui alléger ou se résoudre à la perdre; c'est le texte de toutes mes méditations. J'ai renoncé à chercher des auxiliaires dans le courage d'Euphémie : elle ne s'est point imposé la tâche de vivre, et s'abandonne sans combat aux tristesses qui l'épuisent... Parfois je m'arrête, effrayé de la pensée qu'il y a peut-être cruauté à vouloir l'exciter à des efforts si pénibles, si difficiles, si cruels, pour ceux mêmes auxquels un devoir impérieux a imposé la dure loi de lutter sans cesse contre leur désespoir... mais j'ose vous le dire, à vous qui savez combien ma cousine m'est chère, je ne crois pas ses douleurs éternellement profondes en harmonie avec l'âme tendre d'Euphémie. Si sa santé résiste, elle aura le besoin de retourner au mouvement du grand monde; la solitude exige plus d'énergie de caractère; Euphémie y perdrait tout, jusqu'à sa sensibilité, jusqu'à ses vertus. En tout lieu, je le crois, sa vie restera complétement décolorée; mais elle ne pourra l'utiliser qu'en retrouvant des distractions forcées. Encouragez-la donc, madame, à retourner à Paris. La santé de

ma mère, un peu améliorée, me permet de l'y conduire; j'y passerai l'hiver, et je veillerai avec la sollicitude d'une nourrice sur celle que vous daignez confier à mon fidèle attachement.

Je ne puis du tout expliquer la conduite de M. de Bauréal : je n'ai jamais été admis à ses confidences; je conviens ne l'avoir point recherché. Quelques mots prononcés par Mme de Saint-Éloi, à Kérinthie, l'automne dernier, avaient fixé mon attention; elle indiquait avoir découvert un commencement de liaison dont elle désirait le succès, et vantait fort le comte Romuald; c'était, à son dire, l'homme le plus digne de la princesse de Lispona. De mon côté, je remarquai combien sa visite à Saint-Éloi avait exercé d'influence sur les dispositions d'Euphémie, et je me promis de la surveiller avec soin. — Je fus retenu quelques semaines loin d'elle. Lors de mon arrivée à Paris, une passion, qui me sembla réciproque, l'absorbait tout entière; ne lui étant nullement nécessaire, je ne désirai pas être initié à des détails qu'une disposition personnelle me rendent pénibles à subir. — Le retour de Mme Augustine vint apporter un obstacle qui devait être temporaire à tout ce bonheur; je ne l'envisageai jamais autrement; ses espérances me paraissaient parfaitement chimériques; il fallait cependant les éclaircir. Je vis, sans trop de regret, ce moment de tribulation pour Euphémie; il me sembla qu'au milieu

du ciel toujours serein de sa brillante existence, son âme n'aurait qu'à gagner à se retremper dans un orage passager; je lui donnai juste assez d'espérance pour lui laisser tout le mérite du sacrifice fait au devoir; elle devait s'en estimer davantage et prendre vis-à-vis d'elle-même un nouvel engagement de n'y manquer jamais. — La maladie de ma mère m'appela en Bretagne; c'est là où j'ai appris le mariage de M. de Bauréal, au moment même où il s'accomplissait. J'ignore absolument ce qui a décidé cette union; elle est très-convenable de tous points, mais ne s'accorde guère avec l'amour que je croyais au comte Romuald pour Euphémie. Mme de Saint-Éloi l'a vu au moment où il se rendait, pour ainsi dire, à l'autel; elle est encore plus étonnée que moi, proteste de sa passion pour ma cousine et me mande qu'il doit y avoir là-dessous un mystère d'iniquité; il importerait peu de le découvrir aujourd'hui. — M. de Bauréal est tombé très-sérieusement malade bientôt après son mariage; à peine entrait-il en convalescence que son oncle, le duc de Bauréal, a succombé à une attaque dont il avait eu plusieurs avertissements depuis la mort de son fils. J'ai hésité à parler de ces nouvelles à Euphémie. Elle ne prononce jamais le nom de Bauréal et évite même tout ce qui pourrait y faire allusion; mais elle s'en nourrit, ou plutôt elle s'en tue dans la solitude; aussi la recherche-t-elle avec une préférence que toute

l'obligeance de son humeur peut à peine dissimuler et que nous nous obstinons à ne point remarquer. — Soyez-en persuadée, madame, votre sensible et douce amie n'a que deux refuges possibles : le sein de Dieu ou le monde : il y a trop d'irritation dans sa douleur de la déception dont elle a été victime, pour accepter le premier; j'ai essayé de l'y guider et n'ai trouvé que sécheresse et repoussement. Il lui faut donc retourner vers ce tourbillon du monde, son atmosphère accoutumée, son air natal, si on peut s'exprimer ainsi : elle y puisera de la force pour exercer plus tard des vertus utiles aux autres, comprendre la résignation à la volonté de Dieu et la confiance en sa bonté qui la réconcilieront enfin avec la vie, quoiqu'elles ne puissent réussir à l'embellir et à la rendre chère. — Si Mme d'Amézaga a de nouveau ordres à me donner, elle me trouvera toujours empressé à les exécuter.

LETTRE XXVI.

LE PRINCE DORIA AU COMTE DE KÉRINTHIE A LA TOUR-SAINT-IVES.

Paris, le 20 octobre 1817.

Plus que jamais, mon cher Eugène, je vous engage à poursuivre le dessein de ramener la princesse à

Paris; il faut l'y faire reparaître le plus promptement possible. — Ce misérable duel où son nom a été mêlé sans qu'elle s'en doute, sa disparition du monde immédiatement après, aussi bien que celle des deux antagonistes, dont l'un est parti pour les grandes Indes et l'autre pour la Russie, ont donné lieu à mille histoires plus absurdes les unes que les autres; la présence d'Euphémie, entourée de sa radieuse innocence, les feront toutes retomber dans le néant d'où elles n'auraient pas dû sortir. — L'envie profite de l'occasion pour attaquer avec un zèle sournois un être lumineux, dont son venin n'avait pu jusqu'ici obscurcir la splendeur; mais il ne faut pas lui laisser le temps d'épaissir ses poisons, ils finiraient par être difficiles à dissiper. Le nom de M. de Bauréal n'a pas été prononcé dans toutes ces attaques; j'ai appris qu'il emmenait sa femme à Munich pour y passer l'hiver auprès des Serdobal. Je ne parle pas des calomnies répandues contre Euphémie à la bonne Augustine; elle en serait dans une irritation qu'elle ne pourrait dissimuler, et il vaut mieux les déjouer par la simplicité du maintien. — Bonjour, mon cher comte; j'admire la patience, l'habileté et la persévérance dont vous conduisez votre œuvre de charité, et je fais des vœux bien sincères pour votre succès. J'aime Euphémie comme ma fille, ses chagrins me préoccupent, et sa santé m'inquiète.

LETTRE XXVII.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

La Tour-Saint-Ives, le 1er novembre 1817.

Je suis honteuse de moi-même, mon amie : ce que j'ai refusé à tes prières, aux sollicitations si tendrement raisonnées d'Eugène, les propos malicieux d'une extravagante l'ont obtenu ; je quitte Saint-Ives. — On m'avait forcée à assister au baptême d'une cloche qu'Eugène m'a fait donner à une église placée sur la falaise; elle appellera les fidèles aux exercices du culte et pourra servir de signal aux bateaux attardés. Les populations si religieuses de ce pays, étaient réunies sur le lieu et bénissaient la pauvre infortunée qui offrait un secours aux inquiétudes journalières dont elles sont poursuivies; j'avais éprouvé le seul sentiment doux tombé sur mon cœur depuis que le cruel l'a broyé de ses mains. Je revenais enfoncée dans des rêveries moins sombres que d'ordinaire, j'entrevoyais vaguement la possibilité de vivre de la joie d'autrui, lorsqu'en suivant un bout de grande route, notre calèche a été croisée par une voiture en poste allant fort vite : « Arrêtez! arrêtez! » a-t-on crié de l'intérieur; déjà plusieurs toises nous séparaient avant que les postillons et mes gens eussent obéi à

ces ordres redoublés. La portière s'est ouverte, une jeune femme en est sortie et s'est mise à courir vers nous ; j'ai bientôt reconnu la vicomtesse de Touteville, bien essoufflée, mais heureuse, enchantée, ravie de me voir; elle se serait arrangée pour s'arrêter à la Tour-Saint-Ives, si elle l'avait sue sur sa route; malheureusement elle était forcée d'arriver à Brest à jour fixe. Son oncle, l'amiral, comptait sur sa présence à une fête donnée à l'occasion du lancement d'un vaisseau de ligne. Tout ce bavardage était interrompu par des exclamations sur ma pâleur, sur ma maigreur, sur la nécessité de chercher d'autres soins que ceux d'un médecin de village, etc., etc.; déjà son insistance me mettait au supplice, mais recueillant enfin toute sa malice, elle s'écria : « A propos, petite princesse, les hommes sont donc décidément des monstres cette année : voilà M. de Bauréal qui s'est marié tout comme M. de Soissons, et le prince de Schwartzenstein menace, dit-on, de suivre leur exemple. C'est vraiment épouvantable; mais au fond, voyez-vous, c'est suivant comment on le prend. Moi, je trouve les adorateurs mariés assez commodes, on se sert de la femme quand on veut, on la laisse là quand elle gêne, c'est charmant; à la vérité une fille de qualité serait plus difficile à manœuvrer que la bonne petite Duval, on s'en tirerait pourtant encore... » Un regard foudroyant de Mme Augustine lui imposa silence, et elle

se prit à rire, de ce rire faux, affecté et méchant qui me l'a toujours fait détester. Elle fit quelques pas pour s'éloigner, puis revenant en courant : « Serez-vous encore ici dans une quinzaine de jours? — Non, certainement, je pars la semaine prochaine. — Pour Paris? — Oui, pour Paris. — Eh bien, à revoir. » Elle remonta dans sa voiture, et nous continuâmes notre route. C'est ainsi que je me suis trouvée engagée. Eugène ne m'a plus parlé de ce projet de départ qui m'est venu spontanément pour me défaire de cette odieuse femme, mais il arrange tout en conséquence et je quitterai ce lieu avec mon consentement, quoique malgré moi; il faudrait faire résistance pour rester et j'en suis incapable. Je sais bon gré à ma belle-sœur de n'avoir ajouté aucun effort à ceux d'Eugène pour m'éloigner d'ici; décidée à ne me point laisser seule, la générosité de son caractère ne lui a pas permis de faire valoir le sacrifice en montrant la moindre répugnance au séjour de la Tour-Saint-Ives, et il ne tiendrait qu'à moi de l'y croire fort satisfaite. Mais puisque ni elle ni Eugène ne veulent me quitter, et que même le prince Doria menace de revenir, je dois, je le sens, leur alléger les soins qu'ils me rendent et consentir à les recevoir dans un lieu moins sauvage; toutefois je ne puis me faire l'illusion d'avoir été guidée par ce bon sentiment : je n'en ai plus, de bons sentiments, Odille, la douleur m'accable,

et je suis absorbée par l'égoïsme du malheur. Que m'importe à moi le reste des humains, alors qu'il est perdu pour moi? Mais si je me sens incapable d'éprouver ce qui est juste et généreux, je ne le suis pas de ressentir l'impression de la colère. Romuald et Euphémie assimilés au marquis de Soissons et à la vicomtesse de Jouteville!... Ah! Odille, quelle profonde humiliation! l'avons-nous donc méritée?... Je ne sais à quoi cette malicieuse personne attribue mon changement dont elle jouissait évidemment, mais je veux chercher à en dissimuler le motif véritable; puisque ces affreux serrements de cœur n'ont pu me tuer tout de suite comme je l'avais vainement espéré, je m'astreindrai à la gêne d'avoir une souffrance avouée soumise à la médecine; je ne veux pas que M. de Bauréal puisse porter aux pieds de son heureuse compagne l'hommage de mon désespoir : elle a déjà bien assez de triomphes sur moi; elle est plus jeune, plus belle, il la trouve plus simple, plus candide... il me l'a dit... mais, Odille, elle ne saura jamais l'aimer comme ton infortunée cousine! — Te confierai-je encore une autre de mes faiblesses? Le duc de Bauréal est mort, et j'éprouverai un frisson moins cruel à entendre parler de la duchesse de Bauréal que de la comtesse Romuald! Trop souvent je me suis répété ce nom dans une autre espérance, et jamais je n'aurais pu m'exposer à ce qu'on le prononçât devant moi! —

Forcée de quitter la tour Saint-Ives, j'aurais préféré aller à Kérinthie : Eugène y a trouvé tant d'obstacles que la fatigue de les combattre m'a encore fait céder. Nous irons directement à Paris ; Eugène nous quittera après nous avoir mises en voiture, pour aller chercher sa mère : elle passera l'hiver à l'hôtel de Lispona. Je n'ai pu m'empêcher de souscrire à cet arrangement proposé par Mme Augustine ; cela m'est pourtant fort désagréable ; je suis mal en état de supporter le mouvement et la constante activité de ma tante de Kérinthie ; mais c'est le moindre sacrifice que je doive à l'amitié d'Eugène ; je suis d'ailleurs décidée à conserver le sanctuaire de mon appartement :

Sacred to solemn thought;

à ne le laisser envahir par personne et à n'en guère sortir ; peut-être même la solitude me sera-t-elle plus facile à Paris. Ah ! chère Odille, si encore je pouvais la peupler de quelques souvenirs consolants et doux ! Mais il ne m'a rien laissé... pas même l'illusion d'avoir été aimée un seul pauvre jour !... Adieu, ma cousine, je vais au-devant de tes lettres : c'est mon unique dédommagement en m'éloignant d'ici.

LETTRE XXVIII.

LE DUC DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE
A NICE.

Paris, le 5 novembre 1817.

Depuis huit jours que tu es parti, mon cher Bliane, le poids de mon infortune pèse encore plus douloureusement sur moi, ta généreuse amitié m'a aidé à la supporter, et, privé de ton soutien, je retombe accablé. Je connais trop bien ta discrétion pour m'inquiéter de savoir l'affreux et délicieux secret qui me dévore tombé entre tes mains sans que je l'aie volontairement trahi, et j'ai du moins le soulagement de déposer toute l'étendue de ma douleur dans ton sein. Encore si j'étais seul malheureux quand seul je suis coupable ! Mais les larmes qu'elle verse tombent sur mon cœur comme du plomb fondu, elles le brûlent et l'écrasent tout à la fois. Chère et tendre Euphémie ! objet sacré de l'amour le plus pur ! ah ! combien mes folles susceptibilités me paraissent odieuses et détestables !... et vois, Bliane ! quelle dérision du sort dans cette mort de mon oncle au bonheur duquel j'avais sacrifié les tristesses de mon âme !... Mais pourquoi chercher cette excuse à mon crime?... la colère contre la douce ennemie de ma vie m'a plongé

dans cet abîme, je n'ai obéi qu'à la fausse fierté d'un caractère irritable et aux suggestions d'une jalousie effrénée!... à quoi sert te redire ce que je t'ai mille fois répété, et ce que, hélas! tu ne peux démentir... Mais tu me répondais par un soupir, par un serrement de main, et ce soupir, Bliane, ce serrement de main, ils manquent cruellement à ton malheureux ami!

Le rapport hebdomadaire, qu'à l'aide de Jacques, je me suis assuré de la tour Saint-Ives, représente Euphémie de plus en plus faible, pâle et souffrante; il annonce son retour à Paris : elle répugnait à quitter la Bretagne, mais elle a cédé aux vœux de ses amis; ils veulent la rapprocher des sources de la médecine. Ah! qu'ils soient bénis de cette pensée! mais ne le sont-ils pas déjà, eux qui ont le bonheur de la soigner, de la voir, de recueillir les larmes que son insensé bourreau fait couler? Au milieu de l'horreur que je m'inspire, je me rends pourtant cette justice, Bliane, que j'étais moins malheureux lorsque je me croyais oublié d'elle qu'aujourd'hui où je sais mon désespoir partagé!... J'ai été derechef bien violemment tenté de rester ici pour forcer sa porte et répandre à ses pieds toutes les amertumes de mon âme : tu as victorieusement combattu mon désir de me rendre en Bretagne, j'aurais voulu me faire l'illusion de trouver une différence à l'attendre à Paris, à la voir un seul jour; mais, la conscience me force à le reconnaître,

partout tes arguments conservent la même valeur. Hélas! oui, j'en conviens, il me faut ménager sa délicatesse et lui laisser toujours ignorer que l'époux d'une autre sait qu'elle daigne le pleurer; tu as raison, je dois m'éloigner et me taire, l'honneur l'ordonne; peut-être l'absence et le silence ramèneront-ils le calme dans son cœur. Sans doute elle me déteste... peut-être elle m'oubliera... Euphémie m'oublier!... à quelle cruelle expiation de mes fautes je me condamne!... je te le dis, Bliane, c'est de l'héroïsme que tu m'imposes!... je ne sais si je m'y soumettrais sans les affreuses alarmes que j'ai conçues sur sa santé; je redoute pour elle une impression trop vive, et cette terreur m'arrête bien plus encore que tes appels à ma générosité. Mme de Lispona arrive le 8, — je partirai le 5, — nous retournons au Viviers d'où nous nous mettrons en route pour Munich avec la famille Serdobal. Émilie boude et se plaint : elle voudrait demeurer à Paris, mais ma volonté est arrêtée à ce sujet; je ne laisserai pas offusquer cet ange, si cruellement offensé, par la présence de l'usurpatrice, trop légitime, hélas! de la position qu'elle a daigné envier, et je ne veux pas présenter à ses yeux le déplorable auteur de ses peines. — J'éloignerai Émilie, — je suis, je le sais, coupable envers toutes deux: c'est une fatale nécessité; mais hormis cette circonstance de départ sur laquelle je ne puis ni ne veux céder,

Mme de Bauréal trouve en moi la plus entière complaisance à ses moindres fantaisies, et, toi-même en es convenu, elle semble attacher une bien faible valeur aux sentiments que je ne saurais lui accorder. Ce départ même, dont elle est irritée, je me reproche de le lui imposer, parce que je sais le motif qui me guide, car ce départ est éminemment convenable dans notre position; à son âge, et dans le deuil où devrait la plonger la mort d'un si bon père, elle le soulèverait facilement, je le vois à regret. Depuis son séjour ici, elle n'est occupée que de courses et d'emplettes; je lui laisse bouleverser l'hôtel de Bauréal à sa guise, quoique beaucoup de ces changements me déplaisent et me soient désagréables presque autant que son amie, la nouvelle madame de Soissons; elle est dans la grande intimité d'Émilie et continue à me paraître ce que nous l'avons trouvée le premier jour, commune, affectée, et vulgairement minaudière; je n'aime pas davantage son futile mari et je me tiens fort à distance de ce ménage, sans me croire le droit de montrer mes répugnances autrement. Malgré ma ferme volonté de n'avoir jamais aucune altercation avec Émilie, la patience a pensé m'échapper hier matin : en entrant dans son appartement à l'heure du déjeuner, je l'ai trouvée fort affairée avec Fossin, elle voulait faire monter une parure de diamants garnie d'émail noir pour la porter pendant son deuil; cette

occupation, six semaines après la mort de son père, a commencé à m'indisposer, j'ai pris la gazette et je me suis assis à l'écart, mais bientôt j'ai découvert que les deux boutons d'oreilles de mon excellente tante étaient destinés à former le centre du nouveau collier : j'ai eu peine à réprimer un vif mouvement de colère, j'y ai réussi cependant, et, me rapprochant de la table, j'ai dit avec assez de calme que je tenais à ces bijoux et à leur forme.; je les ai rachetés à Émilie en commandant à Fossin une parure plus magnifique qu'elle ne l'avait demandée, et j'ai mis les boucles d'oreilles dans ma poche. Tous deux apparemment avons été contents du marché, car Émilie n'a pas témoigné le moindre embarras. Son vœu le plus ardent serait de rester ici jusqu'au moment où la décence lui permettrait d'être présentée et de prendre le tabouret auquel elle semble attacher le plus grand prix; elle s'en expliquait l'autre jour vis-à-vis de Mme de Soissons avec une chaleur qui m'impatientait dans la femme qui porte mon nom! Ah! ce n'est pas ainsi que Mme Romignière comprenait les avantages du rang et de la haute naissance, quand elle avouait sa passion pour la maison de Bauréal: c'était en y associant tous les souvenirs de gloire et toutes les pensées de devoirs que ces souvenirs imposent: je comprends ainsi la fierté de la noblesse, mon ami: mais lorsqu'on la restreint à l'amour d'un titre et à la petitesse

d'une distinction de cour, je n'ai plus que mépris pour ces hochets de la vanité.

Écris-moi à Munich : j'y passerai l'hiver, puis nous verrons; parle-moi de la santé de ton aimable compagne. Ah ! mon cher Bliane, les mariages de convenance ne donnent pas souvent des Élises ; que Dieu protégé la tienne ! Dis-moi si cette toux, dont le retour nous avait alarmés, cède à l'influence du climat de Nice.

LETTRE XXIX.

LA DUCHESSE DE BAURÉAL A LA MARQUISE DE SOISSONS A PARIS.

Aux Viviers, le 12 novembre 1817.

Rien ne m'a servi, ma chère Zéphirine, nous partons après-demain; j'ai boudé, j'ai pleuré, j'ai prié vainement, j'ai été jusqu'à insinuer que ma santé demandait des ménagements; mais loin que cet argument fît tomber M. de Bauréal à mes pieds, comme M. de Soissons nous l'avait promis, il en a conclu qu'il faudrait aller chercher le repos à Bauréal et y passer le temps de mon deuil dans la solitude : vous comprenez que je n'ai plus insisté : j'aime encore mieux

une cour d'Allemagne que le château de Bauréal pendant l'hiver, surtout avec l'isolement que les idées de convenance exagérées de mon mari m'imposeraient. Je n'ai pu, vous le savez, obtenir de faire même des visites pendant mon séjour à Paris, quoique la duchesse de Gerves n'y vît point d'inconvénient. Je sais bien que je suis encore en deuil de laine, mais il tire à sa fin; certainement j'ai plus de motifs que Romuald pour pleurer mon père, et je le regrette fort : il était de beaucoup plus tendre pour moi et m'aurait protégée dans cette circonstance; on ne m'aurait pas emmenée de Paris s'il avait vécu : mais enfin on ne peut pas verser éternellement des larmes inutiles et il faut bien se résigner aux distractions. — Voilà ce que les gens âgés comme M. de Bauréal ne comprennent pas : lui aussi dans sa jeunesse aimait à s'amuser, j'en suis sûre, mais il a près de trente ans; il est tout simple qu'il soit sérieux et dégoûté du monde. — Gertrude ne m'est d'aucun secours, elle est trop absorbée par *ses devoirs*, comme on dit dans ce manoir; elle est occupée à faire son état de fille, d'épouse, de mère, de maîtresse de maison, sans oublier celui d'ambassadrice, qui lui plaît fort, je pense, et la réconcilie à l'exil; pour moi, qui n'aurai que la réflexion de ses grandeurs, je n'ai aucune compensation au sacrifice et je regrette infiniment de ne point luire à Paris de mes propres splendeurs. —

5.

Fossin a été très-exact, j'ai reçu ma délicieuse parure : elle est ravissante : il faut convenir que dans cette occasion M. de Bauréal a été fort aimable : dès que je ne devais point les faire remonter, je ne regrette nullement ces boutons de diamants qui me faisaient encore peur de Mme Romignière et ressemblaient à des lanternes ; ils me donnaient l'air d'une chaise de poste voyageant la nuit : j'étais excédée de les porter depuis trois mois et les ai vu reprendre avec délices. En revanche, j'ai beaucoup de chagrin à songer que mon écrin s'ouvrira pour la première fois à Munich ! ce n'est pas là le théâtre que je lui promettais. — Il n'est pas dit, au reste, que j'y achève l'hiver... la sage Gertrude pourrait bien être aussi pressée de m'en expulser que je le serai d'en partir : c'est à quoi je vais travailler avec zèle ; puisqu'on me force à chercher mes ressources en moi-même, il faut bien essayer de les y trouver. — Je n'ai point autrement à me plaindre de mon mari : il est très-bon et très-obligeant pour moi, mais il est toujours souffrant, trop vieux pour me comprendre, et je ne lui pardonnerai jamais de m'enlever à ce premier hiver de la cour et de Paris. — Combien votre sort est mieux arrangé et plus digne d'envie, ma chère Zéphirine ! M. de Soissons est jeune, il partage tous vos goûts ; votre père y fournit, vous aurez la maison la plus élégante et la plus à la mode tandis, que je me rouil-

lerai au fond de cette vilaine Allemagne. — Adieu, ma chère amie, conservez-moi un peu de bon souvenir, mandez-moi ce qui se passe dans le monde et plaignez mon triste destin.

LIVRE SIXIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

LA MARQUISE DE SERDOBAL AU MARQUIS DE SERDOBAL AU CHATEAU DE LANGENSALTZ.

Munich, le 2 janvier 1818.

Je me trouve dans une très-grande perplexité, mon ami, il me faut malheureusement vous la faire partager. — Avant d'en aborder l'explication, laissez-moi vous assurer mes inquiétudes récentes, trop complétement dissipées par votre amicale confiance, pour qu'elles influent en rien sur l'opinion que je me vois forcée d'énoncer, que ma sœur ne peut demeurer ici plus longtemps. — Ses coquetteries, vous le savez déjà, avaient attiré près d'elle le prince héréditaire, mais depuis votre départ il ne la quitte plus : ce sont des équitations au manége, des courses en traîneau, des déjeuners à la campagne, des parties chaque

jour. — Avant-hier il y a eu un grand bal à la cour: je m'étais excusée d'y assister à cause de mon deuil; aussi n'ai-je pas été peu surprise de voir entrer Émilie toute parée pour s'y rendre avec la baronne de Wolmar, devenue sa complaisante à la suite des empressements du prince : j'ai hasardé quelques remontrances, reçues avec humeur, et elle est partie; il faut en convenir, elle était belle comme un ange, et son miroir pouvait lui justifier le désir immodéré de se montrer; malheureusement son maintien et l'assiduité inconvenante du prince ont attiré l'attention de toute la cour. Hier la grande maîtresse est venue me porter l'expression des sollicitudes de la reine et me faire entendre de grandes lamentations. Elle craint la colère du roi contre son fils, s'il s'apercevait de sa conduite dans un moment où le mariage du prince héréditaire est prêt à se conclure; elle me faisait donc demander comme un grand service d'interposer mes bons offices pour que la duchesse de Bauréal repoussât les hommages intempestifs du prince; tout cela, au reste, en termes plus mesurés que ne le méritait la conduite d'Émilie, d'après ce que j'ai su d'ailleurs : vous pouvez toutefois penser, mon ami, combien cette communication, semi-officielle, m'a été pénible; aussitôt après l'avoir reçue, j'ai passé dans l'appartement de ma sœur pour lui en faire part; elle a montré peu de chagrin et la plus

grande hauteur : les inquiétudes de la reine, m'a-t-elle répondu, ne la touchent pas davantage que la colère du roi : s'ils sont mécontents de leur fils, ils n'ont qu'à le lui dire ; s'ils veulent arrêter ses pas, ils peuvent le faire enfermer ; mais elle ne leur reconnaît aucun droit sur elle. Le prince est fort bon enfant, très-gai, il l'amuse, elle ne fait point de mal et veut continuer à l'accueillir : c'est bien assez de se voir condamnée à habiter Munich sans encore y être cloîtrée. J'ai vainement cherché à la ramener à de meilleurs sentiments et fini par lui faire observer que, s'il résultait du scandale de cette liaison, cela déplairait fort à Romuald : « Eh bien, a-t-elle repris vivement, il m'emmènera. » — Ces mots l'ont trahie ; voilà son véritable but : Émilie est une personne très-dissimulée ; elle travaille incessamment à accomplir la volonté qui la domine dans le moment et y plie toutes ses actions. Elle a voulu épouser Romuald et y a réussi. Tout en reconnaissant le fait, je ne m'explique pas, à la vérité, pourquoi elle a joué la passion pour lui de façon à nous tromper tous pendant des années, tandis que depuis son mariage elle ne témoigne que la plus complète indifférence : elle le respecte et le considère, mais elle ne l'aime assurément pas ; elle en parlait l'autre jour comme d'un homme trop âgé pour pouvoir prétendre à plaire, et il n'entre dans sa conduite aucun ressentiment des froideurs trop évi-

dentes de son mari. — Mais revenons à la position actuelle : le résultat de ma mercuriale a été que Mme de Bauréal a passé la soirée chez la baronne de Wolmar avec le prince, et j'ai appris qu'il devait venir la voir ici ce matin : sous prétexte d'étiquette j'ai donné résolûment, devant elle, l'ordre de la dire sortie; elle n'a pas osé résister, mais elle lui a écrit et a été le rejoindre chez la baronne. Après la démarche de la reine, ma sœur ne peut rester à l'hôtel de l'ambassade, en y tenant une telle conduite, sans compromettre votre situation diplomatique : il est également impossible de mettre Romuald dans cette confidence, et presque autant de l'engager à éloigner sa femme sans la lui faire. C'est pourtant à ce but, mon ami, que votre bon esprit doit arriver, il n'y a pas d'autre solution à nos embarras. Émilie veut quitter Munich, et aucune extravagance ne lui coûtera pour atteindre ce but, armée surtout de cette périlleuse confiance, fatale à tant de jeunes femmes, qu'elle ne fait point de mal. Nous devons chercher à faciliter son départ dans son intérêt comme dans le nôtre : s'il lui apparaissait dans une perspective rapprochée, elle deviendrait plus prudente; surtout, mon cher Charles, soyez bien persuadé que je ne conserve aucun res sentiment personnel contre elle; j'ai été trop satisfaite de votre cœur, trop reconnaissante de votre confiance, pour qu'il en reste de trace dans mon âme;

mais je voudrais retirer ma sœur d'un lieu où, par une volonté arrêtée, elle se jette, de propos délibéré, dans des folies exorbitantes, éviter à Romuald le chagrin d'être forcé à s'en apercevoir, et, s'il faut tout dire, enlever à notre Gertrude un exemple très-pernicieux à son âge. Émilie s'est mise à la combler de caresses, à la nourrir de sophismes et à l'entretenir de futilités; la petite la regarde et l'écoute avec admiration. — Ah! mon ami, que les désirs de l'homme sont frappés de vanité! comment aurions-nous pu prévoir que ce mariage, tant souhaité de nous tous, deviendrait une source de si amères tribulations... combien mon pauvre père en souffrirait!

LETTRE II.

LE MARQUIS DE SERDOBAL AU VICOMTE DE BLIANE A NICE.

Au château de Langensaltz, le 4 janvier 1818.

Élise et vous êtes tellement identifiés à mon intérieur et à celui de Romuald, mon cher frère, qu'il ne peut y avoir d'indiscrétion à vous en raconter les détails, et je viens réclamer votre assistance sans trop prévoir comment elle pourra nous venir en aide. — Je vous écris de chez le prince de Langensaltz, où Bauréal et moi avons été invités à passer les fêtes du

nouvel an avec la haute noblesse du pays; la chasse au canard sauvage est le prétexte de cette réunion où tous les plaisirs se trouvent et où ceux de la table, surtout sont appelés à jouer un grand rôle : j'y prends intérêt à étudier des mœurs et des habitudes nouvelles pour moi, et Romuald jouit de la douceur d'oser se livrer plus librement à ses promenades solitaires, que la rigueur du temps ne lui fait pas abréger; aussi n'est-il nullement pressé de retourner à Munich. C'est dans cette situation que j'ai reçu hier une lettre de Gertrude dont je suis fort tourmenté : je vous l'envoie, elle vous dira tout; il me faut seulement vous expliquer le passage où elle fait allusion à des inquiétudes dissipées, et réclamer par avance l'indulgence de ma bonne petite sœur. — Vous savez, tous deux, combien Émilie montrait de répugnance à quitter la France; elle l'a hautement témoigné jusqu'au moment du départ, mais dès le premier jour de route elle a changé d'humeur : j'ai cru devoir encourager cette meilleure disposition de ma jeune belle-sœur. — Romuald est toujours uniformément obligeant et bon pour elle; mais comme un homme accomplissant une tâche imposée, sans avoir l'air de remarquer sa bonne grâce non plus que sa maussaderie; je me suis donc mis en frais pour la distraire et lui rendre le voyage intéressant. — Gertrude, occupée des soins exigés par sa grand'mère et ses enfants,

ne pouvait souvent prendre part à nos excursions; Romuald préférait aller seul de son côté, et presque toujours Émilie et moi nous nous trouvions en tête-à-tête : ces habitudes, prises pendant la route, se continuèrent à Munich : ma belle-sœur disposait de toutes mes heures de liberté; je ne songeais ni à m'en défendre, ni à m'en plaindre. Un jour où j'allais monter à cheval avec elle, je me rappelai avoir quelque chose à recommander à ma femme, je revins du bout du jardin où nos chevaux attendaient : Gertrude avait quitté le salon, je la cherchais dans sa chambre; elle était à genoux et se leva précipitamment; malgré tout son empressement, elle ne put essuyer ses larmes assez promptement pour me les cacher. — Ces larmes servirent de révélation à mes torts, et m'éclairèrent instantanément : je ne pouvais les taxer de couler sans raison. Hélas! oui, mon cher vicomte, je ne saurais le nier, la merveilleuse beauté de la duchesse de Bauréal, accompagnée de toutes les coquetteries appelées en auxiliaires, avaient exercé à mon insu une séduction dont mon âge et ma position de mari, de père de famille, auraient dû me mettre complétement à l'abri. Une explication sincère et tendre ramena la sécurité dans le cœur de Gertrude, et, averti du danger que j'avais couru, je me tins sur mes gardes : Émilie s'en irrita. Quelque artificieuse qu'on puisse être à dix-neuf ans, on ne saurait con-

stamment dissimuler, surtout avec un caractère violent; dans une scène assez vive, ses sarcasmes ne me laissèrent pas ignorer que le seul motif de toutes ses blandices avait été d'exciter la jalousie de Gertrude pour en faire l'agent de son retour à Paris; c'était effectivement devant ma femme qu'elle affichait davantage la domination que, je le dis à ma honte, elle réussissait à exercer sur moi. — Déjouée de ce côté par ma froideur et l'honorable confiance de sa sœur, la voilà se rejetant d'un autre, et cette passion de quitter l'Allemagne l'entraînera peut-être dans des folies qui finiront par éveiller l'attention de son mari. Romuald ne serait peut-être pas disposé à lui montrer indulgence, si elle le force à y regarder : il n'a certainement aucun amour pour elle, ce qui paraît extraordinaire, car elle est admirablement belle, mais peut s'expliquer par la désobligeance dont elle accueille ses soins; je crains fort que ce ménage ne tourne mal : Émilie se montre aujourd'hui ce que je la croyais autrefois, égoïste, inégale et pleine d'artifice; je m'étais repenti de ce que je qualifiais *mes injustices passées* envers elle; Élise me les a souvent reprochées; mais nous nous abusions tous deux et je regrette infiniment d'avoir poussé à ce mariage : Bauréal méritait une autre compagne. —
— Voyez, mon cher vicomte, si vous ne pourriez pas suggérer à votre ami la pensée d'aller à Vienne ou

en Italie : il faut renoncer à lui parler de Paris : les lois importantes qui vont se débattre à la Chambre des pairs m'ont fourni, ce matin même, l'occasion de demander au duc de Bauréal s'il ne croirait pas indispensable d'aller y prendre part, et il en a si vivement repoussé toute idée, qu'il me paraît impossible de l'y amener. — Peut-être, malgré sa longanimité apparente, n'est-il point aveuglé sur les dispositions de sa femme et ne souhaite-t-il pas de la livrer aux séductions et à la liberté de Paris : toutefois je n'espère guère qu'elle s'amende et il faudra bien un jour les affronter.— Consultez la bonne tête d'Élise, mon cher ami, et voyez s'il vous serait possible de venir à notre aide. — Je vous embrasse tous deux bien fraternellement.

LETTRE III.

LA DUCHESSE DE BAURÉAL A LA MARQUISE DE SOISSONS A PARIS.

Munich, le 18 janvier 1818.

Victoire, ma chère Zéphirine, je quitte Munich ; ce n'est point, hélas! pour me rapprocher de vous, mais aucun lieu ne peut m'être aussi désagréable que celui-ci. Je vous ai déjà mandé l'échec qu'avait reçu ma première entreprise pour m'en éloigner : la sensible Gertrude et le niais Serdobal sont devenus de

véritables tourtereaux et je suis regardée avec une égale terreur par tous deux. N'ayant plus espoir de ce côté, je m'étais jetée dans une nouvelle aventure dont je ne laissais pas d'être très-embarrassée et assez inquiète : car, au fond, je ne me soucie pas de hasarder ma réputation ni de m'attirer la colère de M. de Bauréal : j'ai l'instinct de la trouver violente s'il sortait de la patience qu'évidemment il s'impose ; ses façons avec moi depuis notre mariage sont uniformément obligeantes et même affectueuses ; il est prêt à accorder toutes mes demandes, s'il ne va au-devant de mes désirs, mais il y a quelque chose de factice dans cette condescendance ; il concentre, je crains, un caractère violent qui peut-être fera subitement irruption et me tient toujours en émoi : cependant Jacques, qui ne l'a pas quitté depuis douze ans, le vante à mes femmes comme la douceur, la bonté même, et pourtant, ma chère Zéphirine, il m'observe parfois d'un œil qui n'est ni doux ni bon et me fait presque trembler. — Au moment où je me sentais le plus grandement gênée de la position où je m'étais engagée, l'assistance m'est venue du côté où j'en prévoyais le moins. La poste d'Italie a apporté à M. de Bauréal et à moi des lettres du vicomte et de la vicomtesse de Bliane : dégoûtés subitement du séjour de Nice où ils disaient se plaire, entraînés par un caprice et profitant de la douceur insolite de la

saison dans ces pays, ils se rendent à Pise; M. de Bliane supplie M. de Bauréal de venir l'y rejoindre pour reprendre, selon leur usage, leurs éternels entretiens sur leur vieille jeunesse. Élise, de son côté, me mande être plus contente de sa santé et avoir formé le projet d'engager nos maris à nous conduire à Naples, où il y a beaucoup d'étrangers et qu'on dit fort brillant cette année. J'ai témoigné un désir très-vif de rejoindre les Bliane. M. et Mme de Serdobal, avec plus de sincérité que d'hospitalité, ont encouragé ce projet et M. de Bauréal s'est laissé persuader, si bien que nous partons après-demain; la route du Tyrol est très-praticable en toute saison, d'ailleurs je n'en admettrais pas de mauvaise pour me tirer d'ici. — A défaut de Paris, j'aimerais beaucoup passer le carnaval à Naples, mais tout me sera bon pour quitter l'ennui de Munich, les grands airs de Gertrude, l'impertinence de son mari, et les embarras que je m'étais créés. — Écrivez-moi à Pise; parlez-moi de vos plaisirs, de vos succès : hélas! comme je ne sais quel misérable, de bon appétit pourtant, je suis condamnée à me nourrir de la fumée des joies dont vous vivez : ce régime n'est guère à ma convenance. — Bonjour, ma chère Zéphirine.

LETTRE IV.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Paris, le 20 janvier 1818.

Je comprends maintenant pourquoi Eugène et toi avez attaché autant d'importance à me faire revenir à Paris, et pourquoi vous me persécutez depuis pour reprendre l'extérieur de ma vie accoutumée. J'étais impatientée de votre persévérance sans pouvoir me l'expliquer ; mais la baronne de Salis m'a raconté *toutes les lances qu'elle rompt pour moi;* sa féconde imagination, je veux le croire, en a exagéré le faisceau, je ne puis me persuader qu'on invente si gratuitement des infamies sur une personne aussi inoffensive que ton amie ; mais enfin, ma pauvre Odille, puisque la méchanceté s'est attaquée à moi, j'admets la nécessité de la combattre en me montrant; la seule arme que je veuille bien lui opposer est l'impassibilité de l'innocence; je tiens fort à ce que la mienne sorte triomphante de cette épreuve. Je vous promets de rétablir ma santé si cruellement altérée depuis six mois : cela m'est assez indifférent; je souhaite seulement me rendre présentable afin que les traces de la douleur ne soient pas confondues avec celles du remords; j'ai pu vouloir sacrifier ma vie, mais je

tiens à ma réputation ; jamais je ne fournirai à l'ingrat qui m'a si cruellement abandonnée, la satisfaction de justifier par le raisonnement la préférence accordée à une autre ! Sans doute je valais bien peu à ses yeux, mais je ne puis me prêter à y déchoir encore. Je ne saurais t'exprimer combien Mme de Salis m'a fait souffrir pendant toutes les confidences de son impitoyable bonté ; il y perçait un secret désir de me croire un peu coupable pour se trouver plus généreuse, un certain besoin d'auteur de sonder ma conscience pour étudier en moi le cœur humain, qui, malgré tout l'art de ses paroles, me repoussaient loin d'elle ; ce n'est pas avec l'esprit seul qu'on parle aux malheureux, et le sien lui fait trop de bruit pour que la sympathie y domine à aucun moment ; elle fournit toujours et ne reçoit jamais ; on l'admire, elle étonne, mais, malgré toute la séduction de son langage, il ne donne pas le désir de s'épancher auprès d'elle ; je me sentais sous l'impression d'un accusé interrogé par son juge ; il était là pour prendre acte des gestes, de la physionomie, du silence aussi bien que des discours ; ma gêne était d'autant plus grande qu'à chaque instant j'attendais ce nom qui exerce sur tout mon être une commotion impossible à cacher ; il n'a point été prononcé. N'est-il point étrange que, dans toute notre société, Mme de Jouteville seule ait semblé remarquer ma folle passion ?... Elle avait honoré le

beau bonapartiste, ainsi qu'elle le désignait, de quelques agaceries, et aura peut-être cherché ce qui l'empêchait d'y répondre; de là naît, sans doute, la malveillance qu'elle me témoigne. Hélas! il lui fallait seulement prendre un peu de patience, son tour serait venu : il n'a que des fantaisies, Odille, et il en change aisément! Je ne puis assez te dire quelle amertume j'éprouve, quel ressentiment contre moi-même s'empare de mon cœur, lorsque je pense à l'abandon, à la sincérité dont j'ai donné mon âme en échange de frivoles et banales galanteries! Il se divertissait un moment à me tourner la tête, comme disent ces messieurs, tandis qu'on dressait son contrat, et moi je jetais ma vie tout entière dans cet abîme! Son mariage avec sa cousine était convenu depuis cinq ans. Mme de Serdobal l'a dit; comprends-tu suffisamment la profonde humiliation d'une pareille pensée? Ah! qu'il ne sache jamais ce que je souffre! Je veux masquer les tourments que j'endure sous les fausses apparences d'une joie artificielle. Je tâcherai de redevenir à ses yeux la *brillante princesse de Lispona,* mais le ver rongeur sera au fond du cœur et le dévorera dans un secret que la fierté commande: il ne mérite pas, je me le répète sans cesse, les regrets qu'il m'inspire, et c'est le comble à ma douleur d'être forcée à l'en juger si indigne!

Oui, je te le répète, ma tante de Kérinthie n'est

moins à charge que je ne craignais; les souffrances ont dompté ce qu'il y avait de trop agité en elle; ce n'est plus qu'une eau calme où se reflète la noble image de son fils; leurs rapports ensemble sont charmants; ils se sont successivement consacré leur jeunesse l'un à l'autre, et il en est résulté un sentiment tendre, profond, fondé sur une reconnaissance mutuelle et pleine de dévouement. Ma tante, restée veuve de bonne heure dans l'éclat d'une beauté peu commune, a repoussé les hommages de toute la Bretagne pour s'occuper exclusivement d'un fils qui lui demeurait seul de trois. Le soulèvement de la Vendée vint faire appel à une âme exaltée qui n'avait jamais connu d'autre passion. Eugène s'associa facilement à cet enthousiasme; la comtesse de Kérinthie fut une des héroïnes de cette guerre politique, son fils en était le page, et le jeune adolescent portait, au péril de sa vie, les messages les plus dangereux. Des circonstances si impérieuses l'émancipèrent bientôt de l'enfance, et l'homme naquit un jour à peine âgé de quinze ans; il faut entendre ma tante raconter ce premier moment où elle le rencontra sur le champ de bataille, noirci par la poudre et au sortir d'une charge où il avait fait fuir *les Bleus*. Elle est encore belle lorsque ses larmes maternelles tempèrent dans ses récits le feu belliqueux de ses yeux. Je ne l'avais jamais vue de suite que pendant la première année de la

Restauration : elle m'avait été insupportable ; du désappointement de ses espérances trompées, il était résulté un état d'irritation, un besoin d'appeler l'attention sur elle qui m'était odieux; depuis bien des années elle se reprochait d'avoir dilapidé l'héritage de son fils en servant la cause royaliste, et elle vivait de privations pour rétablir ses affaires. Au retour du roi, elle se persuada que tous ses sacrifices allaient être appréciés et récompensés ; elle voyait Eugène promu d'emblée aux premières dignités de l'État ; aucun de ses voisins de Bretagne n'en doutait ; elle accourut à Paris dans cette conviction, et ne trouva qu'oubli et froideur ; Eugène, occupé d'autres regrets, s'y résigna promptement, mais ma tante s'agita dans son harnais, persuadée que l'ignorance seule de ses services pouvait les faire méconnaître ; elle obtint au commencement de 1815 une audience du roi et fit violence à sa fierté native pour les lui raconter elle-même dans l'intérêt de son fils ; elle fut écoutée avec ce visage impassible que notre monarque sait opposer à qui lui déplaît. Elle cessa de rien solliciter. Le débarquement de Cannes la renvoya dans sa province avec un redoublement de sentiments antibonapartistes, mais ne conservant aucune illusion personnelle. Son amour pour le roi est demeuré sa foi, mais le cœur n'y prend plus part ; sa santé s'est grandement altérée, l'affection et le dévouement d'Eugène s'en sont

accrus, et il est vrai de dire qu'ils vivent exclusivement l'un pour l'autre. La haute raison, la noble impartialité du fils, ont tempéré ce que la mère avait acquis d'exaltation exagérée par la vie aventureuse qu'elle avait menée pendant plusieurs années ; il lui en reste une certaine originalité de pensée et d'expression qui ne sont pas sans charmes pour nous autres accoutumés à vivre avec des gens taillés sur le même patron, qui, tous, disent les mêmes choses dans les mêmes paroles et n'ont qu'une langue de convention.

La duchesse de Bins est attendue de jour en jour ; je retournerai à la cour et rentrerai dans le monde à son arrivée, je te le promets, Eugène en a ma parole ; cet effort me coûte excessivement, mais j'en comprends enfin la sérieuse nécessité : puissé-je trouver du soulagement à m'étourdir ! Ah ! si je pouvais réussir à soulever un instant le poids de la pensée qui m'obsède, je me jetterais également volontiers dans le tourbillon du grand monde ou dans un gouffre ouvert sous mes pas... Ce que j'admire en toi, Odille, c'est cette force d'âme dont tu tiens à la vie ! Mais aussi, moi, je n'ai pas de Juana !

LETTRE V.

LE DUC DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE
A NICE.

Naples, le 2 mars 1818.

Sache-le bien, ami, les quelques semaines passées auprès de toi ont été un moment de répit pour ce pauvre cœur si malade; ces délicieux bords de l'Arno parcourus par un temps si doucement vivifiant aux épanchements de ta compatissante amitié, m'ont apporté plus de soulagement que je ne me croyais capable d'en recevoir; le séjour de Nice est comme une oasis dans ma longue et interminable douleur; un appareil calmant placé sur ma blessure, mais que la voix des indifférents a déjà violemment arraché; je ne me repens pourtant pas d'avoir suivi tes conseils et cédé aux vœux d'Émilie en la conduisant à Naples. Hélas! oui, je suis un excellent mari aux yeux du monde, peut-être même à ceux d'Émilie, je rachète en déférence à ses caprices tout ce que je lui refuse en tendresse; mais, tu as raison et j'en tombe d'accord, la chaîne qui m'unit à Mme de Bauréal est accompagnée de trop peu de confiance pour que nous puissions vivre dans la solitude ou même dans une société restreinte; sans doute je suis le premier coupable; toutefois crois-le bien, Bliane, dans aucun cas je n'aurais

trouvé près d'Émilie l'intérieur si doux que te procure ton Élise! Cette conviction ne m'empêche pas d'admettre mes torts envers elle; je reconnais lui devoir toute complaisance à lui procurer les distractions qu'elle recherche, en échange de l'amour qu'elle aurait droit d'attendre et que je ne puis offrir. Mais je le répète, mon ami, elle ne le regrette pas et y aurait attaché peu de prix. Elle est, au reste, très-satisfaite du séjour de Naples; cette vie active et dissipée la place dans son véritable élément, sa beauté s'en accroît et son caractère y gagne; je me fais une loi de l'accompagner dans ces premiers moments, mais je lui vois avec plaisir commencer une liaison intime avec une famille américaine dont elle paraît fort enthousiasmée et aux soins de laquelle je pourrai l'abandonner sans inconvénient, car elle ne se compose que d'une mère, de deux jeunes filles et d'un enfant; je retrouverai ainsi un peu de liberté pour converser avec mes propres souvenirs. Le séjour de Naples m'en retrace de plus d'un genre, j'y reviens après un réveil de toutes les passions! Il y a deux ans je les croyais, dès lors, éteintes dans mon âme et je ne les connaissais pas encore! La flamme allumée par Euphémie n'y jetait que de faibles clartés, mais depuis elle a embrasé tout mon être et ne peut plus s'éteindre; pour être concentré, le feu n'en est pas moins intense, il me consume en me dévorant! Je vois

avec anxiété approcher le moment de ton retour à Paris ; tu fixeras mes idées sur ce qui s'y passe ; je ne comprends plus rien au journal adressé à Jacques : « La princesse était bien abattue ce matin, elle a été à l'Opéra ; elle y va deux fois la semaine, jamais aux Italiens : Mlle Justine a été tenue éveillée toute la nuit en entendant la princesse marcher dans son appartement ; il y a grand bal samedi à l'hôtel ; la princesse a la fièvre, ses yeux sont rouges d'avoir pleuré ; elle s'est levée pour sa réception du jeudi ; il y vient beaucoup de monde ; il y a eu répétition pour le prochain concert ; elle va presque tous les jours avec M. le comte visiter quelque établissement de charité ; Mlle Justine dit qu'elle n'a jamais été si élégante et si occupée de sa toilette ; elle met du rouge pour dissimuler sa pâleur, etc., etc. »

Je ne puis m'expliquer ces anomalies. Pourquoi Euphémie s'imposerait-elle l'affreux supplice de feindre la sérénité si elle conservait les tristesses qui la rendaient si touchante à la tour Saint-Ives, et pourquoi ces insomnies, cet abattement, cette pâleur, volontairement cachés, si elle les avait abjurés? Oserai-je te l'avouer aussi, Bliane, le nom du comte de Kérinthie, de *Monsieur le Comte* par excellence, qui se retrouve à chaque page de ce journal, comble mon désespoir ; ils sont dignes l'un de l'autre ; une âme généreuse souhaiterait leur union, mais la mienne a été

trop froissée par la souffrance pour s'élever jusque-là ; je puis désirer Euphémie résignée, mais consolée, Bliane, mais consolée par un autre !... Ah ! n'exige jamais cet effort de la vertu de ton ami ; il est incapable d'en supporter même la pensée.

J'ai trouvé ici un jeune peintre fort intelligent ; je lui fais retoucher, sous ma direction, ce portrait que j'ai toujours gardé ; il en devient bien plus ressemblant ; c'est mon plus cher trésor ; ne me gronde pas ; l'artiste croit qu'il représente une sœur que j'ai perdue, et cette douce occupation trompe un instant mes maux.

LETTRE VI.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Paris, le 5 mars 1818.

Mon Dieu, chère Odille, que cette vie du monde me pèse ! Comment quelque chose de si vide peut-il sembler si lourd ? Que d'activité oiseuse, que de mouvement sans but, que d'agitation factice ! Et pourtant, combien je regrette le temps où je prenais une part sincère à toutes ces futilités qui me semblent maintenant si dénuées d'intérêt ! Hélas ! ma cousine, je ne prétends pas être devenue plus sage, mais je suis désil-

lusionnée de tout ce faux brillant d'une société dont les dehors ne montrent que joie, contentement, obligeance, bonhomie, tandis qu'en fouillant plus avant, on trouve des cœurs meurtris, des intérieurs désunis, des intrigues perfidement ourdies et des haines ardentes. Ah! ce monde m'apparaissait sous un tout autre aspect avant que la même main en eût déchiré le voile aussi bien que brisé mon cœur! Mais aujourd'hui je suis éclairée pour toujours, et il ne dépend plus de moi de retrouver mon aveugle ignorance; je pensais inspirer généralement les sentiments que j'éprouve envers tous; pleine de bienveillance pour les autres, je m'en croyais entourée, et je marchais en paix dans cette atmosphère de douce sécurité; mais, hélas! cette confiance m'a été violemment arrachée, et si le chagrin plus profond dont je suis dévorée me laissait le loisir de la regretter, je la pleurerais. Odille, il me serait amer de me trouver subitement enlevée à l'état de quiétude sur toutes mes actions dans lequel j'étais habituée à vivre, pour tomber dans cette préoccupation d'avoir constamment à me défendre contre les attaques de la méchanceté; je voyais partout des amis, je n'aperçois plus que des ennemis, et cette disposition achève de me flétrir l'âme; je rends en mépris ce qu'on m'a donné en haine; car, je ne puis m'y tromper, cette haine, je ne l'ai point méritée, elle est née de l'envie; mes soi-

disant prospérités l'avaient attirée sur ma tête. Ah! ma cousine, si elle voyait au fond de mon cœur, elle me trouverait suffisamment malheureuse pour la satisfaire et la désarmer! Je t'ai mandé combien j'étais irritée (bien moins pourtant que Mme Augustine) de l'accueil qu'on m'a fait à ma rentrée dans le monde; je n'étais pas précisément mal reçue, mais avec un certain embarras; chaque femme regardait sa voisine pour s'assurer de la façon dont elle me traitait, et cette hésitation me semblait d'autant plus étrange, que je suis plus accoutumée à l'empressement dont on m'a toujours accueillie: les hommes, de leur côté, avaient pris un ton insolemment protecteur et sentimental; je l'ai promptement déjoué par un redoublement de froideur. Mon conseil privé, composé de ma belle-sœur, de la duchesse de Bins, d'Eugène et du prince Doria, a décidé qu'il fallait ouvrir ma maison; on m'y a trouvée disposée, Odille; je ne veux pas qu'il me croie expulsée de ce monde qu'il m'a gâté pour toujours en l'éclairant un moment de son image pour me l'enlever si cruellement! Peut-être m'en retirerai-je, et c'est le but secret de mes vœux; mais je ne puis consentir à en être chassée : je ne donnerai pas à l'ingrat ce nouveau triomphe sur la pauvre Euphémie! Trois superbes concerts ont réuni dans mes salons les personnes graves de la société; quelques jeunes femmes résistaient encore : un bal costumé a

vaincu les scrupules de leur pruderie effarouchée ; je suis redevenue *la chère Euphémie* et *la petite Princesse* de toutes ; les hommes ont repris leur respectueuse obligeance ; je suis plus à la mode que jamais et mon trône est raffermi ; mais combien j'en fais peu de cas et qu'on m'a tristement enseigné sa valeur ! On veut encore me faire donner un bal où Mme la duchesse de Berry s'est engagée à venir ; il y aura des quadrilles. Tu ne saurais croire les tendresses dont on m'accable pour en être ; ah ! qu'elles sont de bon aloi ! Ma belle-sœur s'occupe des détails, je serais incapable de m'y astreindre ; je pense seulement, et cela me suffit, qu'on mandera à Naples les fêtes de l'hôtel de Lispona ; il m'a refusé son amour, je repousse sa pitié ! Il est à Naples, Mme de Soissons me l'a appris l'autre jour ; elle se dit très-liée avec la duchesse de Bauréal et plaignait fort son sort... Oui, Odille, elle plaignait la femme de Romuald !... Oh ! mon Dieu !... j'étais disposée à m'intéresser à cette madame de Soissons placée, sans s'en douter, sous la maligne influence de Mme de Jouteville ; mais elle est si profondément contente de toute chose, de M. de Soissons, de la vicomtesse, du nom qu'elle porte, de son hôtel, de ses meubles, de ses bijoux, et surtout si satisfaite d'elle-même, si persuadée que sa grande fortune doit en faire l'idole d'une société devant laquelle elle s'agenouille en esprit, sa grosse tournure ronde sied si bien

à ses formes communes, que je l'abandonne à son bonheur sans m'en donner plus de souci; il faut voir comment Mme de Jouteville la traite et de quel ton elle en parle!... On lui demandait hier soir si Mme de Soissons allait aujourd'hui à une chasse des princes à Saint-Germain : « Certainement elle ira, il le faut bien, a répondu la vicomtesse, j'ai besoin qu'elle me mène; personne, je vous le proteste, ne fait aussi grand cas de Mme de Soissons que mes chevaux et mes gens; ils doivent chanter tous les matins un hymne à sa gloire. » Et là-dessus on s'est mis à rire et à composer les paroles de la prière récitée par les chevaux; je te laisse à penser si les ridicules de la grosse femme de *monsieur le marquis,* comme elle appelle son mari, y étaient ménagés! La vicomtesse s'apercevant du sérieux dont j'écoutais ces méchantes plaisanteries se retourna vers moi : « Ah! vous avez trop de chevaux, vous, petite princesse, pour comprendre la douceur de pareilles liaisons; vous vous consolez des désertions et des absences du haut de votre magnificence. » Sans le bal à quadrille, Odille, elle aurait spécifié le déserteur et l'absent! Ah! je hais ces esprits mordants, réputés si piquants, qui dissimulent leurs désordres en les publiant, et s'en fient à la modestie du public pour refuser de croire ce qu'ils affichent si ouvertement. Si Mme de Jouteville se cachait de ce qu'elle étale à grand bruit, elle serait cent

fois perdue. — Le croirais-tu, Odille, je regrette presque mon succès; la petite campagne qu'il m'a fallu faire pour reconquérir ma position m'a été une sorte de distraction, et quoique j'aie achevé d'y perdre les illusions dont ma vie s'embellissait, les observations où je me trouvais entraînée me fournissaient une source de pensées n'émanant pas directement des chagrins de mon cœur; mais à présent le but est atteint, je n'ai plus rien à regarder que moi-même; c'est une triste ruine, et le désintéressement qu'elle m'inspire me poursuit en tout lieu et m'accable d'ennuis. — J'ai obtenu de mes fidèles conseillers que ce bal de mardi soit la clôture de ma maison, il me sera ensuite loisible de retomber malade; je fermerai ma porte; on voudra savoir de mes nouvelles pendant huit jours, lorsqu'il sera bien constaté que je ne fournis plus rien aux plaisirs du monde ni à sa malice, on m'oubliera complétement et on me laissera vivre ou mourir en paix; c'est tout ce que je demande; mais il m'a fallu prouver cette retraite de mon choix. Je ne repousserai pas les amis véritables, je les laisserai pénétrer dans mon intérieur, et je dis un éternel adieu aux fatigantes exigences d'une société aussi cruelle que frivole. — Ton père fréquente assidûment mes assemblées, mais il persiste à me bouder, je prends peu de soins à le ramener; la vie que je projette n'est guère à son usage; au reste, il part bientôt à la suite

de la duchesse de Silésie, l'objet de son dernier engouement, pour passer l'hiver à Vienne et l'été en Hongrie. — J'aurais eu le désir de m'établir tout de suite à Kérinthie. Eugène s'oppose à me laisser quitter Paris à une époque insolite de l'année; ce serait, dit-il, appeler l'attention sur mes actions. — Ta dernière lettre contient encore une phrase énigmatique sur ta situation ; j'en suis fort tourmentée : la correspondance par le comte de Rouville n'offre-t-elle donc pas assez de sûreté pour oser écrire plus clairement; ou bien t'es-tu fait la loi de ne te point expliquer? — Si le devoir ne force pas ton silence, chère cousine, dis-moi tes peines, les miennes ne m'empêcheront pas de les partager avec cette même sympathie que tu m'as toujours montrée et dont nos cœurs sont unis à jamais.

LETTRE VII.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A PARIS.

Lisbonne, le 22 mars 1818.

Je comprends trop bien, mon Euphémie, tes ressentiments contre le monde, et pourtant je voudrais t'inspirer le désir de les combattre : on s'en prend à lui de la révolution qui s'opère en nous-même

lorsqu'un grand chagrin ou un profond désappointement a brisé le prisme sous lequel notre imagination nous le montrait décoré de tant de couleurs attrayantes, cela est tout simple; mais, au fond, il est toujours le même : il faut se résigner à le voir tel qu'il est, et ne point chercher à l'assombrir par le reflet des événements qui ont décoloré notre propre vie; il n'est ni meilleur ni plus méchant qu'alors où tu le trouvais charmant, et il ne mérite pas davantage ton animadversion actuelle que la confiance trop naïve que tu lui accordais naguère. — Tu aurais tort de voir partout des ennemis; hélas! non, ma pauvre enfant, ils sont presque aussi rares que les amis! mais le monde est composé d'indifférents, suivant, sans se donner la peine de l'explorer, la voie qu'on leur fraye et passant successivement de l'engouement à l'injustice sans s'informer pourquoi. On doit, parmi ce troupeau, distraire ce qu'il y a de plus distingué, de plus consciencieux, et se concilier l'estime de tous, l'intérêt de quelques-uns, par une conduite simple, honnête, soutenue. C'est ce qu'on appelle la considération, et à quoi il faut sans cesse viser, même lorsqu'on a perdu tout espoir de bonheur. Ne *rends*-donc pas *en mépris* ce qu'on te *donne en haine;* car cette haine existe seulement dans ton esprit malade : tu la ferais naître en témoignant ton dédain, et ta douleur elle-même ne prospérerait pas sous une atmos-

phère si doublement hostile, elle se tournerait en irritation et les larmes de ma tendre Euphémie doivent couler sans aigreur, sinon sans amertume. — Regarde avec plus de calme autour de toi, tu découvriras encore bien des gens qui te sont sincèrement attachés parmi tes relations de société; ne les repousse pas; on n'a jamais trop de bienveillance à son service, et les plus intimes souffrances ne dispensent pas d'en sentir le besoin. Résiste, je t'en conjure, à la disposition qui te pousse à la solitude du cœur : elle est fort naturelle, je le sais, et pour cela même je la viens combattre de toute l'influence que mon entier dévouement et l'expérience de la douleur peuvent me donner sur ton âme. Moi aussi, jetée seule dans une situation bien cruelle, j'ai voulu me renfermer uniquement dans les replis de mes amers regrets et m'isoler de tout : eh bien, Euphémie, je n'ai pu me passer entièrement d'affection : la reconnaissance d'une de mes femmes, soignée par moi dans une longue maladie, la vénération que m'a témoignée José, ont été le premier signal qu'il me fallait encore puiser dans le cœur des autres pour supporter les angoisses du mien. Depuis ce temps j'ai recherché l'occasion du contact avec les humains: j'ai consenti à entrer dans leurs peines, et les miennes en ont été adoucies : j'ai plus fait, je suis parvenue à comprendre leurs joies et à y prendre part; mais je

n'ose te demander cet effort, je n'en ai été capable que sous l'impression des caresses de mon enfant. — Tout ce que ma tendre sollicitude se permet d'exiger de toi, ma bonne Euphémie, c'est d'exercer un peu d'impartialité. Le monde n'est ni si beau que les illusions de la jeunesse nous le montre, ni si laid que les premiers désenchantements de notre cœur nous portent à le trouver : Dieu nous a fait la loi de l'habiter chacun dans la sphère où sa volonté nous a placés, et, vois-tu, ma pauvre cousine, il faut y soutenir sa petite barque en ramant de son mieux, mais ne point essayer à lui faire remonter le courant. Suis ta vie naturelle, c'est là qu'est la sagesse, et si la sagesse n'est pas le bonheur elle en tient lieu à ceux que la fatalité a repoussés loin de ce bord rêvé par chacun une fois dans sa vie.

LETTRE VIII.

LE DUC DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE
A PARIS.

Gaëte, le 29 mars 1818.

Je comptais attendre à Naples, mon ami, les nouvelles que tu promettais de m'expédier dès ton retour à Paris, mais une circonstance fort maussade m'a forcé à m'éloigner. — Je t'ai parlé de dames améri-

caines avec lesquelles Mme de Bauréal s'était liée : elles ont souhaité assister à un bal qui se donnera demain chez le roi et où les étrangers sont admis sur la demande de leur ambassadeur. Pour complaire à Émilie, je consentis à prier M. Gallatin, avec lequel mes relations sont anciennes et amicales, de faire inviter Mme et Mlles Jemmyson au bal de la cour; il balbutia quelque mauvaise excuse sur les listes fermées et la difficulté de savoir à qui s'adresser aussi tardivement : j'offris de la lever par la duchesse de Florida. M. Gallatin se taisait, j'insistai; poussé dans ses derniers retranchements le ministre d'Amérique me dit : « Pour Mme Jemmyson, c'est impossible : si « elle consent à les laisser aller sans elle, je ferai « prier ses belles-filles. — Ses belles-filles? n'est- « elle donc pas leur mère? » — M. Gallatin reprit : « Comment cela se pourrait-il, elles sont du même « âge que la duchesse de Bauréal : la petite Emma « seule est sa fille. » — Mon air étonné frappa M. Gallatin. « Mon cher duc, ajouta-t-il, serait-il possi- « ble que vous ignorassiez ce qu'est Mme Jemmyson? » Je répondis n'en avoir jamais entendu parler avant mon séjour à Naples; il sourit, et j'appris que Mme Jemmyson était la ci-devant duchesse de Bauréal, la mère d'Émilie : Mlles Jemmyson sont les filles de son dernier amant, ou mari, comme tu voudras l'appeler. Elles ont hérité une grande fortune de leur

père, et Mme Jemmyson, n'étant reçue nulle part en Amérique, a décidé ces jeunes personnes à venir en Europe où elle prétend les marier à son profit. Elle les a déjà fait offrir à deux princes napolitains, moyennant finance. — Tu comprends combien cette révélation me fut pénible. — Je retournai chez moi fort décidé à enlever ma femme à une pareille intimité, mais il me fallait d'abord apprendre si elle partageait mon ignorance; je ne tardai pas à en acquérir l'assurance. Elle croyait encore avoir perdu sa mère au moment où elle avait vu son père la pleurer.—Tu t'en rapportes à moi, j'espère, Bliane, pour comprendre de quelle main délicate je déchirai ce voile et combien je ménageai soigneusement l'attrait instinctif que je lui supposais pour Mme Jemmyson; ces précautions étaient fort superflues, mon ami, et sa colère contre *cette femme horrible* s'exhala en termes de la dernière violence : elle ne se reconnaissait aucun lien avec une *créature* qui avait souillé le nom de Bauréal; ce n'était pas à moi de lui reprocher un pareil sentiment, mais je l'aurais souhaité autrement exprimé. Je voudrais pouvoir oublier Émilie telle que je l'ai vue au milieu de la chambre, les joues empourprées, et la prunelle ardente, me commandant d'aller enjoindre à *cette femme*, comme elle disait, de ne jamais oser approcher de la France. Elle avait l'air d'une furie; je ne bougeais pas, comme tu comprends:

elle se précipita sur la sonnette. — « Que voulez-vous « Émilie? — Faire chasser cette femme si elle a « l'impudeur de se présenter. — Contentez-vous de « faire fermer votre porte à tout le monde; je vais « en prévenir : vous n'êtes pas en état d'être vue. » — Je sortis en effet pour me remettre moi-même d'émotions si pénibles. En rentrant dans l'appartement, je trouvai Mme de Bauréal se promenant à grands pas, quelques larmes, lancées comme des projectiles, jaillissaient de ses yeux; elles étaient de colère et non pas de douleur. Je cherchai à la calmer et lui proposai de quitter Naples; ce départ précipité, sans prendre congé de gens qu'elle voyait trois fois par jour, en indiquerait suffisamment le motif à Mme Jemmyson et romprait sans doute tout rapport ultérieur avec elle : « Ah! oui, partons... partons tout « de suite, » s'écria-t-elle; puis après un moment de silence : « C'est donc pour cela qu'elle voulait abso- « lument me faire convenir d'une ressemblance entre « cette horrible petite Emma et moi! » — Cette réflexion la conduisit à se regarder dans une glace; effrayée elle-même de la décomposition de ses traits, elle voulut prendre plus de tranquillité. « M. de Bau- « réal, me dit-elle en s'asseyant, je vous conjure de « garder un éternel silence sur cette affreuse aven- « ture... vis-à-vis de Gertrude principalement... « ne lui donnez pas cet avantage sur moi!... » — Et

ses larmes coulèrent enfin à torrent. — « Gertrude, » répondis-je, « connaît l'existence et la conduite de « votre mère; je n'aurais rien à lui apprendre si ce « n'est, peut-être, le nom qu'elle porte à Naples. — « Gertrude sait toute cette honte! ah malheureuse! » — Et ses sanglots devinrent convulsifs; je voulus l'assurer que Gertrude ne s'en occuperait que pour s'affliger avec elle. « Ah! pour Dieu, faites-moi grâce des « vertus de Gertrude; j'en sais par cœur la longue « litanie! » — Irrité à mon tour, je me tins dispensé de nouveaux soins et sortis pour aller donner les ordres du départ. — Bientôt après Mme de Bauréal me fit appeler; c'était pour me prier de recommander au prince Ruspoli des bijoux en lave qui ne sont pas achevés de monter. Elle était toute préoccupée de cette contrariété. — Quelle mobilité! quelle légèreté! Je conserverai, quant à moi, un cruel souvenir de cette matinée. J'étais décidé à séparer ces deux femmes, mais j'aurais désiré voir répandre quelques larmes de sensibilité; celles d'Émilie n'ont obéi qu'à l'orgueil blessé. Une mère! une sœur! rien n'a parlé à son cœur : la vanité seule le peut émouvoir! Ah! mon pauvre oncle, quelle pesante chaîne vous m'avez imposée!...

La rencontre de quelques voyageurs français réconcilie Émilie à un court séjour ici; j'en profiterai pour aller avec le duc de la Guerche visiter les fortifications

de la place qui a si longtemps résisté aux efforts de nos armes. — Ne tarde pas à m'écrire : j'attendrai ta lettre à Rome. — Le *journal* des derniers jours ne parle plus de fêtes, mais toujours cet éternel *M. le comte*... Ah ! Bliane, je suis bien malheureux !...

LETTRE IX.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A PARIS.

Lisbonne, le 3 avril 1818.

Depuis tantôt cinq jours je n'ai donné une seule pensée à mon Euphémie : je ne puis mieux t'exprimer à quel point j'ai vécu en dehors de moi-même ; mon sort est changé, je ne sais ce qu'il va devenir ; d'un être absolument passif naguère, je me trouve l'agent actif de plusieurs destinées. Les événements se pressent et présentent comme un chaos à mon imagination étonnée ; je veux pourtant chercher à les débrouiller pour te les raconter. Je crois t'avoir déjà mandé que les partis politiques s'agitaient de plus en plus. L'exaspération était au comble. Sans être admise à aucune confidence, je voyais M. d'Amézaga s'engager dans des intrigues dont le comte Lillo était le chef. — Dimanche je me rendis au palais, comme de coutume, pour faire cortége en allant à la

messe. J'attendis ma princesse dans le premier salon de la reine. Celle-ci sortit bientôt de ses appartements suivie de ses filles dont les figures me semblèrent toutes bouleversées. En passant dans la grande salle du conseil où l'on tient la cour, la plus jeune des Infantes me dit : « Ils viennent de tuer le comte « Lillo ; ils l'ont caché, là, sous la table du conseil. » — Je frémis. Un moment après, tandis que la reine causait et plaisantait longuement avec le patriarche, l'infante dona Isabelle m'appela pour rattacher une de ses barbes, et me dit avec autant de trouble que de précipitation : « Fernanda et moi sommes perdues « si on fouille Lillo et qu'on trouve un portefeuille « placé sur sa poitrine et un portrait qu'il porte au « col. Prévenez Amézaga : il serait perdu aussi. » — La reine se mit en marche pour la chapelle, le trajet est fort long : j'avais réfléchi qu'en attendant le moment où je pourrais rejoindre M. d'Amézaga et faire le message de la princesse il ne serait probablement plus temps de s'emparer des objets signalés par elle, et j'avais caché sous les plis de ma robe le rosaire dont l'étiquette me fait la loi ; je dis à la camerera de la reine que je l'avais oublié dans le premier salon, et je retournai l'y chercher ; lorsque j'en ressortis, la salle du conseil était vide ; je m'approchai de la table, soulevai le tapis qui traînait à terre, et vis le pauvre comte Lillo tout étranglé et tout roide. Je ne m'arrêtai

pas à contempler cet affreux spectacle, je fouillai dans sa poitrine, j'y pris le portefeuille et, avec une force inspirée par la terreur, je brisai une chaîne d'or et m'emparai du portrait, puis je me pris à courir et regagnai le cortége avant son entrée dans la chapelle. J'avais repris mon rosaire à la main, je le montrai à la camerera mayor, toute dévouée à la reine, et personne ne se douta de l'horrible service que je venais de rendre à mon mari; car le devoir seul m'a donné le courage de l'accomplir : toutefois je me sentais défaillir et pensai me trouver mal pendant la messe. — Je me gardai de lever les yeux sur les Infantes ni de m'approcher d'elles. La pauvre dona Fernanda faisait pitié. Je me doutais bien que c'était son portrait dont j'étais en possession, mais il fallait éloigner les soupçons qui auraient pu m'atteindre et donner à la reine l'idée de me retenir et peut-être de faire chercher le portefeuille sur moi. — Depuis longtemps je n'entrais plus chez l'Infante en la reconduisant; je ne changeai rien à mes habitudes, je l'accompagnai jusqu'à la porte de son appartement et pris congé d'elle avec ma révérence accoutumée. Elle me donna l'ordre pour vêpres d'une voix tremblante, ses yeux interrogèrent mon zèle, mais je ne sourcillai pas et ne répondis rien, suivant mon usage. — Je regagnai ma voiture et ne commençai à respirer que lorsqu'elle fut en mouvement. J'examinai les dangereuses

dépouilles dont j'étais chargée, et frissonnai de nouveau en pensant à la manière dont je m'en étais emparée! — En outre de documents relatifs à l'intrigue ourdie contre le patriarche et l'autorité de la reine, le portefeuille contenait plusieurs lettres ouvertes de dona Fernanda, et une de l'écriture de dona Isabelle, cachetée, et adressée au comte d'Amézaga; je les replaçai dans le portefeuille. Le portrait était bien celui de la princesse Fernanda. — Arrivée chez moi, j'entrai dans le cabinet de mon mari : je lui racontai avec le plus de calme et le plus succintement possible ce qui venait de se passer, je posai le portefeuille et le portrait sur la table où il écrivait et je me retirai avant que son étonnement de ma visite et de mon récit lui eût permis de prononcer une parole. — Quelque temps après José, m'apporta une petite cassette; le comte en partant pour le palais la confiait à mes soins. José était rempli de joie. « Ah! madame, « M. le comte a dit : donne-la à cet ange trop long-« temps méconnu. » — Le pauvre garçon plaint mon sort; et j'en suis d'autant plus touchée, que jamais son attachement pour moi n'a altéré la fidélité passionnée qu'il porte à son maître, dont il est frère de lait. — Obligée de reparaître aux vêpres je sentais la nécessité de me maintenir à la hauteur factice où je m'étais montée; je congédiai José du geste, je serrai la cassette, je ne demandai pas ma fille, et, ouvrant

un volume de Bossuet, je me mis à lire haut; oui, mon Euphémie, je m'astreignis à prononcer tous les mots de ces périodes sublimes jusqu'à ce que l'heure eût ramené celle où je devais me retrouver dans cet affreux palais. — Les princesses me parurent encore plus défaites que le matin; la reine conservait son sourire menaçant, le patriarche l'écoutait d'un air radieux. — Je ne puis t'expliquer quelle glace circula dans mes veines en entrant dans la salle du conseil; je jetai un regard furtif du côté de la table; il me sembla voir encore passer un bout de cet habit que ma tremblante main avait osé déranger. — En traversant la galerie, j'aperçus M. d'Amézaga au milieu d'un groupe de courtisans : il semblait parfaitement serein; je recueillis un léger geste qu'il fit au moment du passage de l'infante dona Isabelle; c'était probablement un signal de sécurité connu entre eux, car elle se pencha vers l'oreille de dona Fernanda; un instant après, toutes deux me parurent un peu moins agitées, et lorsque je pris congé de ma princesse à sa porte elle me dit, les larmes aux yeux : « Merci, comtesse, « de votre exactitude. » — Hélas! je lui ai rendu un plus épouvantable service que l'exactitude à porter son message. — A peine étais-je de retour chez moi que le comte de Rouville y arriva; il savait l'horrible mort du comte Lillo, il connaissait ses liaisons intimes avec M. d'Amézaga et considérait cet événement

sous les rapports politiques; je ne l'avais encore envisagé que sous un autre jour, mais, assurément, les partis devaient s'en ressentir. — Le comte ne tarda guère à rentrer : il était profondément triste et inquiet : il parla de toutes les conséquences de l'affreuse catastrophe avec sa perspicacité et son éloquence accoutumées, et, chose fort insolite, il m'admit en tiers à la conversation et m'adressa même quelques-unes de ses observations, mais je gardai mon silence habituel. — Au moment où l'ambassadeur nous quittait, Juana, qu'il caresse beaucoup, entra dans la chambre; il s'arrêta pour lui donner le bonbon qu'elle réclamait : à son tour, M. d'Amézaga se pencha pour l'embrasser; la petite, surprise, mais charmée, parce que je lui annonçais toujours un baiser de son père comme un prix de sagesse non encore mérité, accourut vers moi: « Ah! maman, vous aviez « bien raison, j'ai été très-sage toute la journée... » Elle se rapprocha du comte; mes femmes étaient entrées avec elle et s'installèrent au fond de la pièce, selon l'usage. M. d'Amézaga s'assit, prit sa fille sur ses genoux; fière et joyeuse, elle passa ses petits bras autour de son col; bientôt elle se prit à jouer avec sa montre, il la fit sonner pour l'amuser et sembla se plaire à ses innocents transports. La gouvernante s'approcha, sur un signe de moi, pour reprendre l'enfant; avant de la rendre, M. d'Amézaga lui passa

la chaîne sur les épaules : « Garde cette montre, Juana, » lui dit-il, « et prie Dieu qu'elle sonne une nouvelle « heure pour ton père, » Il se leva et se retira chez lui. — Je fus très-touchée, chère Euphémie, de la délicatesse qui portait M. d'Amézaga à me faire arriver les expressions de sa reconnaissance par sa fille et de la sensibilité avec laquelle il avait compris que des caresses à Juana seraient le plus doux salaire à m'accorder. — Dans la conférence avec M. de Rouville il avait été convenu de ne rien changer à la réception qui, depuis le commencement de l'hiver, avait lieu tous les dimanches au palais Amézaga. Il y vint beaucoup de monde ; surtout du parti triomphant, le patriarche en tête. Le meurtre du comte Lillo était encore censé un secret ; mais il était connu de tous. Vers la fin de la soirée, le comte s'approcha de moi ; il me remit furtivement une petite clef : « C'est celle « de la cassette, me dit-il ; le patriarche vient de « m'engager à déjeuner, pour demain, avec les prin- « ces : il n'y a pas moyen de reculer ; si je ne reviens « pas, vous enverrez chercher mon beau-frère à « Oporto, il est au courant de mes affaires. La cas- « sette contient des papiers importants pour vous et « pour votre fille. » Il hésita un instant, puis se bornant à ajouter : « Bonsoir Odille, » il s'éloigna rapidement et, selon son usage, rentra dans son appartement avant que les derniers visiteurs eussent

quitté le salon. — Le système d'espionnage est trop bien établi dans ce malheureux pays, pour que je ne comprisse pas la nécessité de ne rien changer à nos habitudes extérieures. Je me couchai et me levai à mes heures accoutumées, mais je passai une cruelle nuit et me sentis bouleversée en entendant sortir la voiture qui conduisait le comte chez le patriarche. Les heures semblaient interminables. José entra chez moi : il s'assura si j'étais seule, puis me montra un papier ouvert. Une négresse attachée à l'Infante, et servant ses relations avec M. d'Amézaga, venait de le lui donner dans la rue; elle lui avait recommandé d'en prendre connaissance s'il ne pouvait le remettre immédiatement à son maître; le billet, tracé au crayon, contenait ce peu de mots : « Malgré le signal « d'hier, Fernanda, épouvantée, a tout avoué : fuyez « s'il en est encore temps. » — José venait me consulter. Nous jugeâmes impraticable de faire parvenir ce document chez le patriarche. José avait passé devant son palais. Les voitures qui attendaient annonçaient l'assemblée considérable; j'en fus un peu rassurée, il n'était pas probable qu'on réunît un grand nombre de témoins si l'on voulait commettre un crime. Tandis que nous devisions, M. d'Amézaga, qui était revenu à pied, voulant sortir des premiers du hasardeux déjeuner, entra dans ma chambre : je me précipitai vers lui d'une joie dont il parut touché.

Le moment des réticences était passé, je ne feignis pas l'ignorance du papier que José lui remit : lui-même en avait assez vu pour se sentir perdu, et les propos indiscrètement cruels d'un des princes témoignaient que la fuite même serait rendue malaisée. — La complète séparation existant entre nous était tellement publique que je pensai ne devoir pas être fort surveillée, et d'après cette espérance je conçus l'idée qui m'a heureusement réussi. — Je commençai par consigner M. d'Amézaga dans mon propre appartement, puis je sortis en voiture avec Juana et nos femmes. C'était l'heure à laquelle le comte de Rouville monte tous les jours à cheval, et je savais qu'il se dirige habituellement du même côté; je m'y fis conduire à la promenade. Le ciel me favorisa : à peine étais-je descendue de carrosse, que l'ambassadeur parut; j'encourageai Juana à l'appeler jusqu'à ce qu'il eût mis pied à terre, et là, à travers les jeux et les questions interrompues de l'enfant, nous arrêtâmes le plan qui a été exécuté. — M. de Rouville reçoit souvent de Paris de gros paquets pour moi; il m'envoya un carton bien ficelé et cacheté qui contenait un habit de sa livrée. Le soir, vers la brune, il vint me faire une visite ; j'avais pris la précaution de proclamer une migraine à laquelle je suis trop sujette pour que cela pût éveiller l'attention, et j'avais fait fermer ma porte. L'ambassadeur était suivi de deux

valets français, dont il pouvait répondre. L'un d'eux, sous prétexte de savoir plus exactement de mes nouvelles, vint jusqu'à mon appartement et donna son chapeau à M. d'Amézaga; celui-ci l'attendait vêtu de la livrée, ressortit à sa place et monta sur-le-champ derrière la voiture sans inspirer de soupçon aux émissaires qui veillaient dans la rue et peut-être dans la maison. — A l'hôtel de France se trouvait le capitaine de la corvette la *Favorite,* heureusement en partance, accompagné de plusieurs matelots. Sous un nouveau déguisement M. d'Amézaga se réunit à eux; la nuit était tombée, et deux heures après être sorti de chez lui il se trouva sur le pont de la *Favorite;* toutefois sa sûreté dépendait de n'y être pas reconnu. Le pavillon français ne pouvait lui offrir protection en temps de paix si le gouvernement portugais l'avait réclamé, ni le capitaine le garder à son bord qu'en feignant d'ignorer sa présence : mais il partait au point du jour, c'était donc bien peu d'heures à attendre, et toute communication du vaisseau à la ville était déjà interdite. — Juge de ma consternation, chère Euphémie, en voyant la *Favorite* à son mouillage le lendemain à dix heures! Je n'avais osé me rendre plus tôt sur la terrasse éloignée d'où on l'apercevait, et le vent me sembla complétement tourné. — Je me réjouis alors de la précaution prise dans la nuit de faire partir le domestique de l'ambassadeur, enveloppé du manteau

de M. d'Amézaga, et respectueusement accompagné par José, il était monté dans une chaise de poste, conduite par un garçon dévoué, pour se rendre dans un château, à quelques lieues de Lisbonne, où le comte avait souvent l'habitude d'aller seul; de façon que la plupart des gens de l'hôtel le croyaient parti sans en être étonnés. — La chaise de poste, je l'ai su depuis, fut arrêtée à la barrière, mais le domestique se fit reconnaître pour appartenir à l'ambassadeur, et obtint de poursuivre sa route. Tout cela n'était pas fort habile, j'en conviens; mais songe que mon seul but tendait à gagner quelques heures. — Tandis que je me désolais de l'immobilité de la *Favorite*, une des femmes de l'infante dona Isabelle demanda à me parler; cela arrivait parfois pour affaires de service. Le message ostensible était l'ordre de me rendre chez elle, mais la personne qui en était chargée me remit un billet de la princesse; le voici : — « Je ne sais ce « que le comte est devenu; si vous pouvez arriver « jusqu'à lui, ne tardez pas un instant à l'avertir de « ne faire aucun usage de la fiole; je crains d'avoir « été indignement trompée! Par pitié venez me trou- « ver! » — Je ne compris d'abord rien à ce billet, José me l'expliqua. Dans la journée de la veille la négresse lui avait donné, de la part de la princesse, un petit flacon dont le comte devait boire le contenu, s'il avait pris du chocolat chez le patriar-

che. José l'a remis sur-le-champ à M. d'Amézaga et lui a vu avaler la liqueur. — C'était un nouveau sujet d'anxiété où je ne pouvais remédier. — Je me rendis chez l'Infante. — Ah! chère Euphémie, il y a des situations tellement exceptionnelles qu'elles effacent tous les antécédents! Elle se jeta dans mes bras en pleurant, et je la pressai sur mon sein avec effusion. Les larmes de l'épouse offensée se mêlèrent franchement à celles de la coupable qui depuis si longtemps l'abreuvait des plus cruelles humiliations, et tout ressentiment s'éteignit entre nous. Oubliant le passé, nous entrâmes dans les explications du moment. Le breuvage envoyé par elle lui avait été donné comme antidote souverain aux dangers encourus au déjeuner; en apprenant plus tard de quelle main il lui était venu, elle avait cessé d'y attacher confiance sans avoir acquis aucune certitude qu'il pût être homicide; j'espère donc ses alarmes sans fondement. Comprends-tu bien la situation de cette pauvre princesse, déshonorée, perdue, séparée violemment de l'homme qu'elle aime, le voyant tout au moins proscrit et fugitif pour elle, peut-être empoisonné de sa main, et ayant pour unique consolatrice la femme que, depuis des années, elle s'était complu à outrager! Pour moi j'entrai sincèrement dans sa peine et j'éprouvai une sensible pitié; elle n'alla pas cependant jusqu'à lui confier la retraite actuelle du comte, je

craignais qu'on ne parvînt à lui en arracher le secret; je me bornai à confirmer son absence du palais Amézaga. Personne ne connaissait mieux la froideur de nos relations et mon ignorance ne pouvait lui sembler étrange; je demandai à l'Infante la permission de ne point reparaître chez elle pour ne pas éveiller l'attention et nous nous séparâmes réconciliées. — L'impassible *Favorite* restait clouée à la même place. Afin d'éloigner d'elle les soupçons, j'imaginai de les diriger vers le paquebot anglais qui devait partir aujourd'hui. José, suffisamment déguisé pour être bien reconnu, s'y rendit deux fois dans la journée d'hier: cependant je reçus un message du comte de Rouville, il offrait de se charger de mes lettres si j'en avais pour la France, le capitaine de la *Favorite* étant venu à terre. Je profitai avec empressement de ce moyen pour donner à M. d'Amézaga l'avis que dona Isabelle m'avait fait arriver, et je lui écrivis quelques mots à la hâte. Quoiqu'il ait avalé le contenu du flacon, il peut être utile de le prévenir des soupçons de la princesse; je les crois, au surplus, sans aucun fondement et inspirés par son effroi et son désespoir. — Enfin, ce matin à cinq heures, le canon de salut a résonné à mes oreilles attentives. Ne pouvant vaincre mon anxiété, j'ai feint, vis-à-vis de mes femmes, d'en être alarmée et me suis rendue sur la terrasse d'où j'ai vu la gracieuse *Favorite* surgir de son nuage de

fumée en déployant ses blanches ailes au vent devenu favorable. Ah! chère Euphémie, quel soulagement!... Mais lorsqu'à dix heures mon œil, en la cherchant au loin, n'a pu l'apercevoir, j'ai achevé de respirer et je me suis mise à t'écrire cette longue relation. — Je pense, chère amie, que M. d'Amézaga se rendra à Paris; je te prie de l'accueillir comme l'homme dont je porte le nom, comme le père de ma Juana; ne lui témoigne aucun ressentiment et feins d'ignorer les larmes qu'il m'a fait répandre; peut-être a-t-il la volonté d'en tarir la source, et mon devoir est d'accepter le repentir qu'il voudrait m'apporter. — On fouille le paquebot en partance et déjà sous voiles... Je l'apprends dans le moment et je reçois en même temps une réponse à mon billet d'hier, rapportée par le pilote qui a mis la *Favorite* hors le Tage! — Que Dieu soit béni! les prières répétées par la voix enfantine de ma douce Juana sont montées jusqu'à lui; mon mari est sauvé! — Je cours au palais rassurer la pauvre princesse. — Bonjour, chère Euphémie. M. de Rouville joint cette lettre à ses dépêches. Je t'écrirai dès que je serai un peu plus calme.

LETTRE X.

LE COMTE D'AMÉZAGA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA
A LISBONNE.

A bord de la *Favorite*, le 2 avril 1818.

Vous l'emportez, Odille, vos vertus ont vaincu; dès longtemps mon estime vous était acquise, vous avez conquis mon respect, mon admiration et ma plus tendre vénération. Accoutumé, comme mes compatriotes, à chercher dans votre sexe des idoles et des esclaves, j'ai méconnu la compagne que le ciel m'avait donnée dans sa clémence, et en repoussant l'incomparable amie qu'il m'avait préparée j'ai accompli mon funeste destin. Je quitte à jamais le Portugal, je renonce pour toujours à des chimères trop longuement caressées; mon but est l'Angleterre; mais, la frégate se rendant à Toulon, je passerai par Paris, je verrai votre amie et je réclamerai ses bontés au nom de la plus généreuse des femmes.

Vous demandez *mes ordres*, l'expression est sévère mais elle est méritée; qui ne peut plus protéger ne doit même pas hasarder de conseils; n'en prenez que de votre jugement supérieur. — Si vous vous trouvez embarrassée, adressez-vous à mon beau-frère: avec des formes peu agréables il est fort honnête homme, et ses intérêts personnels sont, en bien des points, liés à ceux de Juana. — José est au courant de

mes affaires, il vous sera utile et vous servira fidèlement; plus clairvoyant que son maître, il n'a pas attendu jusqu'à cette heure à vous rendre justice. — M. de Rouville aussi vous assistera de ses lumières; mais vous seule devez disposer de votre sort et de celui de ma fille; en quelque lieu que vous fixiez sa résidence, élevez-la pour être digne de sa mère.

Merci de l'avis communiqué... à la garde de Dieu!...

LETTRE XI.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A PARIS.

Lisbonne, le 7 avril 1818.

Monsieur d'Amézaga me faisait trop d'honneur, chère Euphémie; je ne suis pas la femme forte que l'illusion d'une reconnaissance exagérée lui a dépeinte, et après son départ je suis tombée pendant deux jours dans un état d'anéantissement dont l'arrivée du comte Mirallo a pu seule me tirer; il est venu à mon premier signal, et montre bien plus d'intelligence et de cœur, que dans mon impertinence française je n'en devinais sous son épaisseur. En fixant Londres pour sa future résidence, M. d'Amézaga a, en quelque sorte, diminué mes perplexités; s'il s'était

établi à Paris, j'aurais pu craindre de me laisser influencer par le désir de me retrouver auprès de toi, ma tendre amie ; mais aujourd'hui je suis sûre de ne pouvoir être conduite que par les intérêts de ma fille ; s'ils me permettent d'aller rejoindre son père, je n'y aurai aucun scrupule, car je déteste Londres encore plus que Lisbonne. Quoi qu'il en soit, j'attendrai que M. d'Amézaga m'en témoigne le désir pour lui mener Juana ; mais dès qu'il a consenti à la regarder un instant, il doit se trouver forcé à aimer cette charmante petite créature, et regretter son absence. La fuite du comte restant inavouée par nous et aucun acte ostensible ne signalant sa disgrâce, mon beau-frère, appuyé de M. de Rouville, a pensé que je devais aller faire mon service du dimanche. A celui de la messe, il ne s'est rien passé d'extraordinaire, si ce n'est un serrement de main furtif des trois Infantes, et des regards foudroyants de leurs frères ; avant vêpres, en revanche, la reine, qui m'adresse rarement la parole et toujours avec obligeance, m'a dit : « Comtesse, vous devez vous trouver un peu perdue toute seule dans ce grand palais Amézaga ; à la vérité aucun lieu n'est trop vaste pour contenir votre habileté. » Elle s'est retournée vers le patriarche, qui a salué ce sarcasme d'un de ses méchants sourires ; évidemment ils ont découvert la fuite de M. d'Amézaga et savent la part que j'y ai eue. Je ne soupçonne pas l'infante Isabelle

mais elle se sera confiée à Dona Fernanda que la reine domine par la terreur qu'elle lui inspire, et celle-ci aura probablement révélé nos secrets. — Un peu troublée des paroles royales, je voulais fermer ma porte le soir : le comte Mirallo a insisté pour qu'elle fût ouverte ; j'ai fait éclairer les salons et m'y suis installée à l'heure accoutumée, bien persuadée qu'ils resteraient déserts ; ils ont été promptement remplis, non cette fois de mes ennemis, mais de ces honnêtes indifférents que je te signalais naguère. Stimulés par l'injustice, ils m'ont comblée de marques de respect et d'intérêt : j'en ai été fort touchée et aurais voulu en témoigner ma reconnaissance ; malheureusement l'insociable étiquette du pays n'admet que le plus cérémonieux accueil, et j'aurais tout perdu en voulant la braver. La duchesse de Calava est arrivée en grande pompe suivie de ses innombrables filles qui toutes, l'une après l'autre, s'informèrent très-haut de *leur cousine Juana ;* la consigne leur avait été donnée à bonne intention, et je l'ai prise en bonne part.

Je n'écris pas directement à M. d'Amézaga, ne sachant où il est, et sachant encore moins, s'il faut te le dire, quel ton prendre pour répondre à l'hymne qu'il m'a adressé du bord de la frégate et dont lui-même, probablement, serait très-supris aujourd'hui ; j'attendrai qu'il me fournisse un diapason plus conforme à ses habitudes et d'où il ne faille pas descendre. Je

compte sur toi, chère Euphémie, pour me dire dans quelles dispositions il est et s'il souhaite notre présence; je doute qu'il m'appelle formellement auprès de lui; m'ayant laissée arbitre de mon sort, il ne voudra plus en disposer, mais ses désirs me feront loi. Bonjour, ma douce amie, parle-moi de toi, je recommence à y penser constamment; c'est signe que je reprends possession de moi-même.

LETTRE XII.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A PARIS.

Oporto, le 15 avril 1818.

Mes perplexités ont été promptement terminées, chère cousine: le lendemain du jour où je t'écrivais, a paru un décret confisquant tous les biens libres de M. d'Amézaga et séquestrant le majorat jusqu'à la majorité de Juana; je recevais au même instant l'ordre de quitter le palais Amézaga donné au frère du patriarche. Toutefois, par un reste de condescendance pour moi, on me permettait d'enlever tout ce qui servait à ma personne aussi bien que mes bijoux; je ne me suis fait aucun scrupule d'y joindre les petits meubles auxquels le comte tenait le plus, et entre autres une délicieuse tête du Guide qui le suit en tous lieux.

Je l'aime aussi, car elle te ressemble aussi bien qu'à ma fille. — La nouvelle de mon expulsion s'étant répandue dans la ville, je reçus en une heure vingt offres d'asile et me trouvai entourée de bien plus d'amis que je ne m'en savais ; c'était à qui me rendrait service. Mais tout à coup survint la duchesse de Calava, écartant tout le monde : à elle seule appartenait le droit de me donner l'hospitalité ; ne suis-je pas sa plus proche parente ? ne savait-on pas ce que lui est mademoiselle de Montilly ? et mille discours de cette nature... Hélas ! si elle avait voulu les tenir à Rio-Janeiro, peut-être m'aurait-elle évité bien des chagrins !... Mais enfin ses intentions étaient généreuses et je devais lui en savoir gré ; avec son ton tranchant et ses airs importants elle s'empara de toutes choses dans la maison, expulsa les agents du fisc déjà occupés à poser les scellés, déclara à mon usage plus que je n'aurais osé réclamer et donna l'ordre de transporter chez elle des objets précieux que tout autre aurait craint de soustraire à la rapacité du patriarche. Elle ne voulut admettre aucune excuse de ma part et m'emmena dans son palais, où je fus comblée de soins empressés et affectueux pendant trois jours que je me vis forcée à y prolonger mon séjour ; je souhaitais fort m'éloigner de Lisbonne et, quelques formalités indispensables se trouvant enfin accomplies, mon beau-frère m'a conduite à Oporto, où j'ai été tendrement

accueillie par sa femme et Dona Inès d'Amézaga; elles semblent avoir oublié les préventions qu'elles me témoignaient au Brésil : à la vérité, je n'ai pas cessé d'entretenir un commerce de lettres avec elles et de leur montrer le désir d'obtenir leur amitié : j'en suis amplement payée aujourd'hui. — Le comte Mirallo assure ma présence en Portugal tout à fait inutile. Il veillera à ce que les biens de Juana soient le moins dilapidés qu'il se pourra, et José est resté à Lisbonne pour la liquidation des affaires de son maître; le décret porte que les dettes seront payées et les charges acquittées. — Dans une lettre écrite de Toulon au comte Mirallo, M. d'Amézaga se plaint de l'isolement où il se voit condamné; cela décide ma marche : je resterai ici jusqu'à la fin d'avril, je veux laisser passer la saison des grands vents avant de confier mon plus cher trésor aux vagues de la baie de Biscaye; si d'ici là je n'ai point d'autres ordres de M. d'Amézaga, Juana et moi nous embarquerons pour Bordeaux et je me donnerai la joie de m'arrêter quelques jours auprès de toi. Ah! chère Euphémie, s'ils n'atteignaient que moi, penses-tu que je qualifiasse de calamités des événements qui me procurent un bonheur si grand et si inespéré ?

LETTRE XIII.

LA PRINCESSE DE LISPONA AU PRINCE DORIA
A PARIS.

Jeudi soir.

A peine sortiez-vous, cher prince, que M. d'Amézaga est entré. Eugène et lui se rencontraient pour la première fois : ils se sont examinés avec une mutuelle attention ; Eugène n'a pas dit une parole, le comte, au contraire, a fait beaucoup de frais et a montré une gaieté qui contraste péniblement avec l'expression cadavéreuse de ses yeux. — Eugène n'a pas tardé à sortir ; le comte alors a fait l'éloge de sa figure ; il a demandé s'il était marié, s'il habitait la ville ou la campagne, s'il suivait une carrière, et enfin, ce qui m'a paru bién étrange, il a dit comme se parlant à lui-même : « rien n'est donc changé. » Je n'ai entendu que ces paroles, ayant été distraite par l'arrivée de de M. et Mme de Bliane amenés par Mme de Montemort, mais Mme Augustine prétend que M. d'Amézaga a ajouté plus bas : « Tant mieux, » et murmuré le nom d'Odille. — Cela ne vous semble-t-il pas extraordinaire? — Je vous écris avant de me coucher, parce que le comte a annoncé l'intention d'aller vous faire ses adieux demain de bonne heure ; il part pour Londres, j'en demande bien pardon à votre protégé, cher

prince, et aux sentiments qu'il manifeste aujourd'hui, mais je suis depuis longtemps accoutumée à le considérer comme un tyran et il m'inspire toujours un certain effroi. Je crains de lui fournir de nouvelles armes contre le repos de ma pauvre Odille, ne vous laissez donc pas entamer sur le sentiment qu'Eugène conserve pour elle et qui a fait le destin de toute sa vie. Bonjour, cher prince; à demain, vous dînez avec nous, n'est-ce pas?

LETTRE XIV.

LE COMTE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A PARIS.

Paris, le 25 avril 1818.

Vous, dont la bonté n'est égalée que par les charmes, vous ne repousserez pas les paroles d'un mourant. Je ne me fais point illusion sur mon état, il n'importe la main qui m'a versé le poison; je sais celle qui l'a préparé trop habile pour s'égarer. Je ne vois pas les succès de son art pour la première fois. La science a confirmé mes pressentiments : peu de mois, quelques semaines peut-être, me rendront à la tombe qui m'appelle; écoutez donc ma confession, belle Euphémie; j'aspire à réclamer compassion, si ce n'est indulgence de l'innocente complice de mes torts.

Vous trouverez aussi l'explication des mots qui, je l'ai vu, ont excité votre attention hier soir.

Pendant l'été de 1812, une circonstance politique me força de venir à Paris sous un nom supposé : fort ennuyé de la reclusion où ce secret me condamnait, je hasardais parfois d'aller au théâtre et toujours au parterre où je courais une moindre chance d'être reconnu. Un soir, je bâillais à outrance à l'Opéra, lorsqu'au second entr'acte les yeux de tout l'auditoire, fixés sur un même point, dirigèrent les miens vers une loge où deux jeunes personnes venaient de s'asseoir : l'une d'elles, sans parure, sans bijoux, ne portant qu'une rose dans ses cheveux, me parut la plus délicieuse image du printemps que l'invention d'un poëte eût jamais pu créer : je ne me lassais pas de la regarder ; un éclat de rire, plein d'une fraîcheur enfantine, aussitôt réprimé sur un signe de sa compagne, attira de nouveau l'attention générale et fut suivi d'une confusion charmante qui acheva de m'enchanter. — Les fluctuations du parterre ayant changé mes voisins, j'appris par la conversation de deux d'entre eux que cette loge, où toute mon attention se trouvait absorbée, était occupée par la princesse de Lispona et Mlle de Montilly. La crainte de trahir un accent étranger, assez rare alors à Paris, ne me permit aucune question : votre extrême jeunesse, le geste impératif dont votre compagne vous avait imposé silence, pro-

duisirent mon erreur; je sortis de la salle, persuadé que vous étiez mademoiselle de Montilly. — Les réponses que je sollicitais m'attendaient chez moi avec l'avertissement de m'éloigner aussitôt, la police étant sur mes traces. — Peut-être l'impression reçue à l'Opéra aurait-elle été fugitive sans une circonstance fortuite : en traversant la Hollande je trouvai chez un marchand de tableaux une délicieuse tête du Guide, elle avait vos traits et surtout votre angélique regard, je l'achetai : cette toile devint l'objet de mes fréquentes méditations et je finis par être très-sincèrement amoureux de la femme qu'elle me rappelait. — Plusieurs mois s'écoulèrent : je fis un voyage au Brésil. A mon retour en Europe, me trouvant à une partie de chasse dans les environs de Londres, j'éprouvai un accident grave : il aurait dû m'être funeste sans la présence d'esprit et le courage d'un homme que j'entendis appeler le marquis de Montilly. Ce nom fit tressaillir mon cœur : dans le cours des visites qu'il me rendit, je ne tardai pas à apprendre ses relations de proche parenté avec la duchesse de Calava, que j'avais des motifs d'ambition pour chercher à me concilier; j'eus plus de peine à l'amener à parler de sa fille : j'y réussis enfin. Elle était élevée par sa tante, Mme de Forestier, auprès de la princesse de Lispona. Sa fortune avait été complétement détruite par la Révolution, et le père convenait pouvoir être fort

embarrassé, un jour à venir, pour la marier convenablement; je n'attendais que cette ouverture pour proposer de l'épouser : je fus accepté avec empressement. — M. de Montilly dans sa manie de jeunesse, que j'ignorais alors, représentait sa fille comme à peine au sortir de l'enfance : si j'avais eu des doutes sur son identité, ses discours ne m'auraient pas permis d'en conserver, mais je n'en avais conçu aucun. — Mlle de Montilly fut mandée à Londres : son père me conduisit près d'elle. J'arrivai plein d'allégresse, mon âme s'épanouissait de joie, mes pas avaient l'élasticité du bonheur. Mais que devins-je en l'apercevant! excusez-moi, Euphémie, mais elle me parut laide de toute votre beauté ; j'eus peine à réprimer une exclamation de fureur : je demeurai dans la stupeur, et me crus généreux en cachant sous la simple froideur la répulsion que j'éprouvais. — Quoique ses traits fussent complétement effacés de ma mémoire, je reconnus à l'instant votre compagne à l'Opéra, je compris l'erreur née de votre jeunesse et confirmée par les ridicules prétentions du marquis de Montilly. Cependant ni lui ni sa fille ne méritaient l'insulte de voir rompre un mariage aussi avancé ; il fallait le conclure : je me résignai à épouser la cousine de la duchesse de Calava et à tirer parti de cette alliance pour des intérêts de famille dont je m'étais fait un point d'honneur. — Tout le monde me disait mademoiselle de Montilly

fort agréable, on vantait ses yeux, ses dents, ses cheveux, moi-même je rendais justice à la noblesse de son port, mais qu'elle ressemblait peu à la céleste houri dont j'avais encensé l'image!... mon joli tableau devint ma consolation et fut le seul confident de mes espérances trahies. — Je crus m'apercevoir que Mlle de Montilly partageait ma répugnance, je le désirai vivement; j'en parlai à son père : il traita ces remarques d'enfantillage, m'assura que c'était le maintien des demoiselles de Paris, qu'au fond elle était très-contente et m'adorerait le lendemain du mariage. Je ne prétendais vraiment pas à être adoré, mais je ne voulais être ni fatigué, ni dominé par une personne me plaisant aussi peu : dans la pensée de me servir d'elle auprès de Mme de Calava, qui s'ennuyait mortellement à Rio-Janeiro, je me résolus à l'y conduire sur-le-champ; M. de Montilly approuva ce projet, et un voyage qui ne vous aurait été proposé que si, à force d'amour, je l'avais obtenu de votre volonté, fut décidé sans lui avoir été communiqué. — J'avais partout remarqué combien les femmes aiment à gouverner et j'étais imbu du préjugé européen sur la frivolité des Françaises et particulièrement des Parisiennes; je prévoyais de grands cris et d'ennuyeuses lamentations sur le malheur d'être arrachée à un luxe préparé pour vous recevoir, et d'aller habiter un pays à peine civilisé : je prétendis y couper court en montrant dès le

premier moment à Mme d'Amézaga l'inflexibilité de ma volonté et l'inutilité des caprices : il me fallait aussi éloigner une vieille mie qui aurait entretenu les regrets de sa maîtresse et ne se serait jamais accoutumée au séjour du Brésil ; toutefois je ne me sentis pas le courage d'assister à cette indispensable exécution, je m'éloignai en laissant des ordres impératifs. — La dignité de la résignation d'Odille lorsqu'elle me rejoignit à Talmouth, son courage pendant une traversée orageuse, m'inspirèrent un respect qui ne s'est plus démenti. — Peut-être si Mme de Calava l'avait mieux accueillie, lui aurais-je avoué le but d'une ambition que je crois honorable, elle aurait compris et partagé le désir de laisser à nos enfants le rang que l'injustice m'avait empêché d'hériter de mes pères, nous y aurions travaillé de concert et l'intérêt commun, à défaut d'affeetion, aurait formé un lien plus intime entre nous. Mais humilié, presque bafoué par les procédés de la duchesse, j'en conçus un vif mécontentement contre Odille, et toute idée de confiance s'éloigna de moi. Pour comble d'irritation, j'appris que l'humeur de Mme de Calava tenait au désir conçu par elle de me donner pour femme sa fille favorite ; celle-ci avait bien voulu me distinguer, pardonnez cette fatuité, elle n'est pas grande, des seigneurs portugais qui aspiraient à sa main, et cette alliance aurait assuré le succès des vœux de toute ma vie.

Sur ces entrefaites, je reçus un gros paquet d'Angleterre : ici doit se placer l'aveu d'un nouveau tort envers vous. — Le capitaine du paquebot, chassé par un corsaire français, avait mis la malle des dépêches à la traîne, l'eau de mer y était entrée et leur avait laissé une odeur insupportable : je remis les lettres à un homme de confiance pour les ouvrir, les sécher et les faire passer à la fumigation; la vôtre à Mlle de Montilly était sous mon couvert et se trouva ainsi fort innocemment décachetée. En cherchant à remettre de l'ordre parmi ces feuilles éparses, mes yeux tombèrent sur une phrase qui vous révélait, je ne pus résister à lire tout entières des pages tracées par votre main. A la première lecture, je n'y vis que vous et m'enivrai du bonheur de les posséder : là seulement j'appris votre courage, mes regrets s'accrurent, et, repoussant les autres papiers, je m'enfermai pour jouir en avare de ce charme d'expressions si pures d'amitié, d'innocence, qu'elles respiraient à chaque ligne. Voilà ce dont j'ai à m'accuser : je me vanterais presque du récit qui va suivre. — Cette lettre, en m'apprenant l'amour de M. de Kérinthie, me montra qu'Odille ignorait cet amour et peut-être même le sien : les lui révéler, lui montrer le sort que votre tendresse lui avait préparé ne pourrait que redoubler ses peines : cependant j'hésitais à soustraire ces papiers; plus j'avais le désir de les conserver, plus je me

sentais de scrupules ; d'un autre côté, sans en prendre grand souci, je n'avais nul désir de voir augmenter les ennuis de ma triste compagne : je crus me rappeler avoir vu le nom d'*Eugène* signé au bas de dessins placés dans un assez vilain album dont Mme d'Amézaga prenait un soin tout particulier ; je passai chez elle : elle était à son bureau écrivant des phrases portugaises dictées par ma sœur, et lui faisant des questions grammaticales que la comtesse Mirallo ne comprenait même pas. Je ne pus m'empêcher de sourire intérieurement du naïf étonnement de toutes deux : je refusai de laisser interrompre la leçon et m'assis près de la table. Dans mon apparent désœuvrement, j'étendis le bras pour prendre l'album : Odille suivit ce mouvement d'un œil inquiet et m'observa curieusement pendant que je feuilletais le livre avec négligence : « Ces dessins sont assez bien faits, » dis-je enfin, « cet Eugène est-il un artiste ? » — Odille hésita, se troubla : « Non, » répondit-elle. Après un instant de silence elle ajouta en rougissant prodigieusement : « C'est le cousin d'Euphémie, Eugène de Kérinthie, » puis d'un accent plus ferme : « le seul homme que je connaisse digne de Mme de Lispona. » — Mon épreuve était faite : je posai sur la table l'album que je n'y revis plus et je gardai la lettre : ce larcin entraîna de nouveaux embarras : il fallait interrompre momentanément votre correspondance pour

éviter que vous n'inquiétassiez votre cousine sur le sort de cette missive : ce soin me déplaisait, je le confiai à ma sœur aînée, bien assuré que ses préventions religieuses et politiques rendraient Dona Inès intraitable sur toute communication avec l'hérétique Angleterre ou la terre révolutionnaire de France : oserais-je avouer qu'ayant cessé d'y penser, j'oubliai plus tard de lever cette consigne? elle a été, je le crains, fidèlement observée pendant tout notre séjour au Brésil. — Cependant la grossesse d'Odille avançait : gâté de tous temps par la fortune, je ne pouvais admettre qu'elle me fût devenue tout à fait infidèle, la crainte que mon enfant ne fût pas un garçon n'avait pas un instant traversé ma pensée et la naissance de Juana me causa un accès de fureur dont je ne tardai pas à me sentir honteux. Toutefois, en récapitulant les mécomptes qui ne cessaient de m'atteindre par l'entremise de ma femme, j'arrivai à la regarder comme mon mauvais génie et à la traiter en conséquence : peut-être, si elle avait daigné déployer les trésors de son esprit en ma faveur, aurait-elle conquis quelque empire sur moi ; mais, uniformément douce et soumise, sa froideur égalait la mienne et la tendresse de son âme ne se montrait que dans ses caresses passionnées à un enfant dont l'existence me contrariait trop pour qu'il ne me fût pas odieux. Cette héritière forcée de la plus grande partie de mes biens m'empêchait

même de lui souhaiter un frère. — Un jour vint où je cessai de m'en occuper, j'oubliai mes stations au tableau du Guide; une nouvelle passion, suscitée par une extrême beauté, excitée par la vanité, fortifiée par l'ambition, s'empara impérieusement de mon cœur et vous chassa de mon imagination. Elle a eu trop de retentissement et les suites m'en sont trop funestes pour qu'il soit nécessaire de m'expliquer davantage. — Je fis sans peine et sans résistance le sacrifice qu'on m'imposa de toute relation avec Odille, et, quoique habitant la même maison, notre séparation devint à peu près complète, j'étais des semaines entières sans la rencontrer. C'est dans ces circonstances que commença notre séjour à Lisbonne : à diverses reprises elle me fit demander à s'éloigner; comme sa présence m'était nécessaire, je la retins; elle était instruite de ma conduite, je le voyais clairement, mais elle ne me la reprochait pas, et cela me suffisait. — L'estime qu'elle m'inspirait s'accroissait journellement des rapports faits par José : je n'y trouvais pas à redire; il convenait à mon orgueil que la comtesse d'Amézaga se fît remarquer par ses vertus. — Des années s'étaient écoulées dans les orages d'une passion partagée, mais souvent traversée et toujours exigeante, j'en étais fatigué : elle n'était plus guère pour moi qu'un moyen politique dont je prétendais tirer parti, lorsqu'il y a quelques mois je m'aperçus avec surprise de l'intérêt

que des gens distingués prenaient à l'entretien d'Odille. Je me mis à l'écouter et fus frappé à mon tour de la grâce de son langage et de la force de son jugement. Je voulus exploiter à mon profit la mine d'agrément qui se trouvait placée près de moi ; mais cet esprit si facile aux autres restait muré contre mes efforts, et notre conversation retombait immédiatement dans des monosyllabes de soumission : excité, plus que rebuté par ces difficultés, je remarquai, avec non moins d'étonnement, que Mme d'Amézaga était devenue une très-belle personne, et peu s'en fallut que je ne devinsse amoureux d'une femme que je repoussais depuis cinq années. Le respect et la honte me retenaient seul : toutefois, en reconnaissant mon injustice envers Odille, j'étais loin de la croire capable de l'énergie, du courage, de la présence d'esprit, déployés par elle dans la fatale matinée du 28 mars : je n'entreprendrai pas de vous la dépeindre m'en faisant le récit ; mais sa figure est toujours présente à mes yeux avec sa modeste dignité et sa noble pitié : c'était la vertu même, plaignant l'erreur et l'entraînant au repentir par l'admiration tempérée par la reconnaissance ! Jamais aucune femme, pas même la céleste Euphémie, ne m'a paru aussi ravissante qu'Odille en ce moment. — Vous savez sa conduite dans les jours qui ont suivi : sa sollicitude pour son mari s'est montrée sous les formes de la plus touchante affection,

mais je n'ignore pas que je la dois uniquement au devoir.

Ma fuite, je n'en doute pas, attirera une proscription qui portera sur tous mes biens : dans la prévision d'événements de cette nature, j'ai fait passer en Angleterre des capitaux qui feront encore de Juana un assez grand parti et assureront à sa mère une honorable indépendance. Afin de terminer ces affaires, j'ai hâte d'arriver à Londres pour user des quelques forces, des quelques heures, restant encore à mon service. La nécessité d'en profiter m'empêche d'attendre les nouvelles de Lisbonne comme vous m'en pressiez hier soir : vous aurez la bonté de me les faire parvenir.— En retour de ma confiance, je vous demande votre parole de ne donner aucun avertissement à Odille sur l'état où je suis réduit : si elle vient me rejoindre, je veux que ce soit de son propre mouvement, je ne lui ai déjà imposé que trop de sacrifices, et c'est un triste spectacle à lui offrir qu'un lit de mort : je regrette la vie, j'aurais voulu l'employer à travailler à son bonheur, et je la sais assez magnanime pour consentir à l'accepter de ma main. Mais le ciel en a mieux ordonné : il lui arrivera d'une source plus pure, d'un homme qui n'a jamais cessé de la mériter et n'a rien à se faire pardonner. — Je désire sincèrement le mariage d'Odille avec M. de Kérinthie, et je la crois supérieure à l'affectation d'en prolonger le retard au

delà du moment fixé par les convenances : il faut ce protecteur à Odille et à sa fille ; je dépose ce vœu dans le cœur de son amie comme dans le sanctuaire le plus pur et le plus digne d'elle. — Ah ! madame, lorsque vous le lui rapporterez, daignez y ajouter les expressions de mon profond repentir et de mes amers regrets. — Adieu, bonnes et charmantes amies : soyez généreuses et pardonnez toutes deux.

LETTRE XV.

LE VICOMTE DE BLIANE AU DUC DE BAURÉAL A ROME.

Paris, le 25 avril 1818.

Depuis mon arrivée à Paris, mon cher Romuald, je me suis presque exclusivement occupé de remplir dignement le rôle de ton ambassadeur, et les rapports sont si contradictoires que, n'osant me fier à aucun, j'ai employé toute ma diplomatie à me faire présenter chez Mme de Lispona ; j'y suis arrivé par l'entremise de la duchesse de Montemort : « Euphémie est souffrante, » m'avait-elle dit : « sa maison est fermée « depuis la fête qu'elle a donnée à Mme la duchesse « de Berry, mais sa porte est ouverte pour moi et « nous sommes si proches parents qu'elle trouvera « simple que je vous mène chez elle ; je n'hésite

« donc pas à vous y conduire, d'autant qu'elle part « incessamment pour la campagne : vous vous trou- « verez ainsi tout présentés pour les plaisirs de l'hiver « prochain. » — En conséquence de ce discours, Élise et moi avons fait notre entrée à l'hôtel de Lispona sous les auspices de Mme de Montemort; la maîtresse du logis nous a accueillis avec politesse, mais avec une évidente contrariété. — Je ne puis encore te parler que de son extérieur : elle est fort maigrie, son extrême fraîcheur a disparu sous une pâleur transparente, et pourtant elle est aussi charmante que jamais; elle semble un être diaphane, quelque chose d'idéal placé entre le ciel et la terre, mais plus rapproché de la région céleste; Élise, dans ses idées d'exaltation pieuse, voit sa tête entourée des ailes du chérubin; tu trouverais, peut-être, que celles de l'amour lui siéraient davantage. Plus prosaïque que tous deux, j'ai reconnu en elle une très-jolie femme minée par une douleur profonde et intense, ou peut-être par la fatigue des veilles, car jamais l'hôtel de Lispona n'a été aussi brillant que cet hiver, ni la princesse plus à la mode; cela est parfaitement exact, et comme, ainsi que tu l'observes, rien ne la condamne à se consoler, il serait raisonnable de conclure qu'elle a pris d'elle-même la sage résolution de travailler à se distraire d'un chagrin irrémédiable; je le souhaiterais ardemment et pour elle et pour toi;

mais, d'autre part, elle est rentrée dans la retraite et annonce l'intention d'un long séjour à la campagne, où les soins de sa santé ne lui permettront pas de voir du monde :

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

J'ai demandé à Mme de Montemort s'il y avait quelque projet de mariage sur le tapis : « Je suis *sûre* du ma-« riage de Mme de Lispona avec son cousin Eugène « depuis un si grand nombre d'années, » m'a-t-elle répondu en riant, « que je m'ennuie de l'affirmer et « ne me donne même plus la peine d'y croire. » — Ce cousin qui t'épouvante n'était pas chez la princesse hier ; il y avait en revanche un grand diable de Portugais qui serait parfaitement beau s'il n'était vert comme un lézard et ne portait des yeux de topaze dont le regard est à la fois brûlant et éteint, je n'ai rien vu de plus sinistre : Élise en était effrayée ; c'est ce gendre de Montilly dont il nous racontait les amours avec une Infante ; il paraît avoir été compromis dans la dernière réaction politique à Lisbonne et obligé de prendre la fuite. Sa femme est l'amie intime de Mme de Lispona, près de laquelle elle a été élevée. — J'ignore si la princesse sait notre liaison, rien n'a été dit qui puisse me le faire soupçonner. Je lui ai demandé la permission de la revoir ; elle n'a pu me la refuser, quoiqu'elle l'ait accordée très-froidement ;

mais je ne me montrerai pas susceptible et y retournerai bientôt. — Je voudrais que tu m'accordasses assez de confiance pour renoncer *au journal;* je crains que cette correspondance subalterne et rétribuée ne finisse par avoir des inconvénients et compromettre l'un ou l'autre. — En arrivant ici vers la fin de mai, tu n'y retrouveras pas Mme de Lispona, elle sera partie pour Kérinthie ; ainsi tu peux céder aux vœux de Mme de Bauréal et lui promettre un séjour à Paris. — Adieu, mon pauvre ami ; tu es bien généreux de m'aimer encore ; quand je pense aux efforts que j'ai faits pour t'entraîner !... Mais à quoi sert d'en parler ?... mes regrets et mes remords de mon peu de perspicacité ne changeront rien à ton triste destin !

LETTRE XVI.

LA Csse DOUAIRIÈRE DE KÉRINTHIE AU Cte DE KÉRINTHIE AU CHATEAU DE KERLINGAN.

Paris, le 8 mai 1818.

Vous pouvez revenir, mon enfant, Mme d'Amézaga part demain ; on ne trompe pas la sollicitude d'une mère, mon cher Eugène, et je n'ai pas été dupe de ce chemin vicinal devenu tout à coup une assez grosse affaire pour réclamer votre présence à Kerlingan ;

mais pour avoir fui Odille, vous n'en avez pas moins le désir d'en entendre parler, et je ne vois aucun inconvénient à le satisfaire. — Elle est fort embellie, sa haute stature supporte merveilleusement un peu d'embonpoint; elle a pris du corps sans être aucunement épaissie, et a conservé l'élégance et la flexibilité de sa taille aussi bien que la beauté de ses yeux; ses dents restent incomparables; elle n'a jamais eu de fraîcheur et n'en a point acquis, mais un air de santé et de force semble en harmonie avec les qualités de son âme. — Sa passion pour Juana me paraît excessive; elle ne cherche pas à dissimuler la vanité qu'elle en tire; c'est en effet une délicieuse petite créature; sa ressemblance avec Euphémie est frappante, elle me la rappelle au même âge d'une manière extraordinaire. — La rencontre des amies a été des plus tendres; elles se sont renfermées le premier jour dans l'appartement de Mme de Lispona et en sont sorties avec des yeux fatigués par les larmes, mais l'une succombait sous l'émotion que l'autre dominait. A voir ces deux jeunes femmes, Odille si calme, si sereine, Euphémie si agitée, si brisée, on n'aurait pu se douter que la première venait de traverser six années des plus rudes tribulations, tandis que sa cousine les avait passées sous l'influence de la plus brillante prospérité. Mme d'Amézaga possède une de ces âmes fortes qui surmontent le destin, et notre dou

Euphémie s'étiole au plus léger souffle de l'adversité! — Odille s'exprime sur M. d'Amézaga avec beaucoup de convenance; elle parle de sa position avec intérêt et paraît empressée de se rendre près de lui, elle n'a conçu aucune alarme sur sa santé jusqu'à présent; le devoir ne fournit pas les inquiétudes de la tendresse et le devoir seul l'inspire : peut-être au reste M. d'Amézaga est-il rétabli, une lettre de lui ne dit rien sur son état; en remerciant vivement sa femme du projet de se rendre à Londres, il l'autorise à rester auprès de son amie autant que cela lui conviendra. Elle part cependant, et Euphémie, à ma grande surprise, ne cherche pas à la retenir. — Plusieurs fois elle a prononcé votre nom très-naturellement et sans aucun embarras; votre beau et noble caractère lui a fourni des sujets d'éloges; malgré cette aisance affectée, mon bon Eugène, vous lui êtes plus cher qu'elle n'oserait se l'avouer; un seul instant elle s'est trahie, mais ce moment a suffi pour m'éclairer. J'avais posé ma boîte sur la table autour de laquelle nous travaillions: Odille, suspendant son ouvrage et ne se croyant pas observée, a longuement regardé votre portrait, j'ai vu croître son émotion; tout à coup elle a vivement attiré Juana sur ses genoux et l'a pressée contre son sein d'un mouvement passionné : mon cœur de mère a deviné le sien; j'ai reconnu le saint palladium du sourire d'un enfant adoré. Par un mouvement irré-

fléchi, j'ai posé ma main sur la sienne en la pressant tendrement; Mme d'Amézaga m'a regardée avec étonnement puis avec confusion : elle s'est sentie comprise, a baissé les yeux et rougi prodigieusement; mais, loin de m'en vouloir, elle ne me montre que plus d'affection. — Je ne crains point de vous faire cette confidence : l'attachement d'une si digne femme ne peut que stimuler encore les vertus qui vous l'ont acquis; c'est le prix légitime de votre silencieuse constance : vous savez, mon enfant, les regrets qu'elle m'a longtemps inspirés; j'ai vu avec chagrin votre jeunesse s'écouler sans vous préparer, pour l'âge mûr, le bonheur intérieur auquel vous êtes si éminemment appelé, mais j'ai renoncé à des efforts trop inutilement tentés et ne réussissant qu'à vous tourmenter. — Il est juste que vous recueilliez du moins le salaire de votre fidélité, et j'ai douceur à vous le dire.

Les jours du printemps s'avancent; je commence à rêver aux haies fleuries de notre Bretagne. J'attends votre arrivée pour retourner à Kerlingan, mon cher enfant, puisque vous ne voulez pas me laisser voyager seule et ne vous en fiez qu'à vous-même du soin de votre vieille mère. — Euphémie compte partir prochainement pour Kérinthie avec le projet d'un long séjour.

LETTRE XVII.

LE C[te] DE KÉRINTHIE A LA C[sse] DOUAIRIÈRE DE KÉRINTHIE A PARIS.

Kerlingan, le 12 mai 1818.

Hélas! oui, ma bonne mère, vous avez déployé les replis de mon âme et deviné ses faiblesses! Peut-être, il y a quelques mois, aurais-je eu plus de courage; mais ces larmes d'amour que j'ai cherché à essuyer sont retombées sur mon cœur et l'ont amolli de nouveau. Les douleurs d'Euphémie ne me sont pas salutaires : je l'ai senti aux violentes émotions causées par la présence du comte d'Amézaga, j'ai craint que la vue de sa femme ne ramenât dans mon cœur les orages que j'ai eu tant de peine à surmonter : j'ai fui; j'ignore encore si cela était nécessaire et si je ne me suis pas privé inutilement de la douceur d'une sainte amitié, mais en prenant le parti le plus sévère, et celui qui me coûtait le plus, je l'ai cru dicté par le devoir; je ne souhaite point porter le trouble dans la touchante résignation de la noble Odille à son sort, et je ne veux pas recommencer à vous faire souffrir de mes douleurs, ma tendre mère. — Je serai lundi à Paris et complétement à votre disposition pour en partir quand il vous conviendra.

LETTRE XVIII.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LONDRES.

Paris, le 10 mai 1818.

Que tu es bonne, que tu es aimable, que tu es généreuse, mon amie! combien tu m'as fait de bien et que ton court séjour m'a été doux et salutaire! Ma bonne Odille, où ton âme courageuse va-t-elle chercher ses expressions si tendres qui servent de baume à mes blessures? Ah! que tu me comprends bien! tu devine mes douleurs avant que je les exprime, ta main légère les panse, ou tes larmes, en s'unissant aux miennes, les rendent moins poignantes. — Cousine, tu me vaux encore mieux que mon excellent Eugène, dont, au reste, j'ai lassé l'indulgence; après m'en avoir beaucoup montré, il s'éloigne de moi; c'est une des amertumes de ma position de devoir finir par dégoûter l'amitié qui s'aperçoit ne faire aucun progrès sur mes ennuis; mais, pardonne-le moi encore une fois, mon Odille, malgré tes conseils, si tendres et si sages, je ne puis même former le vœu de vaincre mes peines; elles composent toute mon existence, dirigent toutes mes actions, enfantent toutes mes pensées, je ne sais plus vivre que par elles et pour elles... Cependant, mon amie, ta présence a allégé mes souffrances, plus encore que nous ne le savions;

lorsque après ton départ je les ai senties retomber sur mon cœur de toute leur pesanteur accoutumée j'ai pu mieux apprécier, avec le bien que tu m'avais fait, à quel point ton absence me laissait dépouillée de secours; aussi irai-je là rechercher, cette douce sympathie dont j'ai été si longtemps privée, et te demander un peu de ce courage dont tu fais si ample moisson; peut-être me devrais-je sentir honteuse, en comparant nos destinées, de succomber à la mienne; mais, Odille, loin de souffrir de cette humiliation, je m'enorgueillis de ta supériorité, et il m'est doux d'abriter mes faiblesses sous ta noble protection! — Si, après avoir consulté M. d'Amézaga, tu n'y trouves pas d'inconvénient, j'irai te rejoindre en Angleterre dans le courant de l'été, et je ne désespère pas d'engager ton mari à fixer votre séjour en France. Nous avons été trop longtemps séparées, chère Odille; c'est un malheur que notre amitié ne peut plus accepter avec résignation.

Mme de Bliane est encore venue me voir depuis ton départ; je suis bien aise qu'elle se soit concilié ton suffrage : elle me plaît; j'aime son doux visage, son doux esprit et sa piété timide; elle ne vise jamais à faire effet, et c'est le meilleur moyen d'avancer avec sécurité lorsqu'on y joint du vrai mérite. En revanche, le mari m'inspire une sorte de repoussement; il me regarde constamment d'une façon qui me gêne; il

semble m'examiner; eh! mon Dieu, que veut-il voir? je ne suis plus rien, qu'un zéro dont on a retiré le chiffre qui lui eût donné quelque valeur! — Mme de Montemort disait, hier, M. de Bliane intimement lié avec M. de Bauréal; lui aurait-il parlé de moi? lui aurait-il raconté la cruauté dont il a usé envers la pauvre Euphémie?... Hélas! cela n'est guère probable, j'ai tenu si peu de place dans sa vie!... — Les Bliane cherchaient une maison de campagne; Mme de Montemort leur avait indiqué mon pavillon d'Auteuil; mais je ne veux plus consentir à le louer, il m'est devenu plus précieux depuis les deux matinées que nous y avons passées ensemble, chère cousine. Au reste les Bliane vont habiter Sommercourt; M. de Bauréal le leur prête. Ce Sommercourt, Odille, d'où il est venu à Saint-Éloi... et point à Kérinthie!... Ah! j'aurais dû comprendre, dès lors, le peu de prix qu'il attachait à une affection que déjà je déguisais si mal. — Pardonne-moi, ma cousine, de te parler encore de lui; c'est ma seule consolation de pleurer près de toi, et si tu savais le soulagement que j'y trouve, loin de m'en gronder, tu m'y encouragerais.

J'ai reçu ta lettre de Calais; tu as raison d'attendre que le vent soit bien fait et rende la traversée moins pénible à Juana, puisque la pauvre petite a tant souffert de celle d'Oporto à Bordeaux. Si cela ne te coûte pas un trop grand effort, ma cousine, embrasse cette

chère enfant pour ton amie. — Je suis impatiente de savoir quelle réception M. d'Amézaga vous aura faite.

LETTRE XIX.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A PARIS.

Rochampton, le 16 mai 1818.

Ah! ma chère Euphémie, dans quel état j'ai trouvé M. d'Amézaga! je ne m'étonne plus aujourd'hui de l'impression que vous a laissée la couleur de son teint. Accoutumée à lui voir, après toutes ces traversées de mer, des attaques qui le rendaient très-jaune, j'ai fait trop peu d'attention à vos paroles, mais cela ne ressemblait nullement à la figure livide qui m'a épouvantée hier; à peine, si, à l'aide d'un bras, il a pu se traîner pour venir nous recevoir à la sortie de la voiture; il m'a témoigné beaucoup de reconnaissance, et à Juana une vive tendresse; rien de ce qui peut rendre notre établissement agréable n'a été négligé. Il m'a questionnée sur les circonstances qui ont eu lieu en Portugal depuis son départ avec une entière confiance. Je ne puis te dire combien il me paraît étrange d'avoir cet abandon avec un homme qui m'a toujours si péniblement imposé, et pourtant il est si simple, si affectueux dans ses manières, que je me

sens à mon aise comme malgré moi, et c'est plutôt par réflexion que je m'en étonne; mais, hélas! chère Euphémie, je le crains bien malade. Il m'est venu un horrible soupçon que j'ose à peine m'avouer à moi-même, et que je me garderai bien de lui laisser entrevoir!... Si cet affreux breuvage!... Ah, non, le poison aurait eu des effets plus rapides... Enfin je ne sais... mais je suis épouvantée... Ah! que cette fatale Angleterre m'est donc toujours funeste!

J'ai dit un mot de ton idée de venir nous faire une visite, M. d'Amézaga l'a saisie avec la plus grande joie; à deux reprises il m'a chargée spécialement de te dire *de sa part,* en insistant sur ces mots, de ne point tarder *même un jour.* Tu vois qu'on ne saurait y mettre plus d'empressement, et je lui en sais un gré infini. L'appartement qu'on m'a préparé est assez grand pour pouvoir le partager avec toi, et ce me serait un grand bonheur de t'y voir établie; viens donc, chère cousine, nous ferons échange de nos peines : hélas! c'est le plus sûr commerce d'une sainte amitié!

Juana se rétablit. Heureusement la traversée a été aussi courte que favorable, mais les souffrances ont été horribles.

LETTRE XX.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LONDRES.

Paris, le 20 mai 1818

Je reçois ta lettre, ma chère Odille; je partage tes alarmes sur l'état de M. d'Amézaga, et je me décide à aller te rejoindre. Au lieu de me mettre en route pour Kérinthie, je prendrai le chemin d'Angleterre. Je serais partie demain, mais, ma belle-sœur, dans ses terreurs de la mer, jette les hauts cris de me la voir traverser seule, et le bon prince Doria m'a demandé quarante-huit heures pour être prêt à m'accompagner. Prépare-moi donc ma chambre dans ta villa de Rochampton, et parle à M. d'Amézaga de l'intérêt et de l'affection qu'il m'inspire.

LETTRE XXI.

LE PRINCE DORIA A LA COMTESSE AUGUSTINE DE LISPONA A PARIS.

Londres, le 27 mai 1818.

Rassurez-vous complétement, *Amica cara*, nous avons fait la meilleure route possible. Notre chère Euphémie n'a pas été trop éprouvée du passage de mer, elle-même vous l'a mandé du port; j'ai pourtant

exigé quelques heures de repos à Douvres, prévoyant bien que son arrivée à Rochampton nécessiterait des forces; je suis forcé de vanter ce trait de ma sagesse, car c'est la seule utilité réelle que je me puisse attribuer. La réunion, comme je m'y attendais, a été accompagnée d'une très-profonde et très-pénible émotion; on cherchait à la dissimuler à d'Amézaga qui ne la voyait que trop et souriait de ces vains efforts. Odille étant sortie de la chambre un moment, il a remercié affectueusement Mme de Lispona d'être venue au secours de sa femme à son premier signal. « Vous « le voyez, a-t-il ajouté, je ne l'ai pas donné trop « tôt, mais ne dites pas encore toute la vérité à « Odille. » — Quoique son état soit déplorable, le mal a fait de moins rapides progrès depuis l'arrivée de Mme d'Amézaga que pendant les quinze jours précédents : « Il me semble parfois, » me disait-il ce matin, « que mon sang recommence à circuler et « qu'il me serait possible de vivre... je le désire pas« sionnément... j'ai tant à expier!... Mais cette sen« sation est fugitive, la pesanteur d'un fluide de plomb « se fait de nouveau sentir dans mes veines et détruit « toute espérance. » — Il est calme et résigné; Odille s'empresse autour de lui d'une façon si ingénieusement tranquille, que tous les désirs du malade prévus et prévenus indiquent seuls ses soins vigilants; aucun toutefois n'est perdu pour lui : il la remercie

du regard, et son œil la suit avec une affection profonde; sa tendresse pour Juana s'augmente de jour en jour, et l'enfant, que sa figure avait d'abord effrayé, s'accoutume à lui et le distrait de son naïf babil. Il apprend d'elle les innocentes supercheries dont Odille lui préparait l'amour de sa fille, en feignant qu'elle devait aux bontés paternelles tous les petits plaisirs ménagés à son enfance. Ces récits l'attendrissent vivement, et il avait les larmes aux yeux en me les répétant. — Je crains bien que la mort ne vienne opposer sa puissante autorité contre le bonheur qui se préparait ici : il me semblerait d'autant plus sûrement établi, qu'il aurait été précédé de si grandes tribulations! cependant je veux encore espérer. Le comte est jeune et fort, il se sent un peu mieux et peut prendre le dessus. Son impression intérieure me paraît d'un grand poids; quant aux médecins, ils n'y comprennent rien, et tous leurs remèdes n'ont servi qu'à accroître les souffrances. — Bonjour, *Amica cara;* je reste complétement aux ordres d'Euphémie : la distance de Londres à Rochampton est courte, et je m'y rends deux fois par jour. — Mon affection veille sur notre enfant; ne craignez pas pour elle : ces tristesses, étrangères au cours de ses idées habituelles, lui offrent la seule distraction où elle s'identifie, elles l'éloignent d'elle-même et lui sont plutôt salutaires : déjà elle a l'air moins languissant et a repris quelque

activité. Au fond cette atmosphère lui vaut mieux que celle des fêtes où les circonstances nous ont fait un devoir de la forcer à se plonger.

LETTRE XXII.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE DE LISPONA A PARIS.

Rochampton, le 20 juin 1818.

Vous savez déjà la triste catastrophe de cette longue agonie, ma chère sœur : notre bon prince vous l'a mandée sur-le-champ ; il vous aura sûrement dit combien, dans ses derniers moments, M. d'Amézaga avait été touchant, et mon Odille sublime ; mais aussi ses forces se sont épuisées dans ces efforts surhumains, et elle est tombée dans un accablement effrayant. — J'ai eu occasion de remarquer, dans ces cruelles circonstances, à quel point les premières impressions reçues dans l'enfance se retracent vivement à l'âme dans ces moments suprêmes : dès qu'Odille a été persuadée du danger de son mari, et a reconnu qu'il en était informé, elle s'est occupée à l'attirer vers des idées religieuses : nous avons appris alors avec étonnement, que cet homme si mondain, si léger, si ambitieux, avait déjà fait appeler un prêtre et se livrait en secret à des pratiques presque puériles à nos yeux. Odille a

cherché à élever son esprit vers des régions plus dignes d'une supériorité qu'on ne pouvait lui refuser de reconnaître ; il l'écoutait avec plaisir et admiration, il lui souriait complaisamment, mais il montrait confiance et retournait plus volontiers aux pratiques superstitieuses imposées par un moine portugais fort borné; elles rappelaient des habitudes du jeune âge, repoussées depuis longues années, et jamais complétement oubliées : cependant quelques heures avant sa mort, renonçant aux scapulaires et aux reliques, il a placé sa foi dans les paroles du Rédempteur, et recueilli celles d'Odille avec un sentiment de sécurité, de bonheur même, qui illuminaient toute sa figure : mon Dieu, ma sœur, que la mort du pécheur repentant est un spectacle imposant! Odille avait voulu m'en exclure, mais rien au monde ne m'aurait décidée à l'abandonner dans un pareil instant, et malgré tout ce qu'il a de déchirant, j'en conserve un souvenir que je ne désire jamais perdre ; j'y ai puisé plus de confiance encore dans cette sainte religion qui nous assiste et nous soutient dans les plus cruels moments, nous donne tant de secours et de si intimes consolations! Le pauvre comte était désolé de mourir, et d'abandonner aussi tôt de précieux trésors si récemment appréciés : sa reconnaissance pour Odille était devenue une véritable passion, et je ne saurais vous exprimer de quel ton il me disait une fois : « Oh! par-

donnez-moi l'égoïsme que j'ai conçu de vouloir vivre; je ne mérite pas, je le sais, le bonheur de la rendre heureuse! » — Il avait repris à quelque espoir depuis l'arrivée de ma cousine, et croyait sa guérison possible, quoique les progrès du mal fussent sensibles à tous les yeux, de sorte qu'après avoir été le premier éclairé sur son sort, il a été le dernier à conserver des illusions.

Vous savez comment la mort de la reine et la dernière révolution de palais à Lisbonne ont rendu l'infante Isabelle toute-puissante. Son premier soin a été de faire révoquer les décrets qui atteignaient le comte d'Amézaga; il en a reçu la nouvelle avec un grand calme; il a permis, ordonné même, que les biens restitués fussent vendus et leur valeur employée en une acquisition territoriale en France; il a écrit en ce sens à son beau-frère, le comte Mirallo : le prince Doria et lui sont nommés curateurs de la fortune de Juana laissée à la tutelle exclusive de sa mère, lors même d'un second mariage. Après les dépêches de Portugal, le comte a ajouté deux codicilles à son testament, l'un pour doubler la fortune qu'il laisse à Odille, l'autre pour ordonner que son corps soit transporté dans le tombeau des anciens comtes d'Amézaga aussitôt que les travaux en seront achevés : il avait fait l'acquisition de cette sépulture et la faisait rétablir somptueusement. Hélas! ma sœur, le vieil homme ne se

dépouille jamais tout entier!... Odille a eu la pensée d'accompagner le corps en Portugal; à mes instantes sollicitations, elle renonce à ce projet, il sera confié aux soins du prêtre qui a assisté M. d'Amézaga dans ses derniers moments. Ma cousine prétend assister aux funérailles lorsque le tombeau sera achevé : je n'ai point combattu cette idée, elle plaît à son chagrin et nous laisse du temps. Les souffrances inouïes de Juana sur mer m'ont servi d'auxiliaires pour décider Odille : elle se résignait à me la confier pendant son absence, mais ç'aurait été se déchirer le cœur que de s'en séparer : pauvre petite Juana! la voilà devenue une immense héritière! puisse cette position que tant de gens envieront lui tourner d'une façon moins dérisoire qu'à moi! — Malgré la force de sa raison supérieure, Odille éprouve une répulsion presque superstitieuse contre ce pays-ci : il semble qu'il doive lui être toujours fatal. Elle frissonne en regardant Juana : nous partirons le plus tôt possible, ce sera sous peu de jours. — Je ne pourrais vous parler de l'Angleterre ni même de Londres; je ne suis point sortie de la jolie villa où le malheureux comte avait élu son domicile mortuaire. — Nous nous rendrons directement à Calais et par la côte française à Kérinthie : vous seriez bien aimable, ma bonne sœur, de venir nous y rejoindre et plus encore de nous y devancer. — Je ne vous amène pas des compagnes bien divertissantes,

mais votre inépuisable bonté vous fera trouver du bonheur à embrasser votre Euphémie, même telle que ses chagrins vous l'ont faite. — Le prince Doria vient avec nous à Kérinthie et compte bien vous y trouver.

LIVRE SEPTIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

LA VICOMTESSE DE BLIANE A LA MARQUISE DE SERDOBAL A MUNICH.

Au château de Kérinthie, le 20 septembre 1818.

Il faut donc vous obéir, ma chère sœur, et vous raconter en détail mon séjour à Bauréal, puisque vous l'ordonnez. Hélas! ce récit vous sera peu satisfaisant; commençons par les lieux. M. de Bauréal a pris sous sa protection spéciale les grands salons et la chambre de votre tante dont il a fait la sienne : le reste du château est livré aux fantaisies de la duchesse : elle s'est logée dans l'appartement de monsieur votre père au rez-de-chaussée. La belle tenture de Pékin brodée est remplacée par des mousselines plissées sur du taffetas rose, les meubles de Boulle par des tables carrées ornées de dentelles d'acajou; enfin tout est

modernisé dans une complète discordance avec la proportion des pièces et l'épaisseur des murailles. Les logements du premier ont été livrés aux mêmes innovations : dans celui que j'habitais, un joli papier bien gai et des rideaux de percale blanche bordés de galons de couleur auraient pu servir à me persuader que je me réveillais dans la chambre d'une auberge du pays de Galles, beaucoup plutôt que dans l'ancienne résidence des ducs de Bauréal. Plus encore que moi, ma chère Gertrude, vous regretteriez les damas, les pékins, les lampas, tous ces beaux meubles massifs parmi lesquels nous étions accoutumées à nous trouver ici, et qui vous rappelaient tant de souvenirs d'enfance. — Pour s'en mieux débarrasser, Mme de Bauréal voulait faire livrer toutes ces dépouilles à Darrac, et lui paraissait fort disposé à se les approprier; mais là encore le duc a interposé son autorité. Averti par Dumon, il a tout fait porter au garde-meuble, où j'ai été visiter ces anciennes reliques : ce qui vient de sa tante lui est sacré; Dumon et Mme Carbé sont d'intelligents auxiliaires à cet esprit de conservation. Émilie les a repoussés de son service personnel, mais elle n'a pu réussir à les expulser de la conciergerie, où ils gouvernent encore d'après les lois de Mme Romignière, et, dans leur pieux respect pour sa mémoire, gardent avec zèle les habitudes et les traditions, en soignant le matériel du château.

— La bonne Carbé venait chez moi pour me parler de *madame*, comme elle dit toujours, s'informer de *madame la marquise*, des enfants, et surtout de Mlle Gertrude dont le nom héréditaire lui semble un droit de plus à son attachement. Elle est accoutumée à trop de subordination pour se plaindre jamais de *madame la duchesse*, mais le silence absolu qu'elle observe à son sujet et le plaisir dont elle vante *monsieur le duc* montrent assez la différence qu'elle établit entre eux : et en vérité, ma chère sœur, il serait fort difficile de ne point imiter son exemple ! Cet intérieur est plus divisé que jamais : M. de Bauréal témoigne à sa femme une indulgence portée jusqu'à l'exagération, mais calme et froide. Sa plus petite fantaisie est immédiatement satisfaite, ses moindres caprices écoutés ; il ne fait objection à rien dans les limites qu'il s'est fixées, mais, comme il agit par volonté et sans entraînement, il est inflexible au delà. Émilie le sait et s'occupe bien plus à dépasser ces bornes qu'à jouir de ce qui lui est accordé : par exemple toute la semaine est livrée à ses goûts vagabonds, elle fait des parties au loin, harasse les chevaux, dérange toutes les heures des repas, bouleverse la maison, Romuald ne s'en plaint jamais ; mais le dimanche est consacré aux voisins, anciens amis de sa tante, et il exige la régularité pour ce jour-là. Sous je ne sais quel prétexte, Émilie avait inventé un dimanche de demander

à dîner dans son intérieur avec ses plus féaux ; son mari l'a formellement défendu et a fait tranquillement enlever le couvert déjà mis dans son appartement ; Émilie a boudé, pleuré, protesté ; les voisins ennuyaient trop, selon elle, ses élégants amis ; le duc a répondu qu'il leur était loisible de s'en aller ; le trouvant si décidé, il a bien fallu se résigner en se promettant par compensation de turlupiner ces voisins importuns, mais ils sont pour la plupart des gens d'esprit, et, appuyés du maître de la maison, ils ont si bien rétorqué, que les assaillants se sont hâtés de battre en retraite. — Nous avons passé quinze jours à Bauréal : j'ai peu vu Émilie, elle était entourée de ce qu'elle appelle sa société personnelle et sans cesse en mouvement : la vicomtesse de Jouteville, M. et Mme de Soissons, Charles de Gerves et le duc de la Guerche y étaient établis depuis un mois ; beaucoup d'autres personnages se croyant la plus fine fleur de la mode y font des apparitions de quelques jours : Romuald est uniformément poli ; quoique froid, il maintient son importance de maître de maison sans prendre aucune part aux joies de cette jeunesse : je crains pourtant que les assiduités du duc de la Guerche ne dépassent bientôt les limites de sa patience, elles m'ont paru lui déplaire ; M. de Bliane, qui le connaît encore mieux que moi, prétend avoir surpris des froncements de son sourcil olympien, comme il s'exprime, précur-

seurs de la tempête. Les empressements de M. de la Guerche datent de loin : il a retrouvé Émilie à Naples et l'a suivie à Rome; Mme de Jouteville l'a amené ici et ne manque pas une occasion de faire remarquer la coquetterie établie entre Mme de Bauréal et lui, en l'encourageant pourtant de tous ses moyens; elle s'est érigée ordonnatrice des plaisirs et a toujours soin de mettre ces deux jeunes gens ensemble; Charles de Gerves ne demandait pas mieux que de se faufiler en troisième, mais Mme de Jouteville en a fait le chevalier de Mme de Soissons, dont elle se réserve le mari : tout cela saute aux yeux malgré soi, et fait déjà le caquet de la province. — Avec l'espoir de suspendre les orages que je crois malheureusement se préparer dans un ménage déjà bien peu uni, je me suis hasardée à demander à Émilie si elle ne craignait pas que l'admiration si hautement affichée du duc de la Guerche ne finît par déplaire à son mari : elle est devenue très-rouge, puis excessivement pâle, et s'est informée avec assez de douceur si j'étais chargée de ce message. Sur ma réponse négative, sa contenance s'est rassurée, elle a repris son arrogance accoutumée : « Eh bien, ma chère Élise, ne vous établissez pas en censeur du genre humain; pour ce qui me touche, je vous en dispense. » Cependant, dès le lendemain à déjeuner, M. de la Guerche a annoncé qu'une affaire indispensable le rappelait à Paris; il n'en avait pas été ques-

tion jusque-là et le courrier n'était pas encore arrivé. Mme de Jouteville a paru étonnée et contrariée; Mme de Bauréal n'a rien dit, mais elle était embarrassée et évitait de me regarder. Loin de me réjouir d'un résultat que je ne puis m'empêcher d'attribuer à mes paroles, j'en suis plutôt fâchée, je crains d'y voir la preuve qu'ils s'entendent plus que je ne croyais. Émilie doit aller passer le mois d'octobre chez le père de Mme de Soissons : la société réunie à Bauréal s'y donne rendez-vous. Romuald le sait, j'en suis sûre, car M. de Bliane, lui ayant proposé de faire quelque course lointaine avec lui pendant ce temps, s'il ne voulait absolument pas venir nous retrouver à Sommercourt, il lui a répondu d'un ton qui ne souffrait pas de réplique : « Non, mon ami, c'est un devoir pour moi d'aller chez M. Duval ; » il ne peut faire l'effort de se jeter dans le tourbillon d'un pareil monde qu'avec l'espoir d'être une sauvegarde pour Émilie : je crains fort qu'elle n'en ait grand besoin. — Le duc de Bauréal passe une grande partie de ses matinées à travailler dans son cabinet : il s'occupe aussi avec l'abbé Rousseau des divers établissements de bienfaisance fondés par Mme Romignière, les visite et les perfectionne ; ses biens sont régis avec soin, justice et exactitude : il veut le bonheur de tout ce qui dépend de lui, mais lui-même ne semble point y prétendre. Voilà, ma chère Gertrude, les fort tristes remarques de mon

séjour à Bauréal; le calme nous a paru factice, menaçant, et j'ai peu d'espoir de le voir s'y maintenir même tel qu'il est. M. de Bliane s'en désole, il se reproche d'avoir mal jugé Émilie et encouragé son ami à ce mariage : jamais époux n'ont été plus mal assortis, tous deux en ont l'intime conviction; cependant la duchesse jouit de sa grande position; elle conserve encore du respect pour son mari et n'ose pas l'affronter ouvertement : les leçons de la vicomtesse de Jouteville lui enlèveront-elles cette crainte salutaire? Je suis forcée de le redouter.

En sortant de ce pandémonium des salons de Bauréal, où l'intrigue et la discorde semblent avoir élu domicile, je ne puis vous exprimer quel calme s'empare du cœur et de l'esprit en se trouvant dans ceux de Kérinthie. Je comptais rester ici deux jours, en voilà cinq que j'y passe assez agréablement pour ne point fixer encore celui de mon départ. M. de Bliane doit faire une absence pendant laquelle Mme de Lispona veut me retenir près d'elle, et je me soumets d'autant plus volontiers à cette douce violence que Henri trouve dans la petite d'Amézaga une compagnie de son âge : il sera, prétend-il, le *seul homme* du château; on attend cependant le marquis de Montilly arrivant de Bohême : il n'a pas revu sa fille depuis le mariage de celle-ci. Mme d'Amézaga me paraît une personne d'un rare mérite, sa conversation est at-

trayante, elle sait merveilleusement l'art de la transition du *plaisant au sévère* sans pédanterie et sans affectation : il n'y a rien de guindé en elle, mais le fond de sa pensée est toujours sérieux, quoique l'expression en soit piquante. Dans Mme de Lispona, au contraire, le caractère est vif, l'esprit léger, l'idée originale, et la parole mélancolique : elle a tout à la fois plus de frivolité et plus de sensibilité que sa cousine; s'il était possible de trouver où placer un chagrin dans une existence si prospère, on serait tenté de voir en elle une personne dont la gaieté naturelle a été violemment froissée par le sort. La pensée que sa vie renferme quelque mystère m'a souvent traversé l'esprit, et j'ai même cru parfois que M. de Bliane en avait connaissance, mais il le nie formellement, et au fait ses rapports avec elle sont tout à fait récents. Quoi qu'il en soit, elle me plaît sans cesse davantage, et la teinte mélancolique de ses impressions, en contrastant avec la vie dissipée qu'elle a toujours menée, lui donne un charme de plus : elle parle du projet de passer l'hiver à Kérinthie si naturellement qu'on a peine à y deviner le sacrifice fait à Mme d'Amézaga dont le deuil exige la retraite : à propos de deuil, les deux dames de Lispona en portent un très-profond, je ne sais à quelle occasion, on n'en parle pas; peut-être auront-elles perdu quelque parent en Italie. — Les pratiques religieuses sont fort exactes dans le châ-

teau; la comtesse Augustine s'y conforme par habitude, Mme de Saint-Éloi par politesse, Mme d'Amézaga par conviction, la princesse par déférence; cependant elle a des moments de ferveur, mais ils sont fugitifs et suivis de découragement; elle semble chercher constamment son appui dans le caractère plus fort et les opinions mieux arrêtées de sa cousine. Celle-ci n'a de pensée et de cœur que pour sa fille et son amie : je la crois une femme d'une grande supériorité, et pourtant j'aime mieux Euphémie : on a près d'elle l'instinct de lui pouvoir être utile un jour quelconque; Mme d'Amézaga se suffit à elle-même, et si jamais elle a recours à quelqu'un, ce ne pourrait être qu'à Dieu.

Nous pensons rester à Sommercourt jusqu'à la fin d'octobre. Mon beau-père ne quitte son service que le premier novembre, nous lui sommes peu utiles jusque-là, et ma belle-mère préfère l'indépendance plus complète produite par notre absence. Mon petit Henri s'est bien fortifié dans son air natal de France et j'aurais regret à l'arracher aux champs tant qu'il en peut profiter. — Je pense souvent, chère Gertrude, à la tristesse que va vous causer l'éloignement de vos deux enfants, mais vous êtes trop raisonnable pour ne pas partager la volonté de mon frère; une éducation à l'étranger ne vaut plus rien pour des garçons de onze et douze ans. Je n'ai pas besoin de vous dire

avec quelle tendre sollicitude je surveillerai mes neveux dans leur collége. — J'embrasse notre chère Gertrude; la voilà presque une personne! Ah! que j'aurais donc de bonheur à vous retrouver tous! — Mille tendresses à mon frère, je lui écrirai la semaine prochaine.

LETTRE II.

LA COMTESSE AUGUSTINE DE LISPONA AU PRINCE DORIA A PARIS.

Kérinthie, le 15 février 1819.

Parlez-moi de votre amitié, parlez-moi de vos regrets à ne me point voir, mon cher prince, parlez-m'en le plus souvent possible, mais ne vous mettez point en frais d'admiration ni de commisération : je n'ai pas plus de droit à l'une qu'à l'autre. Un hiver passé à la campagne dans un bon château, bien comfortable, avec des livres pour les moments de solitude, et des rapports de bienveillance pour ceux de réunion, n'est pas chose si formidable que nos habitudes urbaines nous l'avaient fait concevoir. Le voilà derrière moi, et je n'y penserais que pour le regretter, si j'avais pu y ajouter de temps en temps quelques rayons de notre beau soleil de Gênes; pour nous

autres, habitants du midi, l'absence complète et continuelle de sa présence est une véritable privation, et jamais je ne m'accoutumerai à ce ciel brumeux des rives de l'Océan : aussi ne suis-je nullement tentée d'aller me promener entre deux eaux sur les sables de Granville. Les cousines y passent leur vie, le brouillard sur la tête et les pieds dans la mer : elles assurent y trouver grand plaisir; Dieu leur soit en aide!

J'espérais les douleurs de notre Euphémie un peu apaisées, mais la pauvre enfant porte toujours le trait dans le cœur, et la moindre circonstance fait saigner sa blessure. Les succès du duc de Bauréal à la tribune de la Chambre des pairs sont devenus un sujet de conversation si général, qu'on ne peut guère l'éviter lorsqu'il survient un étranger; elle plie sous le poids de son nom comme un roseau au vent; cependant il domine toujours évidemment toutes ses pensées, car elle, si peu occupée de ces sortes de choses, se trouve avoir maintenant des idées complétement arrêtées sur les questions gouvernementales, et elle les puise sans exception dans les discours du duc; il est rare qu'elles s'accordent avec les opinions de Mme de Kérinthie : elle les combat, Euphémie les défend, s'anime et s'irrite; Eugène vient à son aide, et sa mère cède, ne sachant lui résister; Mme d'Amézaga partage les idées d'Eugène; quant à Mme de Saint-

Éloi et moi, nous respectons l'habileté insolite d'Euphémie, et un triste sourire, échangé entre nous, nous explique notre silence mutuel : car, je vous prie de le croire, mon cher prince, vos mauvais principes ne m'ont nullement pervertie et je suis demeurée très-*ultra;* n'est-ce pas ainsi que vous nous appelez, vous autres *jacobins* qui vous qualifiez de *libéraux?* — Malgré ces dissidences de principes, notre petite colonie vivrait en paix, si Mmes de Kérinthie et de Saint-Éloi pouvaient s'accorder sur les causes de la révolution, mais cette pierre d'achoppement se retrouve sans cesse entre elles. Toutes deux du même âge, toutes deux royalistes, toutes deux assez ruinées pour être forcées à résider en province, toutes deux personnellement mécontentes de ce roi dont elles ont passionnément invoqué le retour, elles sembleraient pourtant devoir s'entendre sur tous les points; mais de Mme Saint-Éloi, élevée par sa tante la maréchale de Lispona, et mariée à la cour de Louis XVI sous l'influence des traditions du temps de Louis XV, fleurissait à Versailles, tandis que l'héritière bretonne recevait dans ses forêts les hommages de ses compatriotes. Le crédit du vieux marquis de Kérinthie fit tomber le choix sur son neveu; mais le marquis lui-même avait tous les préjugés de l'indépendance provinciale et les honorait dans les autres. De ces éducations si dissemblables, il résulte que Mme de Kérin-

thie attribue la révolution à ce qu'elle appelle, dans sa franchise un peu rustique, les débordements de la cour, tandis que Mme de Saint-Éloi en accuse l'arrogance de la noblesse de province et l'insolence des gens de robe. Le nom de M. de la Chalotais et celui du duc d'Aiguillon, tombés avant hier par hasard sur le tricot de ces dames, ont allumé une telle guerre que j'ai vu le moment où leurs longues aiguilles, bien mieux employées à travailler pour les pauvres, se transformeraient en armes hostiles; il a fallu le crédit de Mme d'Amézaga sur Mme de Kérinthie et le haut savoir-vivre de Mme de Saint-Éloi pour ramener la paix. Les jeunes femmes, et même moi, nous n'avons pu nous empêcher de rire ensuite de cette rancune surannée. C'est une preuve de plus, entre mille, que les impressions de la première jeunesse sont les plus profondes et les plus durables; les événements qui succèdent peuvent les affaiblir, mais non les effacer.

Vous me demandez comment je conduis le roman des amours d'Eugène : hélas! tous ceux dont je me suis occupée ont si mal réussi que je suis corrigée de m'en mêler, et presque bien aise de n'en pas trouver ici. Odille a paru un peu embarrassée vis-à-vis de M. de Kérinthie dans les premiers moments de son arrivée, mais il s'est montré si naturellement affectueux, si respectueusement familier, que la gêne n'aurait su où se prendre pour s'établir entre eux. Leur

commerce est doux et simple; peut-être pourrait-on remarquer un peu d'exagération dans les caresses d'Eugène pour Juana et d'Odille pour Mme de Kérinthie : elle lui montre constamment une déférence qui n'est pas dans son caractère, et Eugène ne nous avait pas accoutumés jusqu'ici à le voir aux ordres d'un enfant de six ans; mais ce qui est encore bien plus frappant, c'est le changement de son humeur. Il n'est plus question d'accès de solitude ni de tirades de stoïcisme; il est le plus aimable compagnon *toujours*, et le bonheur, en rentrant dans son cœur, lui a rendu naturelle l'indulgence qu'il exerçait par vertu; sa complaisance se prêtait seulement, naguère, aux plaisirs qu'il encourageait pour les autres : maintenant il s'identifie à toutes les distractions qu'il s'applique à procurer aux deux cousines. Je suis aussi fort touchée de voir le sort heureux, que sans doute il ose prévoir pour lui-même, le rendre encore plus compatissant aux souffrances d'Euphémie. — Mme d'Amézaga a certainement connaissance du sentiment qu'elle inspire, quoiqu'elle n'en témoigne rien. Mme de Saint-Éloi remarquait l'autre jour devant elle combien l'humeur de M. de Kérinthie avait gagné depuis l'année dernière, combien il avait meilleure mine, combien il était encore plus aimable, et combien surtout son air sombre s'était éclairci et sa tristesse égayée; Odille a profondément rougi : je dis *profondément*, parce qu'elle

rougit rarement, mais l'impression en reste si longuement sur son visage, sur son col, sur ses épaules qu'on sent à quel point l'émotion qui produit ce résultat doit être *profonde;* Euphémie, au contraire, rougit vingt fois par heure, et le coloris de ses joues en est seul altéré d'une façon si fugitive qu'il faut la bien connaître pour le remarquer. — Ma belle-sœur ne montrera la lettre du pauvre comte d'Amézaga aux deux personnes les plus intéressées à la connaître qu'après le deuil d'Odille expiré, lorsque le moment indiqué par M. d'Amézaga lui-même permettra une nouvelle union. Les rapports entre les futurs époux sont plus faciles et plus simples avant cette explication, et Odille se serait peut-être refusée à voir un prétendant à sa main pendant la première année de son veuvage.

Voilà, je le jure, la plus énorme lettre que j'aie écrite de ma vie. Accusez-vous de ce bavardage, mon cher prince : vous m'avez fait des questions, et les solitaires répondent longuement; ils ont du loisir pour examiner les détails et du temps pour les raconter : si vous n'en avez pas pour les lire, jetez ma lettre au feu et courez aux soirées de la duchesse de Bauréal; elle est donc bien belle? bien admirée? bien à la mode? bien légère? bien inconséquente *au moins,* direz-vous? Son mari a donc l'air bien mécontent? bien profondément malheureux?... Tenez, mon cher

prince, je m'en confesserai peut-être à Pâques, mais il m'est impossible de souhaiter du bonheur à un homme qui a fait tant de mal à la plus douce et la plus intéressante créature formée des mains de Dieu : il souffre... eh bien, tant mieux ! — Bonjour, cher prince, je me tais, je deviens trop mauvaise et n'aurais plus espoir d'obtenir l'absolution.

LETTRE III.

LA DUCHESSE DE BAURÉAL A LA VICOMT^esse DE JOUTEVILLE A PARIS.

Mardi, 5 heures.

Vous aviez pleinement raison de m'en avertir, très-chère ; plus j'ai cédé aux fantaisies de M. de Bauréal, plus il se montre exigeant : d'abord il m'a trouvé trop jeune pour recevoir des hommes le matin chez moi : maintenant il voudrait m'empêcher d'aller tous les jours chez vous sous prétexte que j'y rencontre les mêmes personnes; enfin ce matin sa tyrannie s'est déployée en plein air. J'ai été au bois de Boulogne avec Mme de Soissons; vous savez combien j'aime à marcher et qu'elle s'en soucie peu, elle m'a descendue à l'entrée d'une des petites allées d'arbres verts pendant qu'elle allait chez sa tante à Passy. Le hasard a fait que M. de la Guerche m'a aperçue de loin, il

m'a rejointe et m'a offert son bras; à peine avions-nous fait cent pas que M. de Bauréal a débouché au galop par une allée transversale : il a passé en me jetant un regard de fureur : j'ai été fort troublée, je l'avoue, quoique assurément il n'y ait rien de plus simple que ma promenade. Bientôt il a mis son cheval au pas, est revenu près de nous : « Émilie, » a-t-il dit, « cette allée est humide, retournez à celle où « vous avez laissé votre voiture. » — J'ai été forcée de lui expliquer comment Mme de Soissons m'avait déposée et devait me reprendre. Alors il est descendu de cheval et s'est mis en tiers avec M. de la Guerche et moi : il a bien fallu regagner la grande allée. Nous n'avons pas tardé à y rencontrer du monde, entre autres ces ennuyeux Bliane; cette fois j'ai béni leur présence. Au bout d'une grande heure la voiture de Mme de Soissons a enfin reparu, et mon supplice s'est terminé. — M. de la Guerche s'est conduit admirablement; je craignais toujours de voir s'élever une querelle : il n'y a pourtant rien à reprendre à se promener dans le bois de Boulogne et à rencontrer par hasard un homme de sa connaissance! il faut être aussi bizarre que M. de Bauréal pour le trouver mauvais! cependant je redoute une scène. — Mme de Soissons voulait me retenir, j'ai préféré rentrer chez moi et surtout vous consulter. — M. de Bauréal a fait dire, en renvoyant ses chevaux, qu'il dînait chez

Mme de Bliane. Voulez-vous avoir la charité de venir me trouver? vous me seriez bien utile pour me conseiller, très-chère, et pour m'aider à supporter, sans trop d'embarras, le retour de M. de Bauréal. Je suis, j'en dois convenir, très-inquiète et très-agitée, et certes il n'y a pas de quoi : aussi allez-vous bien vous moquer de moi, je m'y attends; mais vous le savez j'ai la bêtise d'avoir peur du mécontentement de M. de Bauréal, et pourtant, ma compatissante amie, vous le savez encore mieux, il m'est impossible de renoncer à l'amour d'Alphonse!... Ah! je suis bien malheureuse!... Venez, je vous en conjure.

LETTRE IV.

RÉPONSE DE LA VICOMTESSE DE JOUTEVILLE.

Mardi, 5 heures et demie.

Je me garderai bien de vous aller trouver, ce serait une nouvelle faute ajoutée à celle de ce matin. Vous et Mme de Soissons, vous avez fait une équipée de pensionnaires : c'est une grosse étourderie, ma chère Émilie, et j'en gronderai M. de la Guerche. Vous avez donné beau jeu à M. de Bauréal : il sait, tout aussi bien que nous, qu'on ne se trouve pas *par hasard* sans voiture et sans valets dans une petite allée du

bois, tête à tête avec un amant déclaré; toutefois, les hommes très-vaniteux, comme votre mari, se laissent assez facilement persuader la vertu toute spéciale de mesdames leurs épouses, peut-être vous en tirerez-vous dans son esprit sous le prétexte d'*ignorance du mal*, comme on dit, et par le manque d'usage du monde : mais pour cela il ne faut montrer ni hardiesse ni embarras et suivre vos habitudes journalières de la façon la plus simple comme si vous ne lui soupçonniez aucun motif de mécontentement : si cette fin de non-recevoir échoue et que l'explosion ait lieu, recevez-la avec des larmes, des cris, des attaques de nerfs, employez même les caresses si vous pouvez, mais gardez-vous de la discussion; l'argumentation tournerait nécessairement contre vous. Dans tous les cas, ma chère Émilie, il est indispensable d'éloigner M. de la Guerche pour le moment. — Je vous en ai avertie au sujet du petit de Gerves, jamais il ne faut laisser battre ses amants (c'est, pour le dire en passant, ce qui a décidément perdu la princesse de Lispona et l'a forcée à quitter le monde malgré les efforts désespérés de son sanhédrin); mais un duel du mari est encore cent fois plus fâcheux et fait perdre la protection du public. Tous les soins que nous prenons à vous concilier l'opinion contre M. de Bauréal seraient de nulle valeur le lendemain du jour où il se serait battu à votre occasion. — Le

seul service que ma tendre amitié vous puisse rendre, ma chère Émilie, est d'arraisonner votre Alphonse sur une séparation temporaire, mais nécessaire; je suis sûre d'obtenir tous les sacrifices en lui montrant votre intérêt; il vous adore, je lui parlerai de vous, je vous parlerai de lui, et tous deux vous prendrez patience. M. de Bauréal vous entourera d'abord d'une grande surveillance, mais il se relâchera bien vite de soins qui l'ennuieront, car il est jaloux par orgueil et non pas par amour. Il serait par trop ridicule que la plus belle femme de Paris fût condamnée à vivre dans l'indifférence, parce qu'il a plu à M. le duc de Bauréal de l'épouser pour se venger d'une infidèle; mais il faut savoir éviter les éclats. Je vous l'ai dit cent fois, Émilie, je suis sûre que votre mari a encore une grande passion dans le cœur, cela doit vous enlever tout scrupule, mais n'exclut pas la prudence; ne lui laissez aucun prétexte à vous donner des torts lorsqu'ils sont si positivement de son côté. — Je veux vous voir ce soir dans votre loge aux Italiens avec votre air le plus candide et le plus innocent. Ne faites aucun effort pour vous rapprocher de moi, ni même de Mme de Soissons, je me charge de prévenir le pauvre la Guerche de se tenir éloigné, ou mieux encore de ne point aller à l'Opéra. Laissons passer l'orage d'aujourd'hui, cela est de la dernière urgence; en conséquence je n'irai pas vous voir de quelque

temps, ne venez pas chez moi; nous déjouerons ainsi les espions. — Êtes-vous bien sûre de l'homme qui porte vos lettres? Je n'ignore pas qu'Alphonse vous l'a donné, mais l'or de l'un est aussi bon que l'or d'un autre, prenez-y garde : le plus sûr est de ne point écrire pour le moment. Toute cette gêne, je vous le répète, ne durera guère; l'essentiel est de bien établir aux yeux du monde la tyrannie, l'exigence, et la jalousie atrabilaire de votre mari. — Bonjour, ma toute belle, ne vous désolez pas trop : les jours les plus brillants ne sont pas sans nuages, et je vous réponds de la fidélité d'Alphonse.

Brûlez cette lettre sur-le-champ.

LETTRE V.

LA DUCHESSE DE BAURÉAL A LA VICOMTESSE DE JOUTEVILLE A PARIS.

Mercredi matin.

J'ai suivi vos conseils, chère amie; vous m'avez vue aux Italiens. M. de Bauréal, me trouvant sortie, est venu m'y rejoindre; il a paru déconcerté par mon air simple et naturel, cela m'a donné courage à le conserver; nous sommes revenus ensemble et en silence comme d'ordinaire : ce matin le déjeuner s'est passé

à merveille tant que les gens ont été présents : dès que nous avons été seuls, il est venu tout contre mon fauteuil, et de ce ton sévère et hautain qu'il sait prendre en véritable Bauréal, il m'a dit : « Émilie, je veux bien encore une fois attribuer à l'inconséquence de la jeunesse l'inconvenance de votre conduite d'hier, mais j'entends que vous renonciez complétement à voir le duc de la Guerche, et si vous ne réussissez pas à lui faire apercevoir que ses assiduités près de vous doivent cesser, je prendrai la peine de lui dire moi-même combien elles me déplaisent; » et, sans me donner le temps de faire la moindre observation, il est sorti de la chambre me laissant suffoquée de colère et de douleur. — Ah! chère amie, que deviendrais-je si vous n'aviez pas pitié de moi? Je n'ai d'espoir qu'en vous!... Hélas! la cruauté de M. de Bauréal ne sera pas temporaire! vous ne savez pas toute la persévérance de son humeur tyrannique; il appelle cela *du caractère*. Ah! qu'il m'a paru haïssable en prononçant sa menace sanguinaire! dites bien à Alphonse que sa sûreté seule me décide... Ah! non, ne lui dites pas cela, ce serait le faire courir au-devant du danger... Mais prêchez-lui la prudence et qu'il sache combien je suis désespérée! — Je comprends la nécessité de dérouter la malice de M. de Bauréal, je n'écrirai pas, même à vous. Je vais confier ce billet à la maîtresse de broderie, elle le prendra pour la recommandation

qu'elle m'a demandée. Ah! chère amie, protégez-nous! vous seule pouvez adoucir un contre-coup si rigoureux; j'en suis accablée.

P. S. Je vous en conjure de nouveau, nommez-moi enfin cette infidèle que M. de Bauréal a punie en m'épousant. Vous prétendez redouter ma violence, vous savez pourtant tout mon sang-froid sur ce chapitre : mais cela pourra me donner un excellent moyen de récrimination dans l'occasion. Au commencement de mon mariage, je croyais fort à une passion secrète, mais je ne vois de liaison intime qu'avec les Bliane; serait-ce la sublime vicomtesse? Ce serait bien amusant.

LETTRE VI.

L'ABBÉ ROUSSEAU AU DUC DE BAURÉAL
A PARIS.

Lisieux, le 15 avril 1819.

Monsieur le Duc,

Je suis venu ici pour m'acquitter de votre message près de Mlle de la Rochelesmurs : elle renoncerait avec peine à la résidence de Lisieux où elle s'est fait des habitudes agréables et jouit d'une considération, hé-

ritage des bontés de madame votre honorée tante; mais, ainsi qu'elle s'exprime, elle n'a rien à refuser au neveu de Mme Romignière : elle comprend aussi tout ce qu'il y a de flatteur pour elle dans votre désir de la rapprocher de Mme la duchesse de Bauréal : la seule condition qu'elle mette à son départ est de savoir ce désir partagé par Mme la duchesse elle-même : elle sera prête à partir sur son invitation, mais elle vous supplie de considérer, monsieur le duc, combien sa situation serait pénible si sa résidence à l'hôtel de Bauréal déplaisait à Mme la duchesse : si vous voulez bien me permettre d'exprimer mon opinion personnelle, je pense aussi que l'agrément de votre intérieur n'y gagnerait rien. Mlle de la Rochelesmurs, toute votre parente qu'elle a l'honneur d'être, n'a point un extérieur assez élégant pour se concilier le suffrage de Mme la duchesse, et ne serait guère à sa place au milieu des cercles brillants dont vous êtes entouré ; j'ose vous engager à réfléchir encore, monsieur le duc, avant de tirer de son heureuse retraite cette respectable demoiselle, et de pardonner à mon zèle des réflexions qui me semblent dans l'intérêt de tous.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le duc, votre très-humble et très-dévoué serviteur.

LETTRE VII.

LE DUC DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE
A PARIS.

Paris, lundi matin.

Voilà la réponse de l'abbé; il a raison. Il y aurait cruauté à arracher cette pauvre Mlle de la Rocheles-murs à son paisible domicile pour l'attirer dans l'enfer où je vis; je renonce à profiter de son dévouement, et pourtant, Bliane, je ne puis plus tenir à cet infâme métier de geôlier, dont je me fais un devoir, tout en y portant l'intime conviction de son inutilité. — Viens me voir, nous raisonnerons encore de ce projet de voyage lointain et d'absence prolongée. Tu as beau le combattre, tout m'y ramène; que m'importent ces succès politiques, vantés par toi, lorsque mon cœur est déchiré et mon intérieur bouleversé? Si je conservais l'espoir de sauver Émilie, de l'arrêter dans le chemin où elle est engagée, je me condamnerais à poursuivre mes efforts; mais elle joue au plus fin avec moi sans scrupule comme sans remords, et ce combat journalier, qui m'afflige et m'humilie, n'est pas dénué d'amusement pour elle : je crains aussi de ne pouvoir réussir, malgré tous mes soins, à toujours éviter un esclandre déshonorant pour la femme qui a un double droit à porter mon nom, et que son père mourant a confiée à ma loyauté : devenue plus libre en

mon absence, peut-être serait-elle plus prudente, car les obstacles ne servent qu'à exciter son caractère entreprenant et dominateur ; je ne sais que décider : je voudrais n'être conduit que par la raison et le devoir... Il se peut que le désespoir me conseille trop haut pour me laisser le loisir de les écouter suffisamment : c'est à ta parfaite amitié de se charger de mon sort.

Mme de Bliane a-t-elle reçu la réponse qu'elle attendait de Kérinthie? Ces dames doivent-elles y rester après le départ de la comtesse d'Amézaga? Hélas! depuis que tu m'as forcé de renoncer au journal, je n'ai plus de rapports directs avec un lieu où mon âme entière est confinée.

LETTRE VIII.

LA COMTESSE AUGUSTINE DE LISPONA AU PRINCE DORIA A PARIS.

Kérinthie, le 20 avril 1819.

Je me suis chargée, mon cher prince, de vous répondre pour Euphémie, plus souffrante aujourd'hui. Votre lettre lui prouve la nécessité de se rendre à Paris, et le désir d'accompagner Mme d'Amézaga jusque-là lui fait hâter son départ. Toute notre colonie va donc se séparer fort à regret. — Eugène et sa mère pren-

dront lundi la route de Kerlingan : Euphémie et Odille, mardi, celle de Paris : je ne partirai que le lendemain et m'arrêterai à Saint-Éloi ; ainsi les deux cousines vous arriveront sans moi. Pour éviter la foule des visites, pendant un séjour de peu de semaines, Euphémie préfère s'établir dans sa maison d'Auteuil et vous prie de ne point parler de ses projets ; elle compte ne voir qu'un petit nombre d'amis, et vous seul jusqu'au départ de sa cousine. Celle-ci passera trois jours à Auteuil, elle s'acheminera ensuite vers le Portugal où décidément elle se rend par terre ; le comte Mirallo l'attend en Galice avec des litières : nous avons si bien exagéré nos craintes sur les dangers de la mer pour Juana dans l'espoir de faire renoncer au voyage, qu'Odille s'est décidée à ce parti qui présente plus de fatigues et peut-être plus d'inconvénients. Après avoir assisté à l'inhumation du corps de son mari, le jour anniversaire de sa mort, dans la sépulture que le pauvre comte travaillait à se préparer, Odille viendra nous rejoindre aux Pyrénées, où M. de Kérinthie a promis de nous accompagner... promesse à laquelle il n'aura garde de manquer. — L'espoir d'Euphémie est de décider sa cousine à conclure là son mariage et de ramener ici madame de Kérinthie : si le tuteur de Juana se trouvait aussi dans ces montagnes, il aiderait au succès. Euphémie compte employer toutes ses grâces à le séduire, je vous en pré-

viens, cher prince, non pas dans la pensée de vous rendre plus récalcitrant, mais avec l'idée que peut-être cela vous décidera à précipiter votre voyage de Gênes, puisque vous le dites indispensable. Je prévois un été fort agréable pour nous tous : il servira, j'espère, de distraction à Euphémie, elle en a bien besoin ; malgré l'affection dont elle est entourée, et qu'elle commence à apprécier, le sentiment d'amertume que domine sa douleur ne s'affaiblit pas. Ce retour vers Paris lui cause une nouvelle irritation : je n'aurais jamais cru à un ressentiment aussi profond dans une créature aussi douce ; à la vérité elle l'exerce uniquement contre elle-même, elle ne se pardonne pas sa faiblesse et se console encore moins. Je regrette parfois de ne pouvoir lui montrer le billet que Romuald m'a répondu le lendemain de son mariage, elle verrait du moins ses chagrins partagés ; mais il faudrait avouer ma démarche et elle en serait désespérée ; vous avez jugé d'ailleurs qu'elle la devait toujours ignorer ; et pourtant ce secret me pèse. — On compte sur vous mercredi à Auteuil : ces dames arriveront pour dîner, peut-être un peu tard. — Bonjour, cher prince.

LETTRE IX.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA
en lui remettant au moment de son départ
la lettre écrite par le comte d'Amézaga à la princesse de Lispona,
le 25 avril 1818.

Auteuil, le 30 avril 1819.

Je n'aurais pas autant tardé à te montrer la lettre ci-jointe, chère cousine, si elle avait été nécessaire à la réhabilitation de la mémoire du pauvre comte près de toi; mais lui-même a pris soin d'employer les derniers moments de sa vie à te laisser des regrets trop vifs et trop sincères pour avoir besoin d'être augmentés. J'ai craint aussi de nuire au succès de ses vœux et au soin dont il m'avait chargée en les révélant trop tôt, j'ai préféré te les laisser deviner, et te livrer à ce « *Course of small, quiet attentions, not so pointed as to allarm, or so vague as to be misunderstood,* » dont Eugène paraît avoir enlevé le secret à Sterne : tu ne peux à cette heure ignorer le sentiment que tu inspires, il me semble ne devoir pas te trouver ingrate; et tu verras combien il était prévu et approuvé par M. d'Amézaga. Je te donne sa lettre pour compagne de voyage, médite-la; je ne te demande aucune réponse en ce moment, garde le silence s'il t'est plus commode, mais prépare-toi à mes sollicitations pour ton retour. Pense à moi, pense à Juana, pense à Eugène

pense à toi-même, chère Odille, vois combien tous nos intérêts réunis commandent l'obéissance aux dernières volontés du pauvre comte, et résigne-toi à te reconnaître la femme la plus parfaitement aimée du plus noble cœur et du plus fidèle qui se puisse imaginer.

Dans peu d'instants va commencer une nouvelle séparation, et l'espace aussi bien que le temps s'allongeront entre nous : abrége-les le plus possible, ma tendre amie; tu emportes avec toi ma seule consolation. Ta douce sympathie m'a enlevé ce sentiment d'isolement qui empoisonne ma vie, mais ton absence me rend à cette dure solitude de cœur, et « je me trouve, » selon l'expression du psalmiste, « comme un passereau qui est tout seul sur le toit d'une maison. » Reviens m'en faire descendre, chère Odille, et ne nous quittons plus. Tu m'as dit autrefois que mon bonheur te réconcilierait à la perte du tien, et je l'ai cru : aujourd'hui c'est à mon tour de te sommer d'assurer ta félicité pour que la vie me devienne moins pénible à supporter. Bonjour, adieu, et surtout, à revoir bientôt, ma bien-aimée cousine.

Ce m'est un repos d'esprit de te savoir faisant ces premières journées de route avec le prince Doria.

LETTRE X.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A AUTEUIL.

Fontainebleau, le 30 avril 1819.

Je reconnaîtrais bien mal ton amitié et ta parfaite confiance, mon Euphémie, en acceptant cette permission de me taire que tu m'accordes; le paquet remis dans ma main ce matin a été lu et relu pendant la route : je te remercie de m'avoir fourni l'occasion de rompre un silence qui me pesait; je le gardais par mauvaise honte, tout en le trouvant indigne de notre amitié et de l'abandon que tu m'as toujours montré; plusieurs fois j'ai essayé des confidences sans trouver la moindre assistance de ta part, je comprends maintenant la cause de tes réticences, mais, vois-tu, mon enfant, tu n'as pas rendu suffisamment justice à l'affection qui nous lie : notre conscience nous est commune comme tous nos autres sentiments, et tu aurais lu dans la mienne sans que j'en ressentisse aucun embarras. Puisque tu as fait la faute de me laisser partir sans vouloir d'explication, je vais d'ici me raconter à toi telle que je me connais et en tout abandon de confiance. — En arrivant de Kérinthie, je n'étais pas aussi ignorante des sentiments d'Eugène et des intentions de M. d'Amézaga que tu le dois

croire, il me faut reprendre les faits de plus haut pour te les faire comprendre. — Lorsque je te quittai, en 1813, je croyais sincèrement ne répandre de larmes que sur notre séparation : sans doute ton cousin me paraissait le plus parfait des hommes, puisque je le trouvais digne de ta main ; je souhaitais ton mariage avec lui, je le croyais du moins, mais jamais l'idée qu'il me pût préférer n'était approchée de ma pensée, et ta pauvre grand'mère prenait trop le soin de me répéter chaque jour combien j'étais un mauvais parti pour qu'elle pût me venir. Ma répugnance pour M. d'Amézaga m'éclaira sur un sentiment ignoré ; je faisais sans cesse malgré moi la comparaison de ses procédés avec ce que je présumais qu'auraient pu être ceux de M. de Kérinthie : cela me causa quelque trouble. Je voulus m'en punir en me séparant de ces dessins, faits en commun, qui me rappelaient des moments dont la mémoire était devenue trop vive pour une épouse repoussée et malheureuse ; le courage me manqua. C'était bien assez de mettre l'Atlantique entre nous sans prétendre y ajouter l'oubli, ma faiblesse trouva que le devoir ne l'exigeait pas ; l'album devint l'objet d'un culte inavoué à moi-même : le comte a rendu fidèlement la scène à laquelle il donna lieu, mais il n'a pu te dire qu'elle éclaira ma conscience, je sentis combien j'usais envers moi d'une coupable indulgence ; l'album fut renfermé dans une cassette,

je me refusai la douceur de le voir et repoussai les pensées qu'il me rappelait : je ne l'ai rouvert qu'à Lisbonne pour apprendre à Juana à reconnaître un jour Kérinthie et fixer ses premières idées sur toi et sur ton habitation. Mes efforts n'avaient pas été vains, ma bonne Euphémie, je pris le livre avec une certaine crainte, mais je le contemplai sans trouble : le petit doigt de Juana en se promenant sur ces dessins leur enlevait ce qu'ils avaient eu de plus dangereux, et je sentis avec bonheur que l'amour maternel suffisait à mon cœur. — Toutefois je conservais à ton cousin un bien tendre intérêt, et les articles de tes lettres où tu me parlais de lui n'étaient pas les moins relus. M. de Rouville me faisait souvent son éloge, je l'écoutais avec émotion : je me préoccupais parfois de cette tristesse que tous deux vous signaliez en lui, mais j'étais à mille lieues de m'en croire personnellement responsable. — Tu te rappelles sans doute la cassette remise entre mes mains par M. d'Amézaga la veille du jour où il se rendit à ce fatal déjeuner chez le Patriarche ; elle fut ouverte après son départ de Lisbonne en présence du comte Mirallo ; en outre de papiers d'affaires, elle contenait cette lettre adressée à Mlle de Montilly, où tu me parlais du projet de m'unir à ton cousin et du sentiment qu'il avait conçu pour moi; toute maculée d'eau de mer, elle prouve l'exactitude des récits du pauvre comte ; mais pourquoi l'avait-il placée dans la

cassette? Est-ce par oubli? est-ce par intention? Je ne sais : mais, crois-moi si tu veux, chère amie, j'étais si agitée, si exaltée, mes devoirs parlaient si haut dans ces moments de trouble, que cette révélation inattendue ne produisit pas une grande révolution dans mon cœur. C'est lorsque les événements se calmèrent et me laissèrent le temps de respirer que je sentis sa grande importance sur ma vie, et... je te dis tout, Euphémie... elle augmenta le chagrin avec lequel j'allai rejoindre M. d'Amézaga' à Londres. — L'état où je le trouvai, sa conduite envers moi à cette époque effacèrent toute autre pensée de mon âme, et je me rends la justice d'avoir pleuré mon mari avec une entière liberté de cœur : j'ai la consolation de n'avoir pas un reproche à m'adresser là-dessus dans le plus intime de ma conscience.

La veille de sa mort, je cédai ma place au chevet de son lit, au père dom Maurice; bientôt après M. d'Amézaga me rappela, il tenait ouvert un livre d'heures ayant appartenu à sa mère : « lisez-moi cela, Odille, » me dit-il; c'était un évangile qu'il m'indiquait :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : maintenant je m'en retourne vers celui qui m'a envoyé, et pour cela la tristesse vous a saisi le cœur : cependant je vous dis la vérité : il vous est utile que je m'en aille, car si je ne m'en vais point, le consolateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai... »

Aussitôt il m'interrompit en tendant la main pour reprendre le volume, mit le signet à la page ouverte et ajouta de sa voix affaiblie et entrecoupée : « Gardez ce livre, Odille... il est à vous... c'est moi qui vous le donne... souvenez-vous-en. » — J'étais trop profondément absorbée en ce moment pour attacher aucune importance à cette action, et les paroles que le comte m'avait fait lire frappaient mes yeux sans pénétrer dans mon esprit. Depuis je reconnais les avoir souvent commentées; et en rapprochant ce don de M. d'Amézaga du soin pris par lui de placer ta lettre dans la cassette, je n'ai pu m'empêcher de lui supposer le désir de m'engager à donner Eugène pour protecteur à sa fille. — Cette pensée m'occasionna quelque gêne, lorsque tu m'annonças le projet formé par M[me] de Kérinthie et son fils de passer l'hiver chez toi. J'hésitai à t'en parler; toutefois, il était peu probable qu'Eugène me conservât les mêmes sentiments depuis un aussi grand nombre d'années, il me sembla trop orgueilleux de l'espérer, la timidité l'emporta et je me tus : J'interrogeai pourtant ton visage, la simplicité de ton maintien ne m'instruisit de rien, et j'attendis M. de Kérinthie avec un certain embarras dont j'étais un peu honteuse; il ne tarda pas à s'effacer devant la noble candeur de son affection; il respecta assez la sévérité de mon costume pour ne me donner aucune occasion de m'effaroucher, et cepen-

dant, chère Euphémie, il sut si bien mettre en pratique les gracieux préceptes de Sterne si heureusement rappelés par toi, qu'il ne fut pas longtemps *misunderstood.* Oui, ma tendre amie, j'en conviens sans effort, tous nos intérêts réunis militent à faire de mon union avec ton cousin l'action la plus raisonnable, et je ne prétends pas dissimuler combien mon bonheur est attaché à l'accomplir. Après cet aveu je n'ai qu'une chose à ajouter, c'est la volonté bien arrêtée de rendre à la mémoire de M. d'Amézaga tous les hommages qu'elle mérite de ma part. Nous discuterons plus tard l'époque où il me sera permis de changer le nom que je porte en commun avec ma fille, ce sera là le seul sacrifice qui me coûtera, mais l'espoir de lui donner un père tel qu'Eugène m'encouragera. — Maintenant, petite princesse, vous qui vous êtes montrée si discrète envers votre amie, je vous impose la loi de l'être également vis-à-vis de votre cousin. Je crois, à te dire vrai, ses inquiétudes fort peu vives, mais je désire qu'aucune parole ne soit prononcée avant mon retour. Ce silence est la pénitence imposée à ma bien-aimée rivale pour m'avoir enlevé par avance le cœur de mon époux. Je ne saurais en vouloir à M. d'Amézaga d'avoir subi l'attrait de ton éclatante beauté ; mais ce qui me surprend, c'est qu'Eugène ait résisté aux mille et une séductions qui te donnent tant de charme... Remarque bien,

cousine, je ne l'en blâme, ni ne m'en plains, je m'en étonne, voilà tout.

Bonsoir, mon enfant; ah! qu'il m'était doux hier encore de prévoir le bonjour en prononçant ce mot: mais les liens qui nous unissent sont trop forts pour s'affaiblir en s'étendant, et ceci est, je veux l'espérer, le dernier devoir que j'aurai à remplir loin de toi.

J'ai fait ton message à notre bon prince : ne voilà-t-il pas qu'il a découvert que Bordeaux le menait aussi bien que Lyon à sa felouque de Marseille, et il veut m'escorter jusque-là. Tu reconnais bien son obligeance et sa *serviabilité* (passe-moi le mot) ordinaire: il nous rejoindra le 1er juillet dans les Pyrénées, comme tu le lui as commandé.

LETTRE XI.

LA VICOMTesse DE JOUTEVILLE A LA DUCHESSE DE BAURÉAL A PARIS.

Mercredi soir, 2 mai.

Gardez-vous bien de retourner à Auteuil, ma chère duchesse. Alphonse m'a tout conté : c'est un coup du ciel que vous ayez trouvé M. de Bauréal chez Mme de Lispona avant qu'ils eussent pris des mesures pour

sauver les apparences, et la découverte du portrait est impayable ; elle vous met le jeu dans la main. Mais il ne faut pas simplifier leur position par votre présence ; vous devez, au contraire, refuser votre sanction à un si affreux scandale : je me charge d'exploiter votre douleur. N'admettez jamais l'accident comme grave, c'est un prétexte pour rester à Auteuil. Ne redoutez pas les paroles de Dupuytren, quelques plaisanteries en feront justice et constateront comment, pour augmenter le mérite d'une facile guérison, il établit le danger du duc de Bauréal. J'en fais mon affaire. Drapez-vous dans votre dignité d'épouse offensée, et fiez-vous du reste à vos amis, ils ne s'épargneront pas. Bonsoir, ma toute belle. Je n'irai pas vous voir ce soir, je cours à l'Opéra établir les faits dans toute leur vérité, il ne faut jamais négliger les premières impressions. Pour vous, renfermez-vous ; nous tâcherons que votre retraite ne vous soit pas trop désagréable.

LETTRE XII.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Auteuil, le 6 mai 1819.

Ah ! Odille ! je l'ai cru mort, et il vit ! je l'ai cru ingrat, et il m'aime !... Ah ! mon Dieu, pardonnez ma

coupable joie!... ah! mon amie, ouvre-moi ton sein pour la cacher!...

Le 9 au soir.

Ma cousine, il me faut pourtant te dire les événements de cette mémorable semaine : ils ont changé mon existence tout entière. Je possède son cœur et mes malheurs ne sont pas l'œuvre de sa volonté, il ne s'est pas complu à froisser ton amie sous ses pieds pour satisfaire le caprice d'un moment. Notre passion était vraie et réciproque; le sort nous a arrachés l'un à l'autre; mais l'amour, la sympathie, le goût, l'estime, nous unissent. — Ah! ma chère belle, lorsque je serai pleinement assurée de son rétablissement, il me semble que je pourrai retrouver la force de vivre. Son indifférence seule était par delà ce que je savais souffrir, tous mes jours en étaient décolorés, et elle formait autour de moi un voile si épais, qu'aucune consolation n'y pouvait pénétrer; il est enfin déchiré, et j'en apprécie mieux les ressources qui me restent. Ton amitié même, chère Odille, m'apparaît plus brillante et m'est encore plus chère, mon cœur s'est rouvert aux sentiments doux, je renais à la vie, car, oh! oui, ma cousine, j'en ai la certitude, je ne suis pas repoussée de Romuald.

Le lendemain de ton départ fut suffisamment occupé par la réception de ta lettre de Fontainebleau et la réponse que je t'adressai sur-le-champ à Bor-

deaux. — Le mercredi je voulus tromper les ennuis de ma solitude en faisant venir mon architecte pour décorer le petit pavillon donnant sur le bois, dont Juana réclame la propriété; je m'y trouvais avec les ouvriers qu'il avait amenés, lorsque le galop intempestif d'un cheval nous attira vers la fenêtre : un homme était emporté par un animal furieux qui vint se briser contre la muraille et précipita son cavalier avec lui; tous deux restèrent sans mouvement. La petite porte du jardin se trouvait ouverte, on courut au secours du blessé, j'étais tremblante et mes jambes refusaient presque de me soutenir; j'ordonnai de le transporter dans la maison, je m'approchai enfin du groupe qui le portait, et sous une pâleur livide je reconnus les traits de Romuald. Ah! Odille, loin de m'accabler, cette vue me rendit mon courage; je suffis à tout, ma faiblesse disparut, je le fis placer dans ta chambre au rez-de-chaussée, j'expédiai mes gens chez les chirurgiens les plus renommés, leurs noms, leurs adresses me vinrent comme d'inspiration; son palefrenier qui l'avait promptement suivi alla prévenir chez lui : en un mot, tant qu'il y eut un ordre à donner, une précaution à prendre, je ne sentis pas mes forces défaillir. — Cependant Romuald restait sans connaissance étendu sur le lit. Le médecin d'Auteuil, arrivé le premier, prit sur lui de le saigner immédiatement, mais sans obtenir aucun

résultat favorable. Peu d'instants après, je vis entrer une belle personne que je reconnus sur-le-champ pour la duchesse de Bauréal; le palefrenier l'avait rencontrée sur la route du bois de Boulogne et lui avait indiqué l'entrée par la petite porte ; sans savoir chez qui elle venait, elle avait suivi son instruction. Se présentant d'un air indifférent autant que hautain, elle s'approcha du lit et demanda au médecin ce qu'il pensait de l'état du blessé; je n'avais osé faire cette question, Odille, mais j'attendis la réponse avec tremblement; elle ne fut pas satisfaisante, le médecin balbutia qu'il ne pouvait encore rien affirmer. La duchesse le regarda avec dédain : « Ma voiture est « là, dit-elle, je vais emmener M. de Bauréal chez « lui, où il pourra recevoir les secours de la Faculté. » — Je me hasardai à représenter qu'il pourrait être dangereux d'essayer d'un transport en ce moment : « Le grand air est excellent contre les évanouisse- « ments, » reprit-elle en fixant avec plus d'attention ma figure pâle et renversée : puis, s'approchant d'une table, elle souleva un médaillon que le médecin avait oté du col de Romuald, en défaisant sa cravate; les plaques d'or qui le garnissaient étaient brisées et laissaient voir un portrait. Mme de Bauréal l'examina quelque temps, me regarda de nouveau, et, prenant un sourire dédaigneux, elle dit : « Je comprends « votre désir de le garder ici : je souhaiterais vous

« donner cette satisfaction à tous deux, mais en vérité « cela n'est pas possible : ceci, » en reposant le médaillon sur la table, « m'explique bien des choses. « Monsieur, reprit-elle, s'adressant au médecin, « mettez le duc de Bauréal en état d'être placé dans « ma voiture, vous viendrez avec lui. Madame, » en m'apostrophant, « n'avez-vous pas un domestique « pour aider les miens? » — Dans ce moment un de mes gens ouvrait la porte : « Princesse, voilà M. Dupuytren qui descend de cabriolet. » — J'oubliai, tu peux le croire, Mme de Bauréal et ses impertinences, mais il me semble qu'elle perdit quelque chose de son arrogance. — Boyer ne tarda pas à suivre Dupuytren. Ils examinèrent leur patient et approuvèrent la saignée; je cherchai à lire sur leur physionomie l'arrêt que leur demandèrent les paroles de Mme de Bauréal, mais la réponse ne fut pas autre que celle donnée par le médecin d'Auteuil. — La duchesse renouvela la demande d'emmener son mari. — Dupuytren la regarda, haussa les épaules : « Monsieur le duc ne « peut, ni ne doit être, ni ne sera transporté, » dit-il de son ton absolu. Cela trancha la question, et on se disposa à le mettre dans le lit que j'avais fait préparer. Sur ces entrefaites le hasard, ou plutôt la Providence m'amena M. de Bliane; je l'avais fait avertir le matin même de mon séjour à Auteuil. Son trouble fut presque égal au mien en apprenant l'affreux événe-

ment; il se précipita dans la chambre où les chirurgiens entouraient de nouveau son ami, et revint un instant après si pâle que je crus mon malheur accompli : « Il est mort! » m'écriai-je. — « Non; Dupuytren « n'est pas même sans espoir; la pupille n'est point « dilatée. » — Je retombai sur mon fauteuil : pouvant alors m'en rapporter aux soins tendres et vigilants de M. de Bliane, je sentis la force factice qui me soutenait m'abandonner et je fondis en larmes. Mme de Bauréal se leva à son tour, et s'adressant à M. de Bliane : « Je suis fort inutile ici : M. de Bauréal ne « manquera ni de soins, ni de sympathie, » dit-elle avec ironie; « puisqu'il n'y a pas de danger je me « retire, je craindrais de gêner la princesse de Lispona « en restant plus longtemps; je reviendrai tantôt « savoir des nouvelles de mon mari et lui donner mes « soins si cela m'est permis. » — Elle voulut sortir sans que ni moi ni M. de Bliane fissions aucun effort pour la retenir; cependant elle s'arrêta, retourna près des médecins, questionna de nouveau Dupuytren, parut déconcertée, hésita encore une fois et quitta enfin la maison. En entendant rouler sa voiture, M. de Bliane et moi nous nous jetâmes d'un mouvement spontané dans la chambre voisine où gisait, toujours sans connaissance, l'objet de tant de vives alarmes. Son fidèle Jacques était auprès de lui; M. Dupuytren avait pratiqué une saignée du pied, il disait que tous

les remèdes de l'art étaient maintenant employés et qu'à la nature seule appartenait une réaction dont il était loin de désespérer, mais qui était douteuse. Le salut dépendait du silence et du calme qui entoureraient le malade, et quelques heures décideraient de son sort. M. Dupuytren avait amené son premier élève, il le laissa en promettant de revenir sous peu. M. de Bliane et moi nous installâmes près de ce lit où la vie ne se montrait que par quelques faibles gémissements poussés de loin en loin. La seconde visite de MM. Dupuytren et Boyer nous trouva à ce poste de douleur ; il n'y avait aucun changement dans l'état du malade, cependant ces Messieurs n'aggravèrent pas nos craintes et M. Dupuytren promit de venir coucher à Auteuil. Il arriva à dix heures ; toujours même anéantissement, sans que les paroles de l'homme de l'art devinssent plus alarmantes ; il se retira dans la chambre qu'on lui avait préparée. M. de Bliane fit un faible effort pour m'envoyer reposer, mais il céda sans peine à ma prière de me laisser rester avec lui. Jacques veillait comme nous près du lit, et le jeune chirurgien sommeillait sur un fauteuil. — Les rayons du soleil levant commençaient à éclairer la chambre, lorsque je crus entendre un soupir plus prononcé que ceux dont j'avais l'âme navrée depuis tant d'heures ; je me penchai sur le lit : Romuald ouvrit les yeux, me regarda, sourit doucement, et les referma aussitôt;

je retins un cri prêt à m'échapper; il étendit les mains comme pour saisir un objet, j'avançai les miennes; à peine l'eus-je touché qu'il s'écria : « Mon « Dieu! n'est-ce donc pas ma vision accoutumée? » et par un mouvement trop rapide pour être prévu il se dressa sur son séant, m'enlaça dans ses bras, me serra sur son cœur, prononça mon nom, et retomba sans mouvement en m'entraînant avec lui. Je crus avoir reçu son dernier soupir, et ma vie me sembla s'exhaler avec la sienne. Ah! Odille, ce moment suprême n'était pas sans une amère douceur!... M. de Bliane m'arracha à cet anéantissement, et je ne repris une volonté qu'en le voyant m'emporter de cette chambre où mon sort s'accomplissait peut-être en cet instant fatal, je résistai. Dupuytren averti ne tarda pas à paraître. La révolution subie par Romuald lui avait été salutaire; le pouls était meilleur; il était évanoui, mais la stupeur avait cessé. On s'employa à le faire revenir de cet évanouissement et les efforts furent couronnés de succès. Derechef, Dupuytren recommanda une extrême tranquillité. Le vicomte voulait me faire retirer, mais je promis de rester hors de vue, sans remuer, en silence, et il ne se sentit pas la cruauté d'exiger mon absence. Romuald ouvrait de nouveau les yeux et semblait chercher autour de lui; il reconnut M. de Bliane et lui tendit la main, d'un signe il remercia Jacques qui lui donnait

à boire. Cachée derrière les rideaux, je laissais couler des larmes de bonheur. — Bientôt cette voix si chérie parvint à mon oreille et mon âme tressaillit de joie. « Bliane, dit-il, ce n'est point une vision cette « fois... je l'ai touchée... mon cœur s'est ranimé en « battant contre le sien... ce n'est point une halluci- « nation... elle est ici... ne le nie pas... je ne puis « plus... » Ses paroles s'éteignirent sous son émotion. — M. de Bliane hésita un moment : « Oui, » répondit-il enfin, « elle est ici, cette maison lui appartient, « tu la verras, mais il faut attendre patiemment un « moment plus propice. » — « Pourquoi pas à pré- « sent ? » — « Elle est retirée chez elle. » — Un instant après il reprit : « Bliane, tu ne me trompes pas ? » — « Non, mon ami, tu la verras. » — Puis encore : « Bliane, tu es sûr qu'on ne l'éloignera pas ? » — « Je « te le promets. » — « Je la verrai ? » — « Je t'en « donne ma parole. » — Juge, Odille, de ce que je souffrais à n'oser me montrer ! et pourtant cette douleur était accompagnée d'une satisfaction intime devenue bien étrangère à mon pauvre cœur. — Ainsi s'écoula une heure employée par Dupuytren à faire sa toilette et à déjeuner avant de partir pour Paris. Il revint près du blessé : le pouls s'était élevé, la figure paraissait moins calme; il examina attentivement, appela son élève et lui donna des instructions sur les moyens à prendre si ce commencement d'agitation

fébrile augmentait. Évidemment il était plus inquiet : nous le suivîmes dans la pièce voisine, Jacques y entra un instant : « C'est l'inquiétude seule, » dit-il résolûment, « qui empire l'état de M. le duc, » et il se retira. M. de Bliane s'enquit alors avec un peu d'embarras s'il n'y aurait pas plus d'inconvénient à faire supporter au malade une vive contrariété qu'à... Je lui coupai la parole : « Ce n'est pas ici le moment « des réticences et des petites considérations, » m'écriai-je, « mon cher docteur, M. de Bauréal et moi « nous aimons chèrement depuis longtemps; mon « aspect inattendu l'a jeté tantôt dans l'évanouisse- « ment d'où vous l'avez tiré; maintenant il m'ap- « pelle; dois-je me montrer ou me cacher? » — Dupuytren, qui me connaît depuis mon enfance et m'est fort attaché, me regarda avec attendrissement : « Ve- « nez, me dit-il, la présence d'un bon ange est « toujours salutaire; j'attendrai pour m'éloigner l'effet « de votre entrevue; monsieur le vicomte, préparez-y « votre ami. » — M. de Bliane retourna vers le lit; il ne fut pas difficile de ramener Romuald à l'idée de me voir. « Ah! te voilà, Bliane, viendra-t-elle? » — « Oui « elle va venir, mais elle a été fort éprouvée par la « scène de ce matin, tu sais combien sa santé est « délicate, ménage-la et épargne-lui les émotions. » — « Ah! sois-en sûr. » — « Tu devrais même ne lui « point parler. » — « Je ne demande qu'à la voir. »

— Je me montrai alors poussée par Dupuytren, car cette rencontre, si désirée un moment avant, m'épouvantait en cet instant. Romuald fixa sur moi son regard, et quel regard, Odille!... il m'a réconciliée avec toutes mes faiblesses, je suis bien justifiée de partager le sentiment dont il émanait! — Une main demanda ma main, j'hésitais à la donner, Dupuytren me fit signe d'obéir, lui-même m'avança un fauteuil : « Restez là, » me dit-il tout bas. Romuald continua à me regarder, ma main était placée dans la sienne, pas un mot ne s'échangea, seulement de temps en temps il murmurait mon nom à voix basse, sa physionomie se calma, sa respiration s'assouplit, ses yeux se fermèrent, et il tomba dans un doux assoupissement. — « Il est sauvé, » me glissa Dupuytren dans l'oreille en partant. Ah! quel baume il avait versé dans mon cœur! je le sentis circuler avec mon sang dans toutes mes veines et me rendre la vie. Depuis vingt heures M. de Bliane et moi n'osions pas nous regarder, maintenant nous nous cherchions mutuellement des yeux pour y lire notre espérance. En vérité, cousine, je suis presque jalouse de sa tendresse pour Romuald; je n'ai pas éprouvé une seule impression qui ne se trouvât partagée par lui; alarmes, craintes, espoirs, inquiétudes, satisfactions, tout a été commun entre nous et saisi au même moment. — Le sommeil de Romuald dura près de deux heures. Ah! si tu

avais pu voir de quel sourire il accueillit la certitude de ma présence à son réveil, tu comprendrais comment j'en trouve mon existence entière suffisamment payée! M. de Bliane fut appelé, il revint incontinent après introduisant sa femme : elle m'embrassa tendrement et prit place à mes côtés près du lit de M. de Bauréal; il en sembla bien aise, cependant il m'examina avec une sorte d'inquiétude, mais me voyant me rasseoir il reprit tout son calme. — Élise me demanda la permission de s'établir à Auteuil pour n'être pas séparée de son mari qui ne voulait pas quitter son ami; en y pensant depuis j'ai compris toute la délicatesse de cet aimable procédé : j'en suis d'autant plus touchée que, dans la crainte du bruit pour notre précieux malade, Mme de Bliane n'a point amené son fils, et c'est le plus grand sacrifice qu'elle pût faire. — Cependant vers le soir la fièvre se déclara et la nuit fut très-agitée; Dupuytren s'y attendait et ne nous permit pas une trop grande inquiétude, le troisième jour elle était tombée, mais les forces aussi et Romuald lui-même ne cherchait plus à parler: mes anxiétés devinrent d'autant plus poignantes que je les voyais reflétées sur le visage de M. de Bliane. Nous eûmes vingt-quatre heures de nouvelles angoisses, quoique les bulletins des médecins aussi bien que leurs paroles ne provoquassent pas ces mortelles alarmes. Enfin une nuit plus tranquille ramena le

calme sur cette physionomie qui me paraissait si cruellement altérée; Romuald nous parla d'une voix naturelle, il remarqua ma pâleur et me conjura de ne me point inquiéter; il me promit de vivre pour me bénir et m'adorer; car, Odille, pas un mot d'explication ne s'est passé entre nous, et pourtant nous savons mutuellement combien nous sommes indispensables l'un à l'autre ! — Ce jour-là, avant hier, j'ai commencé ma lettre; depuis, le mieux se soutient. — Ma belle-sœur est arrivée hier soir, elle partage nos soins pour Romuald; mais évidemment la présence de madame Augustine ne lui est point agréable : je lui ai fait comprendre qu'étant devenus trop nombreux pour rester constamment dans sa chambre sans le fatiguer, nous y viendrions successivement; il m'a regardée tristement et n'a répondu que par un soupir. — Ce matin j'étais demeurée plus tard dans mon appartement, par je ne sais quel sot embarras j'attendais l'heure ordinaire du déjeuner pour en sortir; on a frappé modestement à ma porte, c'était Jacques : « Princesse, M. le Duc s'inquiète beaucoup, je crois. » Je l'ai suivi aussitôt, il avait bien deviné : Romuald jeta un cri de joie en me voyant. « Euphémie, me dit-il, quoi qu'il arrive, donnez-moi votre parole de ne vous point laisser emmener sans m'en prévenir; donnez-m'en votre parole » me répéta-t-il avec chaleur : je le promis; « d'ailleurs, ajoutai-je

en cherchant à ramener le dialogue à un ton moins excitant pour lui, d'ailleurs voilà M. de Bliane qui me servira de caution en vous affirmant que je suis chez moi et beaucoup trop courtoise pour manquer à l'hospitalité due à mes hôtes. » — Il sourit tristement, et dans le fond du cœur je ne m'associai que trop à cette impression mélancolique. « Hélas! pensai-je, c'est vous qui me quitterez ! » et je me détournai pour lui cacher des larmes que peut-être il devina. — Mais je ne veux point songer à l'avenir ; il vit, il m'aime : cela ne suffit-il pas à l'immense reconnaissance dont mon âme est remplie envers ce Dieu qui me l'a rendu !

Je n'ai plus aperçu le médaillon si attentivement examiné par Mme de Bauréal : mes gens disent que Jacques s'en est emparé dès en arrivant. — La duchesse n'a point reparu : elle envoie deux fois par jour à l'heure des consultations, on lui porte une copie du bulletin ; si elle avait voulu s'installer près du lit de Romuald, la pauvre Euphémie lui aurait cédé la place ; mais dès que ce froid message suffit à sa tendresse, ah! ma chère Odille, ne me blâme pas trop d'avoir porté la consolation de ma présence à l'être le plus digne d'être aimé ! Peut-être suis-je coupable, car je me sens presque la crainte d'être désapprouvée par toi... Mais non, mon Odille : tu n'aurais pas eu la barbarie de m'arracher à Romuald mourant qui

réclamait son bien; car mon amour ne lui appartient-il pas aussi bien que ma vie?

LETTRE XIII.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Auteuil, le 25 mai 1819.

Moi seule je suis coupable de mon malheur, ma chère Odille: ton bon esprit m'en avait avertie à l'avance: j'ai consacré les plus belles années de ma vie à des futilités qui ont perdu mon existence: ta sagacité même n'avait pu prévoir, hélas! qu'elles la briseraient aussi cruellement. En vérité, ma cousine, et malgré les apparences, je méritais au fond un meilleur sort; mais au fort de ma douleur ce m'est une consolation de retrouver dans le caractère de Romuald toutes ces perfections, dont mon imagination l'avait jadis décoré, encore dépassées. — Contente de me sentir aimée, je ne désirais aucune explication sur nos anciens rapports, mais lui en recherchait constamment l'occasion: la présence de M. de Bliane ne suffisait pas à lui imposer silence, et, comme je craignais l'agitation de pareils discours dans son état de faiblesse, je n'entrais plus chez lui qu'avec Élise ou avec madame Augustine qui le gêne encore davantage.

Ces dames étant allées à Paris il y a quatre jours, je me trouvai seule avec les deux amis : pour la première fois Romuald était placé dans un fauteuil roulé près de la fenêtre, il semblait renaître aux parfums qui s'exhalaient du jardin; je jouissais pleinement du bonheur de le voir revenir à la vie; nous subissions tous trois l'influence d'une délicieuse matinée de printemps, saluée par tous les oiseaux du bocage; nous leur avions cédé la parole; le silence, mais non l'indifférence, s'était emparé de nous; Romuald me regardait avec attendrissement; je sentais ses yeux sur moi tandis que je travaillais, je souhaitais le distraire et je ne trouvais pas un mot à articuler, tant les émotions se pressaient dans mon cœur. Romuald rompit le premier ce silence en s'adressant à M. de Bliane : « Et le voilà, dit-il, cet ange dont j'ai voulu méconnaître la candeur!... Ah que je suis cruellement puni! » — J'avais levé les yeux avec surprise à ses premières paroles, je le vis se cacher le visage dans ses deux mains, un tremblement nerveux s'était emparé de lui, de grosses larmes coulèrent entre ses doigts; nous nous empressâmes à lui porter secours; il prit ma main et la porta à ses lèvres d'un mouvement passionnément convulsif. « M. de Bauréal, repris-je, je m'éloignerai si vous n'êtes pas plus raisonnable, vous vous faites un mal affreux. » — « Ah! Euphémie, il n'y a de rai-

sonnable que de mourir, pour le malheureux qui vous a perdue par sa faute! » — « Ne parlons pas de cela. » — « Si fait, parlons-en; laissez-moi une fois répandre à vos pieds toutes les amertumes de ce cœur qui vous appartient si exclusivement et depuis si longtemps. » — Je cherchais dans les yeux de M. de Bliane s'il me fallait interrompre cette effusion ou accepter une explication d'où naissait tant d'agitation pour tous deux. Il s'interposa entre nous : « Mon cher Romuald, dit-il, vous n'êtes ni l'un ni l'autre en état de soutenir de pareilles scènes, et vous avez d'ailleurs besoin de conserver votre courage pour accomplir vos pénibles devoirs : les faiblesses de ces attendrissements sont indignes d'un sentiment aussi pur, aussi exalté, aussi sublime que celui qui vous anime mutuellement; je n'en sais aucun qui mérite plus de vénération; restez à la hauteur où il vous a placés et ne vous abaissez pas à de vulgaires démonstrations. » —Romuald ne répondit qu'en secouant tristement la tête; je dégageai ma main qu'il tenait encore, je détournai mes yeux pleins de larmes, la conviction de notre éternelle séparation me ceignit de nouveau le cœur en lames de plomb, et cependant, Odille, la crainte d'augmenter sa souffrance me fit retenir jusqu'à un soupir. M. de Bliane reprit : « Toutefois je comprends ton désir de voir Mme de Lispona instruite de tes sentiments pour elle; j'ai conservé tes lettres; elle les lira, elle saura tout

ce qui s'est passé dans ton noble cœur. » — « Ah ! elle verra du moins que son image m'a absorbé tout entier et ne me quittera jamais !... » Le bruit de la voiture qui rentrait interrompit ces épanchements; il était temps; je me sauvai chez moi pour cacher mon trouble et laisser un libre cours à mes sanglots. — M. de Bauréal fut remis au lit où la fièvre le reprit; ce triste résultat de son émotion me fit éviter avec un redoublement de précaution les occasions de l'agiter et empêcha M. de Bliane de le quitter; enfin notre précieux malade étant à peu près convalescent, le vicomte a été hier pour la première fois passer quelques heures à Paris et m'a rapporté ces lettres tant désirées, dont je n'osais pourtant réclamer la promesse donnée. — J'ai passé la nuit à les lire; cette correspondance a fixé mon sort et décidé ma volonté. Tu les verras aussi, Odille, et tu m'ordonneras d'aimer Romuald de toutes les forces de mon âme et de consacrer ma vie à adoucir les blessures de ce cœur si dévoué et en même temps si délicat, si fier, si honorable ! — Je te le répète encore, moi seule je suis coupable; ah ! si je n'avais pas employé tant de soins à me faire la réputation d'une femme légère, capricieuse, coquette, il se serait livré à ses sentiments avec confiance, il aurait reconnu la sincérité des miens, nous nous serions expliqués bien avant que les funestes espérances de Mme Augustine nous vinssent si cruellement séparer;

car, sans elle, chère Odille, mes torts étaient effacés et notre sort fixé ! Je ne lui ai jamais reproché, même en pensée, la perte de mon bonheur, mais comment lui pardonner les chagrins de Romuald ?... Ah ! ma cousine, combien nous aurions été heureux ! quel charme dans son commerce, quelle facilité dans son caractère, quelle douceur dans son courage, quelle tendresse dans sa fermeté ! il faut voir M. de Bliane le soigner, il faut entendre Jacques en parler pour savoir comment il sait se faire aimer, ou plutôt, mon Odille, il faut descendre dans mon cœur, car toutes les adorations y sont réunies. Quelle puissante sympathie existe entre nous ! jamais je n'éprouve une impression, une émotion si fugitive qu'elle puisse être, que je ne la voie simultanément réfléchie dans ses yeux ! — Eugène, ton Eugène, notre Eugène est arrivé, je ne l'attendais pas sitôt ; j'ai vu que sa présence inquiétait M. de Bauréal, son regard alarmé nous interrogeait tous ; moi-même, Odille, je craignais des représentations de la part d'Eugène, et, quoique bien décidée à ne point m'éloigner de Romuald tant que son rétablissement ne serait pas complet, je me préparais à une lutte pénible ; mais je n'ai rien eu de semblable à affronter ; Eugène s'est réuni avec simplicité à notre coterie d'infirmiers, et me montre plus d'affection et de tendresse que jamais ; tu sais son talent de lecture, il l'exerce ici avec son obligeance

accoutumée, en choisissant les morceaux qui peuvent distraire sans fatiguer; Romuald lui en indique de son côté, M. de Bliane en fait la recherche, et nos hommes occupent ainsi leur soirée pendant que nous écoutons en travaillant. Que cette vie serait charmante si elle devait durer!... mais, hélas! j'ai beau chercher à me voiler l'avenir, l'avenir bien cruellement prochain, je sais que des devoirs impérieux nous séparent; ces devoirs sont bien amers, mais ils sont contractés; il ne serait pas le Romuald que j'aime, s'il cherchait à y manquer. Moi, je suis libre, grâce au ciel, et je consacrerai toute ma vie à les lui adoucir; je serai son amie, sa sœur, n'ayant pu être sa compagne, et il trouvera près de moi un refuge aux peines qui l'assaillent; croirais-tu bien que Mme de Bauréal, cette ingrate à son sort, n'a point reparu ici! elle qui possède le beau droit d'entourer Romuald de son amour, elle ne l'aime pas! ah! la pauvre insensée, que je la plains!... et pourtant me serais-je contentée d'être sa femme s'il en avait aimé une autre?... Si Mme de Bauréal éprouvait cet effroyable supplice!... mais non, elle ne l'aime pas, je le sais, et j'ai besoin de me répéter cette assurance pour m'affermir dans ma décision inébranlablement prise de ne jamais me séparer de Romuald. — Ne compte donc plus sur moi dans les Pyrénées, je ne ferai que ce qu'il commandera et probablement je resterai à Auteuil où il

pourra venir chaque jour lorsqu'il sera en état de le quitter; je crains son rétablissement maintenant presque autant que je l'ai désiré. Dupuytren commence à conseiller la promenade, son malade s'y refuse avec obstination, mais cela ne peut se prolonger encore longtemps. Je dirai mes projets, bien arrêtés, à M. de Bliane; lui seul comprendra mon dévouement : ma belle-sœur chuchote avec Élise et même avec Eugène... n'est-ce donc pas assez de m'avoir arraché le bonheur de ma vie tout entière, et voudrait-elle encore m'enlever la satisfaction intime de consacrer mes tristes jours à consoler celui qui souffre autant que moi? ne peut-on, bon Dieu! laisser deux malheureux se consoler ensemble?... — Élise me montre la plus aimable affection, elle commence cependant à s'ennuyer de notre reclusion; ma belle-sœur et elle vont perpétuellement à Paris; ces dames s'occupent de paraître à une grande soirée donnée par la duchesse de Montemort.

Ma chère Odille, je vais avoir un agréable emploi des heures où je ne pourrai voir Romuald, je veux copier à ton intention ses lettres à son ami : pour moi, il n'en est pas besoin, chaque ligne en est gravée dans mon cœur.

LETTRE XIV.

LA C^{sse} AUGUSTINE DE LISPONA A LA C^{sse} D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Auteuil, le 30 mai 1819.

Je déplore votre absence, ma chère comtesse, jamais votre influence n'aurait été plus nécessaire ici. Vous savez déjà comment la fatalité y a conduit M. de Bauréal; Euphémie en est assurément bien innocente, mais la méchanceté s'est emparée de cet incident pour l'entourer de calomnies, et malheureusement elle se dispose à lui donner beau jeu. J'aspirais au moment où la santé du duc suffisamment rétablie lui permettrait de quitter Auteuil et j'espérais y trouver le signal de notre départ pour le midi, mais j'apprends par Mme de Bliane le projet formé de rester à Auteuil et de se voir chaque jour; or Mme de Bauréal jette les hauts cris, elle se dit sacrifiée aux séductions de la princesse de Lispona; elle n'a pas voulu autoriser par sa présence la scandaleuse liaison de M. de Bauréal, ce n'est plus le hasard qui l'a fait tomber de cheval à la porte de Mme de Lispona, il arrivait chez elle, la chute n'a jamais eu la moindre gravité, c'est un prétexte pour rester ensemble. Euphémie a passé tout l'hiver à Auteuil pour l'y recevoir, etc., etc. On ne s'arrête même pas à ces atroces absurdités : c'est le duc qui

s'est battu contre le prince de Schwartznestein, et non pas lord John Bartley, qui leur a seulement servi de témoin quoiqu'il fût aussi partie intéressée; Mme de Lispona les trompait tous les trois, ils en ont acquis la preuve à une fête de Bagatelle, et pourtant le mariage du duc de Bauréal a mis la princesse au désespoir, aucune séduction n'a été épargnée pour le ramener à ses pieds et l'arracher à sa jeune et charmante épouse... Bref, tout le monde plaint celle-ci, tandis qu'on déchire à belles dents notre pauvre ange persécuté. — La vérité se trouve si habilement mêlée avec le faux dans ce tissu de méchancetés, qu'il est très-dangereux de le traiter avec mépris, et malheureusement Euphémie est peu disposée à y accorder la moindre attention. Mme de Montmort a prévenu Mme de Bliane de ces affreuses calomnies, elle me les a apprises, j'ai sur-le-champ appelé Eugène de Kérinthie à notre assistance, mais je n'y trouve aucun secours; son indulgence pour sa cousine va jusqu'à la faiblesse, il se lamente avec nous, mais n'a pas le courage, dit-il, de gâter un moment de bonheur à une personne si profondément malheureuse. — Malgré la froideur d'Euphémie envers moi, je me suis hasardée à lui rappeler que naguère elle assurait tenir à sa réputation bien plus qu'à la vie; elle m'a regardée en souriant : « Ah! ma sœur, ce n'était pas l'opinion du monde qui m'importait, c'était la sienne; » et elle

a détourné la conversation. — Ma chère comtesse, c'est les yeux bien ouverts et de propos délibéré qu'elle se jette dans un gouffre où elle sera un jour désolée de se trouver tombée. Votre influence seule la pourrait sauver en ces conjonctures, hélas! et vous êtes loin. — Je ne puis plus rien pour elle directement; toute sa douceur ne suffit pas à dissimuler l'irritation qu'elle éprouve contre moi depuis qu'elle voit à quel point M. de Bauréal l'adorait, et il faut en convenir, cette adoration resplendit autour d'eux d'une façon lumineuse dont je ne saurais nier la séduction. — Le seul service que je puisse encore rendre à ma jeune belle-sœur est de la soutenir aux yeux du monde par ma résidence ici et mes fréquentes apparitions dans les salons de Paris où ma présence gêne les propagateurs de calomnies. Mme de Bliane m'assiste de tous ses moyens dans cette œuvre de justice; elle a rangé sa belle-mère de notre bord, et par elle toute la coterie des dévotes de profession; de tout temps son mari a été le confident intime de M. de Bauréal, mais Élise ignorait ses rapports antérieurs avec Mme de Lispona et ne les a connus que lorsque M. de Bliane, avec une prévision de délicatesse dont nous lui devons grande reconnaissance, l'a engagée à s'établir tout de suite à Auteuil; c'est alors que le désespoir d'Euphémie lui a révélé un sentiment dont M. de Bliane lui a garanti la pureté; elle

m'a confirmé combien la duchesse de Bauréal méritait peu l'intérêt qu'elle réussit à usurper; mais la mélancolie habituelle du duc le tient à l'écart du monde, et c'est ce que ce monde pardonne le plus difficilement aux personnes placées dans une position assez brillante pour être remarquées de lui; c'est par là que Mme de Lispona a commencé à perdre sa faveur.

Je suis bien sûre que ma lettre vous affligera, ma chère comtesse, mais je vous dois la vérité pour vous montrer combien votre présence est indispensable et vous décider à hâter votre retour. — Je ne veux rien prévoir de pire que les calomnies du public.., toutefois arrivez... vous seule la pouvez sauver.

LETTRE XV.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A AUTEUIL.

Lisbonne, le 18 juin.

Après un voyage des plus pénibles, quelques jours passés à me reposer à Oporto et à visiter les terres de Juana, j'arrive ici, mon amie, pour trouver tes lettres du 9 et du 25 mai; il a fallu toute la sainteté du devoir qui me retient pour n'être pas repartie à l'instant même, et je ne puis m'empêcher de murmurer contre

une absence si fâcheuse dans un moment où l'amitié qui nous unit me donnait droit à prendre ma part de tous les sentiments dont ton âme a été bouleversée. Quelles angoisses tu as dû souffrir, pauvre Euphémie, dans ces premiers moments d'effroi! combien je les aurais partagées : tes alarmes, ton désespoir, tes espérances, ta joie, tout aurait été commun entre nous; tout, excepté, peut-être, la fausse sécurité où tu feins à ton propre cœur de te sentir placée aujourd'hui. — Tu me demandes de ne te point blâmer : blâmer mon Euphémie! ah! cette coupable pensée ne peut approcher de ton amie, et d'ailleurs jusqu'à présent les circonstances ont forcé tes actions et la plus amère critique n'y pourrait rien reprendre avec quelque ombre de justice; je n'oserais affirmer d'une même confiance une complète approbation des projets que tu m'annonces; mais c'est à toi seule que je m'en veux rapporter; place-toi vis-à-vis de ta conscience, es-tu sûre d'être parfaitement contente de toi-même? es-tu sûre de ne jamais te reprocher les relations que tu prétends entretenir avec le mari d'une jeune femme à laquelle tu as déjà enlevé le cœur de son époux? es-tu sûre que Romuald dans la sévérité de ses propres principes et ses hautes idées de convenance ne sera pas un jour malheureux et froissé de manquer ainsi à tous ses devoirs? es-tu sûre que les calomnies que vous allez accumuler sur vos têtes ne s'élèveront pas à

la fin comme des serpents entre vous et que vous ne vous les renverrez pas mutuellement en reproches? Réponds-moi que tu en es sûre, et je cesse de m'inquiéter; mais, hélas! ma sincère Euphémie ne saurait tenir ce langage; chaque ligne de tes lettres décèle ton anxiété, elle règne aussi dans le cœur de Romuald. Pourquoi cette crainte de te voir partir, cette inquiétude que chacun de tes amis ne t'emmène, ces paroles exigées de ne te point éloigner sans le prévenir, si un instinct secret ne l'avertissait du devoir impérieux d'une séparation inévitable? — Je t'ai vue prête à succomber sous le poids de son indifférence présumée, nos soins ont obtenu la conservation de ta vie sans réussir à te la rendre chère, mais si jamais tu découvrais un refroidissement fondé sur la diminution de l'estime, c'est alors que les secours de l'amitié se trouveraient illusoires. Le coup serait porté: je te connais trop pour en pouvoir douter, le premier moment où il se ferait sentir serait le dernier de ton existence; crois-le bien, ma précieuse amie, avec la fierté du cœur de Romuald, avec la délicatesse du tien, vous êtes tous deux, et malgré vous, forcés à vous soumettre à l'opinion du monde, ta faiblesse et sa force vous mettent également hors d'état de la braver comme de vous en passer, et j'ose te le dire, quelque cruel que cela me soit, la morale et l'honneur réprouvent entièrement le projet de vie que tu m'an-

nonces vouloir suivre. Vous êtes, hélas! condamnés à vous fuir, parce que vos cœurs sont trop unis et formés dans le moule des mêmes vertus. — Il me sied mal de te tenir un si rude langage dans un moment où tout semble sourire à mes vœux, et où toi-même t'occupes assidûment d'assurer mon bonheur; j'en puise le courage dans la volonté inflexible de ne contracter aucun lien qui puisse m'imposer un autre devoir que celui de m'attacher à ton sort; je m'y voue tout entière; je serai ta consolatrice, ta confidente, voire même ta complice, et si tu te perds, tu me perdras avec toi; car songes-y bien, Euphémie, je ne séparerai plus en rien mon existence de la tienne et je n'abdiquerai aucune partie de ma liberté tant que ta position sera précaire; je veux pouvoir te suivre là même où je mourrais de chagrin de te voir arriver. Oh! ma bien-aimée, ne me reproche pas de te signaler l'abîme, c'est le seul moyen de te le faire éviter; dès que tu l'entreverras, ton âme si pure s'en détournera et mon Euphémie sera sauvée! Je te comprends malheureuse, ma précieuse enfant, mais coupable! ah! tout mon cœur se révolte à cette pensée, et pourtant mes bras sont ouverts pour t'en serrer de plus près sur mon sein! — Oh! mon Dieu! inspirez-moi alors des paroles pour réconcilier Euphémie avec elle-même!

J'arrange mes affaires pour ne pas revenir à Lisbonne. Aussitôt la triste cérémonie qui m'amène

accomplie, je me rendrai à Oporto : je confierai un de mes chers trésors à la mer pour accourir plus promptement au secours de l'autre. Fais-moi trouver une lettre à Bordeaux pour me dire où je dois te rejoindre et ne plus te quitter, cousine, quoi qu'il arrive.

LETTRE XVI.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A BORDEAUX.

Auteuil, le 1er juillet 1819.

Ah ! cruelle, qu'as-tu fait ? pourquoi venir le rompre, ce cercle magique où l'amour me tenait enfermée ? Hélas ! je ne le savais que trop ! oui, ma conscience me réprouvait ; mais je repoussais sa voix ; il lui a fallu emprunter la tienne pour se faire écouter... oui, j'épiais assidûment sur le visage de Romuald ce signe d'amère rétribution que ton austère franchise m'annonce ; mais du moins cette douleur m'a été épargnée, et je n'y ai vu que l'expression de la passion et du respect. — Quel tableau tu m'as dévoilé ! Mon amie se vouant à ma honte, et refusant le bonheur promis à sa longue résignation pour ne pas entraîner un autre dans l'humiliation qu'elle veut partager ! Hélas ! et ce que tu dis tu l'exécutes. Aucune de tes

paroles n'est vaine! ah! Odille, que tu sais bien le chemin de mon cœur! ce pauvre cœur mis en lambeaux par tout ce qui lui est le plus cher pourra-t-il résister à de pareils déchirements? et qu'importe, pourvu qu'il justifie ton noble dévouement?

Depuis quelques jours la sérénité de notre intérieur était déjà troublée, l'agitation triste de Romuald et l'anxiété mal déguisée de M. de Bliane m'alarmaient; je voulais m'en expliquer avec eux et je les ai fait prier avant-hier de devancer l'heure accoutumée de leur visite quotidienne. Je les attendais lorsque ta lettre me fut remise: je la lisais pour la dixième fois quand ils entrèrent dans mon cabinet. J'avais vaincu mes larmes, et m'étais fait une contenance que je croyais calme, mais elle frappa Romuald tout d'abord, il s'écria : « Qu'avez-vous? qu'est-il arrivé? que vous a-t-on dit? » — Je retins d'une main celle que M. de Bliane m'avait offerte, et de l'autre je tendis ta lettre à Romuald : « Tenez lisez, voyez quels incomparables amis nous possédons, et dites ce que nous devons faire pour nous en montrer dignes. » — Je suivis l'expression de sa figure pendant cette lecture; je savais chaque ligne par cœur et je reconnaissais toutes les impressions qu'elles produisaient sur lui, pour les avoir éprouvées. Il s'assit auprès de moi et me dit gravement : « Euphémie, il est trop vrai : la calomnie s'est acharnée à souiller un nom si pur, et

moi qui aurais voulu recueillir les hommages de la terre entière pour vous en composer une auréole, j'ai le malheur de l'avoir attirée sur votre tête : je n'en suis informé que depuis peu de jours ; vous en seriez déjà vengée si je savais où m'attaquer, mais le mensonge et la perfidie cherchent l'ombre et savent se cacher. Vous seule pouvez décider si je dois être puni de la méchanceté des autres ; mais ne vous laissez pas entraîner par une fausse générosité pour Mme de Bauréal : non-seulement mon sentiment pour vous ne nuit en rien à son bonheur, mais elle lui doit l'indulgence, peut-être exagérée, dont j'use à son égard ; ne vous arrêtez pas, d'un autre côté, aux craintes que vous pourraient suggérer les excès de mon désespoir, jugez dans la plénitude de votre liberté. Ma vie vous appartient, vous avez le droit d'en disposer à votre guise. » A mesure qu'il parlait, sa voix s'altérait de plus en plus et sa pâleur augmentait; nous gardâmes le silence quelques minutes, mes forces m'abandonnaient, et je ne pus retenir mes larmes plus longtemps ; je me levai à demi pour prendre mon mouchoir resté sur la cheminée, Romuald entoura ma taille de ses bras, je penchai ma tête sur son épaule en sanglotant. « Mon Euphémie, me dit-il si bas que mon âme recueillit ses paroles bien plus que mes oreilles; mon Euphémie, les cruels te trompent, tu le sens bien, mon amour, nous ne pouvons plus vivre l'un

sans l'autre; » et il me serra passionnément contre son sein. Ce langage nouveau m'émut, mon faible cœur y répondit par un tumulte si étrange que je crus entrevoir le précipice dont ta barbare lettre me menace, je compris un danger inconnu, je m'arrachai vivement d'une si douce étreinte. « Je partirai! m'écriai-je, je partirai demain. » Je retombai presque inanimée dans mon fauteuil et Romuald se précipita à mes pieds : — « Que votre volonté s'accomplisse, dit-il d'un ton soumis, ma vie serait d'un trop haut prix si vous daigniez en accepter l'éternel dévouement. » — Il laissa tomber sa tête sur mes genoux. En la sentant si lourde, si convulsivement agitée, je me rappelai avec terreur cette terrible nuit où je la soutenais sur mon bras craignant à chaque instant de recevoir un dernier soupir, ma décision s'affaiblit, je me penchai sur lui pour démentir les expressions de mon vain effroi; M. de Bliane ne m'en laissa pas le temps. Il lisait ta lettre auprès de la fenêtre, mon exclamation le ramena vers nous, et s'adressant à moi d'une voix solennelle : « Noble et sainte Euphémie, dit-il, cette courageuse résolution est la seule digne de vous. Vous avez bien voulu assimiler mon attachement à celui de Mme d'Amézaga, laissez-moi tenir le même langage, et vous dire qu'elle est aussi la seule digne de lui; cet insensé, qui gémit à vos pieds pour vous retenir, y mourrait de chagrin le jour où son adora-

tion placerait l'idole de sa pensée dans une situation dont il ne se dissimulerait pas longtemps l'humiliation et s'exagérerait l'opprobre, et, votre amie a raison, Euphémie, son cœur, esclave de l'honneur, se refroidirait pour vous. » — Romuald, se redressant avec précipitation, s'écria : « Ah ! Bliane, quelle épouvantable injustice ! non, mon Euphémie, non, ne le croyez pas !... Depuis le premier instant où je vous ai entrevue, vous êtes demeurée souveraine maîtresse de mon existence, disposez-en ; mais avec la certitude que toujours, partout, en tout lieu, en tout moment, de près, de loin, accueilli ou repoussé par vous, vous serez adorée, bénie, respectée, vénérée jusqu'à mon dernier souffle. » — Je ne pouvais articuler un seul mot. Profitant de mon silence, M. de Bliane reprit comme d'une chose jugée : « Le ciel bénira un si noble effort et de si purs amours ; vous trouverez des forces dans la conscience de votre sacrifice ; un éloignement temporaire apaisera les cris suscités par la méchanceté ; vous vous retrouverez dans des circonstances qui appelleront moins l'attention malveillante du public ; vos sentiments personnels perdront quelque peu de l'exaltation produite par les événements qui vous ont réunis ; vos relations s'établiront dans des rapports plus simples et vous permettront les liens d'une sainte amitié... Croyez-en mon affection, chère princesse, vous prenez le parti le plus sage, le seul

qui puisse éviter de grands malheurs. Votre voyage dans le Midi a toujours été annoncé; en l'accomplissant vous ne faites aucune concession à la calomnie, vous la forcez à tomber d'elle-même, et vous vous préparez un meilleur avenir. » — C'est ainsi qu'en arguant d'un départ résolu M. de Bliane m'a engagée bien au delà de ce que je prétendais l'être; mais depuis il a fixé ma volonté chancelante en m'apprenant ce que Romuald me cachait et d'où naissait cette tristesse un peu farouche dont déjà je m'alarmais. — Des sarcasmes lancés par Mme de Bauréal lui avaient fait soupçonner les propos répandus sur mon compte, mais il y a quelques jours il reçut par la poste un exemplaire d'un des petits journaux où un article intitulé : « *les Amours d'une grande dame* » raconte de la façon la plus outrageante mes relations avec lui. Romuald aurait voulu s'en prendre à tout le monde et surtout au duc de la Guerche, avec lequel Mme de Bauréal passe sa vie, malgré une défense formelle tombée en désuétude pendant la maladie de Romuald. M. de Bliane aussi était intérieurement tenté de croire cet article dicté par Mme de Bauréal, d'autant que la circonstance d'un médaillon brisé, révélant mon portrait, y est relatée, mais il se termine en annonçant que : « Mme la duchesse, digne émule de son époux, ternit aussi par ses désordres le nom illustre de leurs communs ancêtres; » ce qui écarta

d'elle ses soupçons. Il obtint le silence de Romuald à la condition de se mettre lui-même à la recherche des auteurs de cette lâche noirceur. Il pense l'avoir tracée jusqu'à M. de Soissons, c'est-à-dire à Mme de Jouteville dont celui-ci n'est jamais que l'écho, j'incline fort à le croire. Cette femme a un instinct haineux contre toutes les personnes dont les avantages sociaux excitent sa jalouse envie, et sous ce rapport la duchesse de Bauréal mérite son inimitié tout autant que je l'ai pu faire autrefois. M. de Bliane s'est bien gardé d'annoncer sa découverte à son ami, — mais il m'en a fait confidence pour me montrer la nécessité de désarmer la malice dont nous sommes poursuivis : j'y ai vu surtout les dangers qui en pourraient résulter pour Romuald, et je pars, oui, Odille, je pars!... que ton impitoyable amitié ne s'en réjouisse pas trop, car je ne sais si j'arriverai et si ce misérable cœur n'achèvera pas de se briser en route!...

Le vicomte prit la tâche d'annoncer qu'une lettre de toi m'appelait immédiatement à Bordeaux et que j'étais décidée à m'y rendre. Je vis sur tous les visages l'approbation mêlée à une tendre compassion, le dîner se passa en silence, personne n'osait le rompre, et j'en étais incapable. Dans la soirée on a établi, je ne sais comment, qu'Eugène de Kérinthie m'accompagnerait; Mme de Bliane retourne chez elle, ma belle-sœur sera retenue indéfiniment à Paris par des affaires; je n'en

suis pas fachée, Odille : je me le reproche sans cesse et vainement, son aspect m'est importun; hélas! n'est-ce pas elle qui a perdu le bonheur de Romuald aussi bien que le mien? Mais autrefois elle m'aurait raconté ces affaires dont elle ne peut s'éloigner, à présent mes relations ne sont simples avec personne; on chuchote, on se cache, on complote pour ou contre moi, chacun m'attaque ou me protége, et même les indifférents acquièrent des droits à mon ressentiment ou à ma reconnaissance...

Des obstacles matériels ont forcé de remettre mon départ à demain; j'espérais les voir se prolonger encore; mais quel zèle cruel ils mettent tous à les lever! Romuald et moi assis près l'un de l'autre restons seuls impassibles vis-à-vis de cette odieuse activité. — J'ai voulu ce matin faire une phrase de compliment banal à Mme de Bliane sur l'apparente inhospitalité de la quitter ainsi, elle m'a serré la main et en fondant en larmes elle m'a dit : « Je vous aime, je vous plains, je vous admire; mais, soyez-en sûre, Dieu vous récompensera, faites entrer son nom pour quelque chose dans ce cruel sacrifice... Il protégera Romuald! » Nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre et avons longtemps pleuré en nous tenant embrassées. La piété d'Élise est douce et tendre, elle m'attire plus qu'aucune autre vers ce Dieu qu'elle prie avec tant d'amour et de confiance. Ah! pourquoi ne

m'inspire-t-il pas la résignation au sort qu'il m'a fait? Hélas! j'en suis bien éloignée, et la physionomie bouleversée de Romuald ne ramène pas le calme dans mon âme : il ne fait aucun effort pour me retenir, mais, lorsque je regarde son visage, je suis prête à me révolter contre tous ces apprêts qui se font autour de moi, et dont par un accord tacite nous cherchons mutuellement à nous dérober le spectacle. — Ils disent tous que je pars demain matin : je te le dis aussi, et pourtant si Romuald me demande de rester... ah! pardonne-moi, Odille!... je resterai.

LETTRE XVII.

LA PRINCESSE DE LISPONA AU DUC DE BAURÉAL
A PARIS.

Mardi matin, 2 juillet.

On voulait nous tromper l'un et l'autre : me faire partir deux heures avant celle fixée hier au soir. On prétend *nous épargner*, dit-on; je m'y refuse résolûment. — Non, Romuald, il n'y aura plus aucune espèce de dissimulation entre nous : elles nous ont coûté trop cher! — je partirai avec votre consentement et en emportant votre adieu. Songez seulement que si je puis braver la calomnie je succomberais sous la voix

d'une réprobation méritée. — Je suis bien faible, Romuald, mais aucun sacrifice ne dépassera mes forces pour conserver votre estime; — peut-être vaut-il mieux m'éloigner; — d'ailleurs qu'importent le temps et l'espace à un sentiment comme le nôtre? A quelque instant du jour que votre pensée se reporte sur Euphémie, son cœur, vous en êtes sûr, s'occupe de vous, et le lien secret qui vous l'attache franchit toutes les distances pour l'unir au vôtre : voilà un point de contact où les outrages du monde ne peuvent nous atteindre; peut-être la stricte morale le condamne-t-elle dans sa rigidité; mais, Romuald, le ciel n'ordonne que les vertus possibles!

LETTRE XVIII.

LA C^sse AUGUSTINE DE LISPONA A LA C^sse D'AMÉZAGA A BORDEAUX.

Auteuil, 10 juillet 1819.

Je vous conjure, ma chère comtesse, de me donner des nouvelles de notre pauvre Euphémie; M. de Kérinthie a bien tenu sa promesse de m'écrire de la route, mais je veux savoir comment vous l'aurez trouvée. — Ah! quel départ! j'ai presque regretté le succès de nos efforts réunis, je suis forcée de me répéter cent fois par jour l'indispensable nécessité de cette séparation pour

me réconcilier à la cruauté dont nous avons agi! je ne sais en vérité lequel de ces pauvres jeunes gens était le plus touchant : ils cherchaient vainement à s'encourager l'un l'autre, et les efforts qu'ils faisaient pour se dissimuler leurs souffrances les rendaient d'autant plus amères. Romuald voyait bien qu'un seul mot de prière retenait Euphémie, et il ne l'a point articulé; nous ne saurions trop l'en admirer, car celle-ci, confiante dans son innocence et forte de son inexpérience, le désirait évidemment et l'a attendu jusqu'au dernier moment. Elle pense n'avoir dû s'éloigner que pour rendre ostensiblement M. de Bauréal aux devoirs qu'il a si malheureusement acceptés; mais comme elle les sait impossibles à remplir, elle aurait volontiers employé sa vie à les lui adoucir, sans concevoir aucun danger pour elle; Romuald a lu dans son cœur, deviné ses vœux secrets; toutefois sa générosité et son respect pour Euphémie ne lui ont pas permis d'abuser de son imprudent dévouement; peut-être aussi a-t-il mieux compris l'impossibilité de prolonger leurs rapports tels qu'ils existent. Quoi qu'il en soit, nous lui devons tous sincère reconnaissance. J'ai conçu pour Romuald une bien vive affection : il vient passer ici une grande partie de ses journées : tantôt il entre chez moi, tantôt il reste dans le jardin, plus souvent il se réfugie dans la chambre où il est revenu à la vie sous les soins d'Euphémie. Je ne

moleste pas sa solitude par mes empressements, mais je pleure avec lui lorsqu'il me cherche, et notre douleur commune m'a fait trouver grâce à ses yeux ; si je suis cause de son malheur, du moins je le partage et je lui parle sans cesse d'Euphémie dont je m'occupe exclusivement : il me fait raconter tous les plus petits détails de sa première jeunesse, sa bonté, sa grâce, ses succès : il les écoute avec délices ; lui, me dit l'histoire de leurs amours ; je reprends celle des larmes que j'ai tant vues couler ; ses gémissements répondent alors à mes soupirs : les heures s'écoulent dans ces longs entretiens qui apportent parfois quelque soulagement à sa profonde douleur. Aussi ai-je renoncé à m'établir à Paris ; je reste ici pour lui conserver le prétexte de sa promenade quotidienne vis-à-vis de lui-même ; il ne peut être question de lui offrir de distraction, mais seulement de l'assister à porter le poids de son malheur ; M. et Mme de Bliane sont dévoués à cet emploi, je leur prête secours et ils me viennent en aide pour combattre les indignes calomnies répandues contre notre pauvre Euphémie. — Vous me connaissez trop, je me flatte, ma chère comtesse, pour croire qu'aucune affaire personnelle m'eût empêchée d'accompagner ma belle-sœur ; mais d'une part il m'est prouvé que mon aspect aigrit encore sa trop juste douleur, et de l'autre je crois lui être utile ici. La personne la plus acharnée contre elle est la vicom-

tesse de Jouteville. Or le hasard m'a rendue maîtresse d'un secret qui la concerne : elle m'en sait instruite, et depuis des années je tiens en respect sa jalousie effrénée des succès de la princesse de Lispona par la crainte de le voir divulguer. Un regard de ma part suffit pour l'arrêter ou du moins la gêner dans sa carrière de méchanceté; elle n'ose plus alors travailler que dans l'ombre et se croyant cachée. Je me garderais pourtant bien de parler, car l'effronterie de son malin esprit trouverait, sans doute, le moyen de tourner en plaisanterie une action infâme; je conserve plus de prise sur elle en la tenant dans l'inquiétude d'une révélation qu'en la faisant, et je prétends l'amener à combattre elle-même, comme ridicules et absurdes, les calomnies qu'elle a inventées et répandues. Voilà ce qui me retient ici — entre Eugène et vous, ma chère Odille, ma pauvre enfant ne manquera ni de soins ni de sympathie : prodiguez-lui les consolations de votre amitié, elle en a bien besoin. Ce dernier et magnanime acte de courage a failli briser son cœur; n'a-t-il point par trop épuisé ses forces? Hélas! je suis fermement convaincue qu'il était nécessaire, et pourtant quand je vois le désespoir de Romuald, quand je songe à celui de ma bien-aimée Euphémie, je suis prête à nous haïr tous de l'avoir désiré. — Leur bonheur est-il donc impossible? Je passe ma vie à y rêver, sans pouvoir en trouver le moyen. — Ah! ce

fatal mariage! — je ne tarierais pas sur ce sujet. — M. de Bliane en est aussi désolé que moi et ne s'épargne pas davantage les reproches. Mme de Bauréal est décidément une bien méchante personne; elle est indigne dans ses procédés vis-à-vis de son mari et affiche insolemment sa liaison avec le duc de la Guerche. Romuald est trop absorbé dans sa douleur pour rien remarquer; mais s'il est enfin forcé de regarder autour de lui, je redoute une catastrophe.

Donnez-moi exactement des nouvelles de votre amie, ma chère comtesse; je vous tiendrai au courant de ce qui se passe ici. — J'espère que Juana n'aura pas trop souffert de la traversée.

LETTRE XIX.

LE DUC DE BAURÉAL A LA PRINCESSE DE LISPONA A TOULOUSE.

Paris, le 30 août 1819.

Vous m'avez ordonné de vivre et commandé de rester à Paris : j'ai cru que la volonté de vous obéir suffirait à m'en donner la force; je me suis trompé, et, puisqu'il me faut rompre l'un ou l'autre des bans que vous m'avez imposés, je ne veux pas vous laisser vis-à-vis de vous-même la responsabilité du choix : je pars. L'existence m'est intolérable ici; toutes les

heures, écoulées depuis deux mois, n'ont fait qu'accroître mes souffrances. J'ai trouvé dans les premiers jours une sorte de douceur à parcourir les allées d'Auteuil ; elles paraissaient encore animées de votre présence, chaque fleur me rappelait un de vos sourires, chaque buisson une de vos paroles, tous les sentiers me semblaient vous devoir rendre à mes vœux ; mais bientôt, fatigué de ces déceptions multipliées, je n'y promenais plus que des regrets dont l'attendrissement allégeait parfois la cruelle amertume, lorsqu'un matin, en arrivant, j'aperçus la légère trace d'un très-petit pied de femme sur le sable nouvellement ratissé, un espoir insensé se glissa dans mon cœur; je hâtai le pas : une personne vêtue de blanc, et portant ces longs voiles flottants que vous ornez de votre grâce, entrait dans le pavillon, je me précipitai sur ses traces et tombai tout palpitant aux pieds de Mme de Bliane : la bonne Élise pleurait aussi l'amie absente ; elle recueillit mes soupirs et chercha à calmer mes angoisses, mais depuis ce jour je n'ai pu retourner à Auteuil, à cet Auteuil qui vous offre toujours et ne vous donne jamais !... Il m'est impossible de rentrer dans l'intérêt du monde politique, ou de porter dans la société la contenance impassible qu'exige son indifférence, et, je vous en donne ma parole, ma présence n'est d'aucun avantage à Mme de Bauréal. Je pars donc, emportant pour toute consolation les trésors de mes souvenirs.

Je suis aimé d'Euphémie! ce bien suprême m'accompagnera dans le désert et embellira les lieux les plus sauvages, mais je ne le veux pas troublé par le vain bruit des hommes : il me faut me pouvoir isoler, vivre de mon seul amour!... Ah! si vous m'aviez permis de l'exhaler à vos genoux!... Euphémie, êtes-vous bien sûre de ne jamais regretter mon exil? nous aurions pu être si heureux! ne l'étions-nous pas déjà? Que nous manquait-il à Auteuil, hors la sécurité de voir se prolonger un état si doux? était-il donc si difficile de me l'accorder? qu'aviez-vous à craindre de moi? — Ah! si la passion effrénée que tu inspires avait pu rendre ton amant téméraire, un seul de tes regards si purs aurait calmé ses transports et l'eût jeté repentant à tes pieds! Ne suis-je pas l'esclave de tes moindres volontés? Hélas! je ne l'ai que trop prouvé en consentant à votre départ! mais il y a des instants où j'en éprouve des mouvements de rage contre moi, contre vous, et surtout contre nos officieux conseillers!... J'admets qu'ils ont eu raison au point de vue des convenances sociales, il nous fallait encourir l'animadversion de ces légers oisifs qualifiés *de public;* mais la vertu n'exigeait pas un si cruel sacrifice; ni vous, ni moi, n'étions placés de sorte à être tenus de le faire à notre conscience; le monde, ce monde futile, exigeant, factice, capricieux, sévère, indulgent, rigide, immoral tour à tour, avait seul le droit de l'imposer;

il ne fallait point repousser ses injonctions, il ne fallait que se retirer, se faire oublier de lui et vivre pour nous seuls en affrontant son courroux éphémère. On vous en a détournée, je n'ai pas osé insister, et je pars .Pour où? je ne sais. Pour combien de temps ? je l'ignore : mais, Euphémie, s'il me faut attendre, ainsi qu'on nous l'a dit, que mon amour pour vous ait perdu de son intensité, ah! croyez-le, mon absence devra être éternelle!

LETTRE XX.

LE DUC DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE
A PARIS.

Le 31 août 1819, à trois heures du matin.

Ta volonté de m'accompagner me force à partir sans t'en prévenir : je n'ai déjà que trop usé de ton inépuisable amitié, et j'en refuse positivement cette nouvelle preuve. Reste dans ton heureux intérieur, mon ami; si jamais, ce que je ne prévois guère, mon cœur se calmait suffisamment pour que ma présence cessât de l'assombrir, je viendrais réclamer une place à ton foyer. — Ma position n'est plus supportable, je ne veux ni être témoin passif de la conduite d'Émilie, ni achever de la déshonorer par une esclandre qui appellerait encore l'attention malveillante sur moi et

peut-être sur celle dont je n'ai déjà que trop compromis le nom si pur ; mon départ est nécessaire. — J'ai passé la nuit à régler mes affaires ; je te confie ces papiers ; tu remettras cette lettre à Mme de Bauréal. Aussi longtemps que ma triste vie sera un obstacle au complément de son bonheur, je crois devoir, en compensation, lui conserver cette position brillante à laquelle elle a sacrifié le sort de tous deux ; mais si elle recouvre sa liberté, je me tiens quitte envers elle, et je remplis autant qu'il est possible les intentions de ma bienfaitrice en appelant à la plus grande partie des biens qui viennent d'elle le second fils de Mme de Serdobal, pour lequel j'ai obtenu la promesse d'hériter du duché et de la pairie de Bauréal en en prenant le nom. Tu trouveras l'ordonnance du roi jointe à mon testament ; ne t'effraye pas de ce mot, mon cher Bliane ; j'ai promis à l'Ange de ménager une vie qui lui appartient et je ne tenterai rien pour en finir de mes tristes jours, hélas ! Bliane, et de mes plus tristes nuits !

Adieu, mon bon camarade, compagnon de toute ma jeunesse, confident de toutes mes peines ; adieu, tendre et compatissante Élise ; adieu, Madame Augustine ; adieu, Auteuil, lieu si plein d'amers et doux souvenirs ! Le malheureux qui s'arrache à vous emporte dans son cœur une blessure que rien ne peut soulager.

P.-S. Je te fais dépositaire de ces boutons d'oreilles

que ma tante m'a légués d'une manière si touchante. Si je péris, tu les remettras à Mme de Lispona, en souvenir de moi et d'une personne qui l'aurait si bien appréciée et tant aimée si elle l'avait connue.

LETTRE XXI.

LE DUC DE BAURÉAL A LA DUCHESSE DE BAURÉAL JOINTE A LA PRÉCÉDENTE.

Paris, le 31 août 1819.

Lorsque vous lirez cette lettre, Émilie, l'époux qui avait juré de vous protéger se sera éloigné de vous probablement pour toujours; je crois pourtant avoir rempli, autant qu'il m'a été permis, les engagements contractés entre les mains de votre père mourant. J'ai cherché bien longtemps à n'accuser votre conduite que d'imprudence, j'ai tenté tous les efforts pour vous soustraire à vos propres passions; mais, forcé de croire à leur inefficacité, je n'ai plus le courage de continuer l'odieux métier de gardien où je m'étais astreint, il me fallait la conscience de votre intérêt pour consentir à m'y soumettre. Mon absence va vous rendre une complète liberté. Je vous engage à n'en pas trop abuser et à respecter un nom illustre que vous portez à double titre : épargnez du moins le scandale, c'est la seule recommandation que je puisse vous adresser

désormais. Cessez de chercher dans ma conduite une excuse à la vôtre ; plus vous l'approfondirez, au reste, moins elle vous en fournira.

J'ai réglé mes affaires pour le temps de mon absence. Le revenu de Sommercourt suffira à ma dépense; le reste de ma fortune est divisé en deux parts inégales : un tiers sera employé à Bauréal, dont je vous interdis le séjour; l'abbé Rousseau a reçu mes instructions à ce sujet; les deux autres tiers sont consacrés à entretenir votre maison sur le pied où elle est montée, j'en ai chargé Duparc; mais, Émilie, permettez-moi de vous représenter qu'aucune fortune ne peut suffire aux fantaisies où vous vous livrez, et comme je ne veux pas de dettes, si votre dépense excédait les sommes fixées pour y faire face, j'ai donné ordre de diminuer votre état : cet avertissement vous devient nécessaire; car, je dois enfin vous l'apprendre, votre fortune personnelle est complétement perdue. — Le testament de votre grand-père n'était pas régulier : par un reste de pudeur, ou par tendresse peut-être pour une fille inconnue, votre mère s'était abstenue de l'attaquer, mais courroucée d'une lettre qu'à mon insu vous lui avez écrite en quittant Naples, elle est retournée à Baltimore où elle a fait valoir ses droits. Le testament a été cassé : j'en ai reçu la nouvelle il y a plusieurs mois. J'ai consulté ici et en Amérique; rien n'a été négligé dans vos

intérêts, mais nulle part on ne m'a permis la moindre espérance. Les biens sont déjà entre les mains de Mme Jennyson pour en disposer à sa volonté. Telle est la loi américaine, votre grand-père avait défendu de dénaturer sa fortune. On plaide maintenant pour que les économies faites pendant votre minorité ne passent pas en restitution d'usufruit; on espère réussir en établissant la question de bonne foi. Bien décidé à ce que ce changement dans votre revenu n'en apportât aucun dans vos jouissances personnelles, j'ai évité de vous en instruire d'autant plus soigneusement que nos relations étaient plus orageuses; mais il faut bien que vous connaissiez enfin la vérité sur votre position, les papiers concernant cette affaire vous seront communiqués. — Si vous m'aviez consulté je vous aurais détourné d'écrire à votre mère : il était convenable de vous en éloigner, il était cruel de l'insulter : elle s'en est lâchement vengée; j'ignorais, comme vous, qu'elle en eût le pouvoir. Puisse-t-elle être la seule à avoir *souillé le nom de Bauréal,* suivant votre expression; songez que cela lui a valu les mépris de sa fille!

LIVRE HUITIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

LE DUC DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE
A PARIS.

Donawert, le 10 septembre 1819.

Je suis venu jusqu'ici sans y avoir aucunement participé. Jacques a payé la poste, les chevaux m'ont entraîné! — L'aspect de ce Danube sur les bords duquel nous avons tant bataillé, où notre sang a coulé l'un pour l'autre, où de si grands événements s'accomplissaient sous nos yeux et par nos efforts, m'a rendu un instant à moi-même, c'est-à-dire à toi, fidèle ami de toutes les traverses de mon sort; je me suis blâmé de ne t'avoir pas encore écrit de cette route si tristement accomplie. — Jacques m'a retenu à Strasbourg; j'y étais arrivé avec la fièvre, il a fait venir un médecin, ils ont décidé qu'il fallait m'arrêter, cela

m'était fort indifférent, je suis resté. Le sixième jour, ils m'ont déclaré en état de poursuivre mon chemin, cela m'était fort indifférent encore, je suis parti. Mais, je te l'ai dit, la vue de ce fleuve exerce quelque influence sur mon esprit en évoquant d'anciens souvenirs; ils m'ont momentanément soustrait aux pensées qui m'écrasent sans cesse et j'ai pu m'occuper de mes projets futurs. — Je n'ai jamais eu l'idée de séjourner à Vienne; en indiquant ce terme à mon voyage, je voulais éviter de fixer l'attention sur mon départ; je suivrai le Danube tant qu'il voudra me porter; parvenu à la mer Noire, je déciderai de quel côté je promènerai mes rêveries : je serais tenté de franchir le Caucase et d'aller visiter ce grand plateau de l'Asie, si peu connu, dans l'espoir que ces pays nouveaux réussiraient à exciter ma curiosité; je ne prétends pas à me distraire d'un chagrin qui m'est cher; je suis bien sûr de le porter en tout lieu avec moi, mais, puisque ma sentence est de vivre, je me trouve condamné à chercher le moyen de soulever par instant le poids horrible qui oppresse ma poitrine et arrête brusquement les battements de mon cœur; peut-être les obstacles matériels d'un voyage difficile me viendront-ils en aide. Ah! Bliane, que ne donnerais-je pas pour retrouver cette excitation du champ de bataille qui nous animait autrefois dans ces mêmes campagnes! La vie était bien belle alors! et pourtant je me plai-

gnais de n'être pas assez aimé ; hélas ! malheureux que je suis, je meurs aujourd'hui de l'être trop, sans pouvoir former le vœu de voir diminuer l'intensité d'une passion qui nous rend si misérables tous les deux ! Quand je songe de quelle brillante et heureuse position j'ai précipité Euphémie, — dans les larmes où elle se noie, je n'ai plus de compassion que pour elle et j'oublie presque la pitié pour moi-même !

Je m'arrêterai à Munich ; il me faut régler avec les Serdobal mes intentions pour leur fils. Je me persuade trouver quelque adoucissement à mes peines en les racontant à Gertrude. C'est le prix du douloureux sacrifice que ton amitié m'a forcé d'accomplir ; car toi seul, Bliane, m'as empêché de retenir Euphémie à Auteuil : l'amour m'en donnait la puissance ; l'honneur, par ta voix, m'a défendu de l'exercer. Le salaire d'un si cruel effort est le besoin de me rapprocher de tout ce qui est vertueux ; plus on est pur et honnête, plus on me paraît digne d'entendre prononcer le nom de celle qui m'inspire un culte si passionné, et je me flatte de trouver une certaine douceur à parler de Mme de Lispona à Gertrude, à lui expliquer tout ce qui a pu lui sembler bizarre dans ma conduite ; elle comprendra, j'en suis sûr, le scrupule qui m'a fait interdire à Émilie le séjour de Bauréal ; je ne veux pas que le souvenir de notre vénérable tante soit effacé par celui que laisserait le monde dont Mme de Bauréal s'y ferait

accompagner; toutefois il m'est survenu une bien autre crainte. Peut-être dans son ardeur à me contrarier, Émilie inventera-t-elle de vouloir aller à Sommercourt : cette frayeur me poursuit : je te conjure de t'y opposer mon ami ; mon pauvre Sommercourt où j'ai promené de si chères pensées, de si douces chimères, ne sera pas exposé à se trouver profané par des êtres légers et indifférents ; je n'y puis supporter que toi, Bliane et ton Élise. — Adieu, mon ami ! — loin de s'affaiblir, la tristesse de mon âme semble s'accroître à mesure que je cherche à reprendre possession de moi-même, et je regrette presque la fébrile apathie où j'ai passé les jours depuis mon départ de Paris. — J'espère... ah ! je devrais effacer ce mot, il n'est pas fait pour moi, car, hélas ! je n'*espère* plus rien !... mais enfin je compte sur des lettres à Munich.

LETTRE II.

LE Cte DE KÉRINTHIE A LA C^sse AUGUSTINE DE LISPONA A PARIS.

Auch, le 4 octobre 1819.

Il est bien juste, ma compatissante amie, vous qui depuis tant d'années prenez une part si sympathique à des chagrins devinés plutôt qu'ils ne vous étaient révélés, il est bien juste, dis-je, que vous soyez la

première instruite qu'ils touchent au moment où le souvenir du passé deviendra un motif de plus pour apprécier le bonheur présent. — Mme d'Amézaga, cédant aux vœux de son amie, consent à me donner sa main; elle résistait dans la crainte que l'aspect de notre félicité n'accrût encore l'amertume des chagrins d'Euphémie, mais celle-ci a réclamé la parole donnée par Odille de se laisser guider par elle en cette circonstance. Encouragé par son approbation, j'ai osé joindre mes sollicitations aux siennes et nous l'avons emporté. — Avec une ruse digne de son amitié, Odille a mis pour condition que sa cousine se chargerait plus spécialement de l'instruction de Juana, dont ses nouveaux liens la forceraient à se moins occuper; c'est assurément un grand sacrifice de se donner, même pour un instant, l'apparence de négliger sa fille; mais elle est récompensée par la distraction que semble prendre Mme de Lispona à exercer cette fonction maternelle. Odille veille à ce qu'elle ne lui devienne pas une fatigue, et aussi pour que Juana ne souffre pas de la trop grande indulgence de son intelligente institutrice.

Le 10 de ce mois, nous jurerons devant l'autel de conserver à jamais une affection qui a traversé tant d'obstacles et de tribulations; j'ose croire que le serment nous sera également doux à tous deux. — D'anciennes relations avec l'archevêque d'Auch nous ont

portés à choisir cette ville pour accomplir notre union : elle sera bénie par la même main qui, la première, a introduit Odille dans le temple du Seigneur et a contribué à former cette âme si forte et ce caractère si généreux. — Nos projets ultérieurs ne sont pas définitivement arrêtés, mais j'incline à penser que nous irons à Pau. Mme d'Amézaga craint un second hiver de Bretagne pour Juana encore mal acclimatée à nos brouillards du nord, tous les lieux sont indifférents à Mme de Lispona, mais je redouterais pour elle le séjour de Kérinthie : il ne faut pas songer à Paris; elle n'a ni la force ni la volonté de lutter contre la malveillance. Plus douce que jamais, quoique absorbée par ses peines, elle se livre à notre dévouement avec un entier épanchement, sa douleur a perdu de son amertume; ce n'est plus ce ressentiment farouche dont nous avons gémi à la Forêt-St-Ives et qui la tenait éloignée de nous. Les procédés, non expliqués, de M. de Bauréal l'avaient mise en défiance du monde entier. Sur quelle affection pouvait-elle se fier lorsque lui, l'avait trompée? Avec la certitude de la passion de Romuald elle a perdu cette méfiance si étrangère à son caractère : elle nous parle sans cesse de ses chagrins, elle nous permet de les partager; le nom de Romuald est aussi souvent prononcé qu'il était sévèrement exclu autrefois; et, ce qui me fait encore plus de plaisir, elle commence à chercher au pied de l'autel

la force de supporter la croix que Dieu lui a infligée; notre vénérable archevêque l'encourage dans cette voie. Leurs conversations sont journalières et prolongées; puissent-elles lui inspirer la résignation! Le cœur si tendre d'Euphémie renferme, je l'ai toujours pensé, les trésors, non encore développés, d'une piété exaltée. — Les Bliane annoncent le projet d'accompagner leur père dans le midi, et choisiront la ville que nous préférerons. Leur présence sera d'une grande douceur pour Mme de Lispona. Le dévouement du vicomte pour M. de Bauréal le lui a rendu très-cher; elle est en correspondance suivie avec lui, et ni l'un ni l'autre ne se lasseront, — lorsqu'ils seront réunis, de parler exclusivement de Romuald, de commenter chaque phrase de ses lettres, et de suivre sur la carte les probabilités d'un voyage dont ils ignorent encore la direction; car telle est déjà la nature de leurs communications épistolaires.

Quant à moi, je me trouverai bien dans tous les lieux qu'Odille habitera et où nous pourrons prodiguer nos soins à notre bien-aimée cousine; l'éloignement de ma mère serait mon seul souci, mais j'espère la décider à nous rejoindre; j'irais alors vers la fin du mois la chercher en Bretagne. — Pourquoi ne vous réuniriez-vous pas à notre colonie? vous y retrouveriez ce brillant soleil qui seul excitait vos regrets à Kérinthie, et la douce intimité qui vous y plaisait, —

ne croyez pas votre présence nécessaire à Paris; Euphémie ne songe guère au déchaînement de la société contre elle, et le temps qui devra s'écouler avant qu'elle éprouve le désir d'y rentrer aurait fait à lui seul bonne justice de toutes ces calomnies fomentées par l'envie : la haine même se lasse bien plus vite qu'on ne croit. — Adieu, chère et excellente comtesse; Mme d'Amézaga m'a cédé le droit de réclamer en cette occasion l'affection dont vous nous avez donné tant de preuves, mais c'est par une déférence prématurée à mes volontés, assure-t-elle, et elle exige que je vous le dise. — Cette lettre vous parviendra le 10, je pense, et vous pourriez la proclamer écrite par le plus heureux des mortels si la crainte que l'aspect de son bonheur ne fût pénible à Euphémie n'y apportait quelque ombre. — Jamais, hélas! la joie des pauvres humains ne saurait être complète!

Recevez, avec votre bonté accoutumée, l'hommage des sentiments respectueux et tendres que je vous ai voués dès longtemps.

P.-S. Au moment où je cachetais ma lettre, mon attention a été appelée par le bruit de fouets de poste. Jugez de ma joyeuse surprise, madame, mon excellente mère arrivait; Odille lui avait écrit pour lui demander son consentement et sa bénédiction, elle est venue nous apporter l'un et l'autre sans nous en

prévenir, dans la crainte que je ne voulusse aller la chercher. Je ne saurais exprimer combien je suis touché et reconnaissant de sa bonté maternelle, si grande dans son état de santé. Au reste, elle a merveilleusement soutenu la fatigue d'une route faite très-rapidement. — Son arrivée décide notre séjour à Pau pour tout l'hiver.

LETTRE III.

LA C^sse AUGUSTINE DE LISPONA AU Cte DE KÉRINTHIE A AUCH.

Paris, le 15 octobre 1819.

Vous avez bien raison, mon cher Eugène, de me placer tout en tête des personnes prenant le plus de part à votre bonheur; à ce bonheur si chèrement acheté, si dignement mérité, si grandement apprécié. — Je ne pardonnerais pas à la poste de m'avoir retenu votre lettre jusqu'à cette heure, et par conséquent retardé les expressions de ma vive satisfaction, si je ne savais que votre joie n'est pas d'une nature éphémère, et que mon compliment peut arriver le dernier jour de votre existence sans être moins bien placé. Puisque vous m'accusez tous d'être romanesque, ainsi que le comporte mon état de vieille fille, je puis aussi bien vous avouer que je me prends à ne regretter

aucunement vos longues tribulations; vous en êtes, ce me semble, plus profondément heureux. Si les projets formés par Euphémie pour votre union s'étaient accomplis il y a sept ans, vous ignoreriez mutuellement les hautes vertus qui vous distinguent, et la force, la constance, le dévouement de votre attachement. Je suis par fois tentée de croire le bon Dieu plus sage que nous, et puis, indigne créature que je suis, je recommence à murmurer contre lui! — Madame votre mère m'avait écrit sous le secret en partant de Kerlingan : j'étais un peu effrayée de son projet et je suis heureuse de le savoir si favorablement accompli : son contentement égale presque le vôtre. — Je conçois votre anxiété, mais ne craignez pas que le spectacle de votre félicité soit pénible pour Euphémie : elle vous a dit vrai, le bonheur des autres, et surtout le vôtre à tous deux, est le seul allégement possible à ses peines; loin d'en souffrir elle y puisera des consolations. Elle me le mande et je le crois. Ses lettres me confirment vos paroles; je n'y trouve plus cette amertume de douleur dont elle a si cruellement souffert au moment du mariage de M. de Bauréal : il y avait là un mécompte de cœur qu'elle ne pouvait s'expliquer; son bonheur lui avait été violemment arraché sans qu'elle en comprît le motif, et la pensée de s'être trompée sur le sentiment de Romuald lui était intolérable; aujourd'hui qu'elle sait tout son amour, elle

pardonne plus facilement à la Providence un malheur partagé qu'elle ne supportait l'indifférence présumée de l'objet de sa passion; voilà comme vous êtes faits, vous autres amoureux : le désespoir de la personne aimée vous console du vôtre.

Je voudrais fort vous aller retrouver, mes chers enfants; le moment n'en est pas venu; il faut laisser user l'impression douloureuse que ma présence cause encore à Euphémie. Pauvre petite, je la lui pardonne bien sincèrement; ma tendresse pour elle l'effacera par la suite, j'espère; mais elle s'aggraverait en cet instant. Demandez plutôt à votre Odille; elle partage, j'en suis sûre, ma pensée à cet égard; c'est là principalement ce qui me retient à Paris, car, ainsi que vous le dites, les haines se lassent assez vite; la séparation et le départ de nos pauvres amis les ont fort calmées; la conduite inconsidérée de la duchesse de Bauréal fait ouvrir les yeux de bien des gens; on commence à découvrir qu'elle pourrait bien n'être pas si parfaitement intéressante; sa prôneuse en titre, Mme de Jouteville, lâche par fois de bons coups de griffes contre elle, tout en lui faisant patte de velours habituellement, car la maison de la duchesse, ses loges, ses équipages, lui sont d'autant plus commodes qu'elle perd ces sortes de ressources chez les Soissons. La grosse marquise a enfin découvert une liaison si peu dissimulée, elle a pleuré, le papa Duval a tem-

pêté, et, qui plus est, menacé de resserrer les cordons de la bourse. M. de Soissons a promis de rompre des rapports auxquels il ne tenait plus guère que par habitude; peut-être au fond ne demandait-il qu'un prétexte pour soustraire sa jeune femme à une si dangereuse intimité. Au reste, tout s'est passé sans bruit, sans éclat, sans scandale; dès longtemps, Mme de Jouteville a pris l'habitude de n'en plus faire; et bien peu de gens se doutent de cette rupture.

Vous aurez certainement les Bliane à Pau et probablement les Serdobal. Quatre hivers d'Allemagne ont un peu fatigué la poitrine de leur fille, qui, par parenthèse, est charmante, et on leur conseille de la mener dans le midi. — Bonjour mon cher Eugène; partagez avec votre charmante et vertueuse compagne les expressions de ma tendre amitié, vous êtes dignes l'un de l'autre, je ne connais pas un plus bel éloge à faire de tous deux.

LETTRE IV.

LE DUC DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PAU.

Odessa, le 4 novembre 1819.

Je ne puis assez te dire combien je puise de consolation dans l'idée de ta résidence à Pau, mon ami; je

relis avec attendrissement les expressions de ta lettre et je t'en remercie. « Il me semble que je vais me rapprocher de toi, » m'écris-tu, « car Euphémie, c'est encore toi. » — Oui, Bliane, tu l'as bien compris ce lien indissoluble qui m'attache à elle et fait le destin de ma vie. Oui, nos âmes s'identifient! ce m'est un repos d'esprit de savoir tout ce que j'aime réuni dans un même lieu, de n'avoir point à faire divaguer mes regrets. Je suis souvent, j'en suis sûr, présent à votre pensée, et la mienne est exclusivement dominée par des souvenirs auxquels il me serait impossible d'échapper, si même j'en formais le désir. — L'épreuve des voyages n'enlève rien à ma douleur et ne m'apporte aucun soulagement. Il y a deux hommes en moi : l'un vit uniquement dans le passé et s'occupe incessamment de ses peines, de ses regrets, de ses remords, et celui-là tue l'autre qui va, vient, et semble peut-être agir par fois comme tout le monde, mais n'est mû que par les rapports factices d'un automate, sans que l'âme y prenne part. Un seul moment ils se sont réunis; c'est pour s'effrayer de l'idée d'entrer en Asie, et reculer devant la pensée de quitter la partie du monde qu'Euphémie anime de son souffle; puis j'ai souri de pitié de me trouver cette répugnance à traverser une barrière fictive. Hélas! il y en a de bien autrement infranchissables entre nous! Nous sommes si cruellement séparés maintenant, que

je ne sais si la mort y ajouterait; car, j'en ai la conviction, toutes nos affections ne finissent pas avec cette triste vie si mal arrangée, et mon âme délivrée de ses entraves ne cesserait point de s'identifier à celle d'Euphémie. Hélas! c'est la seule union qu'il soit permis de rêver à ton malheureux ami, et il y puise une sorte de satisfaction mélancolique qui n'est pas sans quelque charme. — J'ai comme un pressentiment que mes maux ne seront plus de longue durée et que je ne reverrai point cette Europe dont je vais m'éloigner. Toutefois, mon cher Bliane, ne crains aucune témérité de ma part; je me suis associé deux jeunes gens, un prince polonais et un artiste français, je serai prudent pour eux, lors même que je négligerais de l'être pour moi; mes rêveries sont plutôt une sorte d'instinct vague et consolant de la prompte cessation de mes peines; je m'y complais sans les approfondir.

Tu auras sans doute reçu mes lettres de Munich et de Vienne; j'ai quitté cette dernière ville deux heures après la réception de ton paquet. Je me suis embarqué sur le Danube. — Depuis mon départ de Paris, Jacques, accoutumé à me voir prendre des notes sur tous les lieux que je visitais autrefois, ne manquait pas chaque soir de disposer de quoi écrire sur ma table et de resserrer le lendemain en soupirant les cahiers restés blancs. En traversant cette Hongrie, dont l'aspect et les usages présentent tant d'objets

curieux pour nous, il m'a dit un jour en posant le papier près de moi. « Comme Mme la princesse de Lispona serait intéressée par la description du château de M. le comte Festetich ! » — J'ai compris l'intention de ce bon serviteur, je l'ai regardé avec attendrissement; il avait touché la bonne corde. J'ai voulu faire pour Euphémie le récit de la journée passée dans ce domaine si étrangement féodal, où l'on retrouve les usages du xve siècle; le journal de mon voyage a été commencé; chaque soir j'ai écrit, mais, mon ami, depuis mon arrivée ici j'ai jeté les yeux sur ces pages déjà volumineuses, elles ne sont pleines que de mon amour : — partout, en tout lieu, en toute circonstance, je ne vois qu'un objet. Il attire seul mon attention, et toutes mes facultés sont absorbées dans l'adoration qu'il m'inspire.

Je te fais grâce des difficultés matérielles de ma route; elles n'ont pas été moins grandes qu'on ne me les avait prédites, sans réussir à me distraire. — A peine étais-je depuis une demi-heure à Odessa, que j'ai vu entrer dans ma chambre notre excellent Dubreuil; il m'a annoncé la visite de la princesse Kraminska, qui n'a pas tardé à le suivre; elle m'a montré une joie naïve et sincère à me revoir, elle est parfaitement à son aise avec moi, je crois à l'amitié qu'elle me témoigne, et en vérité je la partage. — Dubreuil ne m'a pas laissé ignorer, et elle ne cherche

pas à cacher qu'une grande passion pour l'amiral commandant dans la mer Noire la fixe à Odessa depuis huit mois et l'y retiendra indéfiniment. Le pauvre Dubreuil est toujours furieux de ces aventures, mais il est si attaché à la princesse, et elle mérite si réellement son dévouement par les égards et les bontés qu'elle lui conserve *sous tous les règnes*, comme il dit, qu'il n'a pas le courage de se séparer d'elle. Je l'engage fort à persévérer, car d'une part il est très-utile à la princesse dont il modère les fantaisies, et de l'autre sa propre carrière en France est brisée par une absence de six années. — La tristesse dont je suis dévoré a frappé Mme de Kraminska, toutes les séductions du cœur et de l'esprit ont été employées pour obtenir ma confiance; l'absence prolongée que j'annonce prouve assez un ménage désuni, et c'est là qu'elle a été chercher les causes de mes douleurs. Sans rien avouer, je l'ai laissée dans cette erreur. Vois-tu, Bliane, j'ai pris un douloureux plaisir à parler d'Euphémie à Gertrude; elle a vu couler mes larmes en y mêlant les siennes, j'ai trouvé du soulagement à appuyer ma tête brûlante sur ses mains, mais ma langue se glacerait dans ma bouche avant de prononcer ce nom si cher devant Mme de Kraminska. Les anges seuls comme Gertrude et ton Élise sont dignes de l'entendre.

La princesse Kraminska a mis son amiral à mon

service; tous deux s'occupent obligeamment de me faciliter les apprêts de mon voyage; je partirai dans une quinzaine dejours pour Astrakhan; là, seulement, je pourrai décider positivement de ma marche ultérieure. — Écris-moi à Odessa; Dubreuil s'occupera d'expédier mes lettres, j'entretiendrai à cet effet une correspondance suivie avec lui.

Vous devez avoir à peu près la même température à Pau qu'ici. Ce soleil vivifiant a-t-il rendu la couleur au visage si pâle et si touchant dont l'image tient encore plus de place dans mon cœur que celle de la gracieuse enfant du vallon suisse, que celle de la femme élégante des salons de Paris. Ah ! sous quelque forme qu'elle m'apparaisse, elle domine ma vie et je suis prosterné à ses pieds !... Adieu, Bliane ; à quoi sert de prolonger ma lettre ? Je ne puis sortir du sujet qui m'absorbe tout entier et sur lequel je n'ai plus rien à t'apprendre...

LETTRE V.

LE DOCTEUR DUBREUIL AU VICOMTE DE BLIANE A PAU.

Odessa, le 17 novembre 1819.

Monsieur le Vicomte,

Il est des calamités tellement déplorables, que rien ne peut préparer à les supporter ; je n'allongerai donc

pas la pénible tâche qui m'est échue par des discours superflus, et je me bornerai à être le narrateur exact et désolé du terrible malheur que nous venons d'éprouver par la perte de M. le duc de Bauréal. — Il y a eu vendredi huit jours, le temps était fort incertain, cependant la princesse Kraminska voulut aller en rade sur un bâtiment où un déjeuner dansant était préparé. L'orage devint plus menaçant, la princesse s'en effraya. Au lieu de rester à bord, où il n'y avait aucun danger, elle se glissa sans être aperçue sur une petite barque qui venait d'apporter des provisions au vaisseau et s'en éloigna sous l'escorte de deux mauvais bateliers du port avant qu'on ne le remarquât. Le vent s'éleva avec violence, — j'avais accompagné le duc dans une course qui devait nous retenir toute la journée; son cheval se blessa et devint tellement boiteux, qu'il nous fallut y renoncer. Nous nous promenions sur la jetée, lorsque nous vîmes approcher la petite nacelle que les vagues menaçaient d'engloutir; les cris de la princesse dominaient leur bruit, les matelots maladroits, ou effrayés de ses terreurs, coupèrent mal la lame et le bateau chavira à l'entrée du port. Tandis que je m'empressais à détacher une barque en appelant des mariniers pour aller au secours, je vis le duc dépouiller son habit et arracher ses bottes. « Mon Dieu ! que prétendez-vous faire? » m'écriai-je. — « Acquitter une dette sacrée, mon cher

Dubreuil, » répondit-il, et il se précipita dans la mer en dehors de la jetée. Je lui vis fendre les flots avec sa vigueur et son adresse accoutumées; il parvint à la barque renversée s'y accrocha d'une main, et de l'autre s'empara des longs cheveux de la princesse, qui flottaient encore sur l'eau; un des matelots, revenu de son premier effroi, et encouragé par l'exemple, vint à son assistance; ils parvinrent à placer la princesse sur la quille du bateau et à l'y soutenir pendant que l'embarcation où je m'étais jeté volait à leur secours. — Quoique l'immersion eût été fort courte, la princesse ne donnait aucun signe de vie lorsque nous la recueillîmes avec son intrépide protecteur, et, malgré nos soins les plus empressés, plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'elle reprît connaissance. — Uniquement occupé d'elle, j'eus le malheur de ne point songer à exiger de M. de Bauréal d'aller dépouiller ses vêtements mouillés. Mme de Kraminska fut la première à remarquer combien il était pâle et défait et à le forcer de s'aller reposer; elle m'envoya chez lui bientôt après, je lui trouvai du frisson : — Une nuit suffirait à le remettre, me dit-il. Jacques lui avait disposé un lit bien chaud, j'y ajoutai la prescription de quelques boissons calmantes... Que vous dirai-je, monsieur le vicomte?... la fièvre la plus violente éclata dans la nuit, Jacques me fit appeler, j'accourus, déjà le délire existait, je reconnus avec effroi une de ces

fièvres endémiques à ces climats et si fatales aux étrangers : tous les soins, toutes les ressources de l'art ont été vainement prodigués pendant neuf jours ; — je ne parle pas de mes faibles talents, je suis bien profondément frappé de leur néant après un tel résultat qui me fait prendre en horreur ma profession ; mon zèle, mon dévouement pour celui que j'ose appeler mon ami, auraient dû obtenir un meilleur succès ; nous avons eu le malheur de le voir expirer dans nos bras, le neuvième jour, sans avoir repris entière connaissance ; son délire était devenu une sorte d'extase qui paraissait assez douce. La princesse, installée dans sa chambre, ne l'a pas quitté, elle avait retrouvé toute l'exaltation des sentiments qu'elle montrait au château de Kraminski et j'aurais pu me croire reporté aux scènes d'il y a sept années ; mais, hélas ! le succès n'a pas été le même et mes soins n'ont pu réussir à le sauver une seconde fois ! Le désespoir de la princesse est sans bornes ; ses cris accusent le ciel et les hommes, et elle-même, d'une perte si cruelle, et proclament son Romuald comme le seul qu'elle ait véritablement aimé. — Elle ne veut confier à personne le soin de dépouilles si chères ; elle désirait les transporter à Kraminski, mais Jacques nous ayant affirmé que les instructions de son maître étaient de le faire reposer dans la tombe de ses ancêtres au château de Bauréal, elle a nolisé un bâtiment et nous partirons sous peu

de jours pour Marseille , où nous accompagnerons ces tristes restes d'un homme excellent et regretté. — Jacques, dont la douleur est déchirante et qui pleure à la fois son maître, son bienfaiteur, son ancien compagnon d'armes et son sauveur, puisqu'il lui a dû la vie pendant la campagne de Russie, Jacques écrit à M. l'abbé Rousseau pour l'engager à venir à Marseille au-devant du corps; je pense, monsieur le vicomte, que vous voudrez aussi rendre ce pieux hommage à votre ami. Autant qu'on peut calculer, la traversée sera de trente à quarante jours. — Je connais trop bien l'affection fraternelle qui vous unissait à M. le duc de Bauréal, pour ne point prévoir l'excès de votre désolation; nous ne pouvons mutuellement rien nous apprendre sur les adorables qualités qui le rendent si regrettable. Hélas! sa mort a été le complément de sa vie, un acte de générosité et de noble dévouement. C'est le cœur déchiré de la même douleur que je suis contraint à vous faire subir, monsieur le vicomte, que je vous prie d'agréer l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LETTRE VI.

LA C^sse DE KÉRINTHIE A LA C^sse AUGUSTINE DE LISPONA A PARIS.

Pau, le 27 décembre 1819.

Ah! quelle tâche m'imposez-vous? que voulez-vous apprendre? Vous me demandez un compte exact de l'état de notre pauvre Euphémie, hélas! et je voudrais pouvoir me le cacher à moi-même! — Déjà M. de Kérinthie vous a mandé, ma chère comtesse, comment, après cinq jours de crises nerveuses si effroyables, que nous avons craint de l'y voir succomber, sa jeunesse l'a emporté et nous sommes rassurés sur sa vie. — Ah oui, sans doute, vous avez raison de blâmer la façon dont l'horrible nouvelle lui est parvenue; mais M. de Bliane a reçu devant elle cette cruelle lettre, elle avait reconnu le timbre d'Odessa; il n'a pu retenir un gémissement en lisant les premières lignes et a voulu quitter la chambre. Il était trop tard, le bouleversement de ses traits avait tout révélé à Euphémie; au reste quel ménagement aurions-nous pu inventer pour lui faire supporter une pareille calamité? — Maintenant elle est calme, froide, silencieuse, elle reçoit nos soins sans les accueillir, elle entend nos discours sans les écouter; elle se lève à son heure ordinaire, s'habille comme de coutume, vient au salon, se met à table, se laisse servir de tout, repousse son

assiette pour la faire enlever sans y avoir touché, ne répond pas quand on lui parle, ne prend part à aucune espèce de conversation et ne s'occupe de quoi que ce soit. J'avais pensé que peut-être elle se dédommageait par les gémissements de la nuit de la contrainte quelle s'imposait pendant le jour; j'ai veillé plusieurs fois à un petite porte de son alcôve sans entendre le moindre bruit; à quelque heure que ses femmes entrent chez elle, elles la trouvent dans la position où elles l'ont couchée, les yeux grands ouverts et ne donnant pas même un signe d'impatience à leur importunité. Elle a l'air d'une ombre, et ses mouvements en ont la lenteur et l'impassibilité; nous parlons perpétuellement de Romuald devant elle sans parvenir à l'émouvoir. Mmes de Serdobal et de Bliane qui le pleurent du fond du cœur laissent couler leurs larmes en sa présence; elle les considère avec une sorte d'étonnement, mais les siennes n'en sont pas provoquées; en désespoir de cause, j'ai engagé Élise à nous lire une lettre déchirante de M. de Bliane où il rend compte de l'arrivée du bâtiment à Marseille. Euphémie ne semblait pas entendre; cependant, au récit des cris de la princesse Kraminska, couverte de crêpes noirs, elle a jeté un regard sur ses propres vêtements qui ne présentent aucun signe de deuil, et un sourire d'une si effrayante amertume a erré sur ses lèvres, que nous en avons été épouvantées. Madame de Bliane a

suspendu sa lecture, je lui ai fait signe de continuer, dans l'espoir que l'expression d'autres regrets, moins pénibles pour Euphémie, l'attendriraient peut-être davantage; mais nous n'avons plus obtenu aucun signe d'attention et elle est retombée dans sa désolante immobilité; sa personne conserve les habitudes sociales, son âme est toujours absente : je n'espère plus qu'au retour de M. de Bliane pour faire une révolution salutaire à ce cruel état. — Les médecins n'ont pas d'inquiétudes pour ses jours, mais, je le vois trop, ils partagent l'affreuse crainte qui me dévore. Eugénie, Mme de Bliane, les Serdobal, l'éprouvent aussi, j'en suis sûre, quoique nous n'osions nous l'avouer les uns aux autres que par les regards d'effroi qui nous échappent. Ah! chère comtesse, il peut donc y avoir quelque chose de plus horrible à redouter que la mort d'Euphémie?... Je suis au désespoir... tout ce courage dont vous m'avez quelquefois fait honneur m'a complétement abandonnée. — Ne pensez pas à nous venir trouver; si l'arrivée du vicomte de Bliane n'amène pas une crise, je suis décidée à aller chercher les secours des gens de l'art à Paris. Euphémie est tellement indifférente à ce qui se passe autour d'elle, que je ne prévois aucun obstacle de sa part. — Adieu, madame, je vous plains, car vous partagerez mon tourment et ma douleur.

LETTRE VII.

LA C^sse DE KÉRINTHIE A LA C^sse AUGUSTINE DE LISPONA A PARIS.

Pau, le 8 janvier 1820.

Je me hâte de vous dire notre triste satisfaction, ma chère comtesse; la présence de M. de Bliane accompagné de Jacques a produit la crise que j'osais espérer. — L'état de ma pauvre cousine était resté à peu près stationnaire; seulement à son apathie accoutumée s'étaient joints des moments d'irritation. — Dimanche elle nous avait accompagnées machinalement à la messe, elle tenait son livre sans y regarder, cependant en rentrant elle l'ouvrit aux prières des agonisants : « Odille, me dit-elle d'un ton impérieux et bref, lis-moi cela. » — Je lui obéis, bien plus occupée, je l'avoue, de l'effet à produire sur elle que de la lecture. « Ce ne sont pas là les accents que vous trouviez pour le comte d'Amézaga! » s'écria-t-elle en m'arrachant le livre avec une violence si étrangère à son caractère, que j'en restai confondue et pourtant bien aise, car tout changement me paraissait une amélioration à son état. — Enfin M. de Bliane est arrivé avant hier, épouvantablement défait; il a vingt ans de plus. Euphémie l'a regardé et s'est jetée dans ses bras, le pauvre homme a éclaté en sanglots, elle l'a

encore considéré avec une sorte de surprise : « L'extrême douleur peut donc pleurer aussi? » s'est-elle dit, comme parlant à elle-même; et quelques rares larmes ont jailli de ses yeux comme des projectiles. Dans ce moment elle a aperçu Jacques dont le visage était inondé de pleurs... « Vous aussi, Jacques ?... mais vous êtes plus heureux que moi, plus heureux que lui, » en montrant le vicomte, « vous ne l'avez pas quitté? » — « Ah! princesse, répondit Jacques, vous ne l'aviez pas quitté non plus, car dans ses derniers moments vous lui étiez présente, votre image était devant ses yeux, ses lèvres prononçaient une invocation à votre nom, et sa main serrait ce portrait sur son cœur. » — Jacques s'approcha et lui remit un médaillon : « Je l'ai déjà vu une fois à Auteuil, murmura-t-elle tout bas; à Auteuil! ah mon Dieu! et j'osais me croire malheureuse! et il était là! et il m'a été rendu! » Ce retour vers le passé a enfin fait couler ces larmes que j'épiais avec tant d'anxiété depuis trente-huit jours, mais elles n'étaient pas encore abondantes. Je craignais de nouveau d'en voir tarir la source et je demandais avec ferveur à Dieu de nous inspirer; c'est encore Jacques qui a été choisi à cet effet; il tenait un portefeuille : « Voilà, dit-il, le journal écrit par M. le Duc depuis son départ de Vienne; il m'a recommandé s'il lui arrivait quelque accident, car il en avait le pressentiment, de le

remettre entre les mains de la princesse, ou de le brûler si cela m'était impossible. J'ai prié M. le vicomte de m'amener ici pour m'acquitter de ce devoir, et maintenant je vais retourner à Bauréal pour finir ma vie auprès du tombeau de mon bon maître! »

Les paroles de Jacques, entrecoupées par son émotion, achevèrent de fondre le cœur d'Euphémie, elle éclata en sanglots, et, quoique encore convulsives, ses larmes commencèrent à couler librement; elle en a répandu des torrents à la lecture des papiers remis par Jacques. Ma pauvre cousine se fait raconter par lui toutes les plus petites circonstances du voyage, de l'accident, de la maladie, de la mort, et ses pleurs ne tarissent plus. Loin de chercher à l'éloigner de ces détails, je l'y excite, je suis bien aise de voir éparpiller l'horreur du premier coup; elle me tolère auprès d'elle, mais elle préférerait être seule avec son cher journal et, tout au plus, M. de Bliane; elle lui sait gré de ne tenir à elle que par un reflet de son affection pour Romuald, tandis que je pleure par tendresse pour elle un homme que je n'ai même jamais vu; il y a là comme un temps d'arrêt à notre complète et tendre intimité, je le surmonterai à la longue par mon entière sympathie. Euphémie a repris sa douceur naturelle, les terreurs que nous avions tous conçues sans nous les communiquer sont dissipées; je m'empresse de vous le dire, ma chère comtesse, ses larmes ont sauvé sa rai-

son. — Je lui ferai part de votre désir de la venir trouver, et je verrai son impression, je vous la dirai franchement; ce que nous voulons avant tout, c'est alléger ses souffrances et non les aggraver par aucune contrariété: l'extrême douleur, hélas! est injuste et capricieuse.

LETTRE VIII.

LA COMTESSE AUGUSTINE DE LISPONA AU PRINCE DORIA A GÊNES.

Pau, le 28 avril 1820.

Hélas! non, mon cher prince, rien n'est changé depuis mon arrivée; ces trois derniers mois n'ont amené aucune amélioration dans notre triste intérieur; l'accueil doux et froid que m'a fait Euphémie présageait sa conduite envers moi. Odille, qui m'a encouragée à venir ici, en est très-chagrine; mais elle-même a perdu la confiance de ma belle-sœur, elle en st péniblement affectée et veille sur elle comme la mère la plus tendre au berceau de l'enfant à la mamelle, cherchant à deviner d'où il souffre pour lui porter soulagement, et ne pouvant l'interroger. — Depuis le malheur qui l'a frappée, Euphémie n'a formulé qu'un désir: c'est de se rendre auprès de l'évêque d'Auch. Odille lui a immédiatement écrit pour lui annoncer leur visite; mais le vénérable prélat

a prévenu ces dames ; dès son arrivée il a été longuement enfermé avec Euphémie ; à la suite de plusieurs entretiens, elle a cherché à rentrer dans les habitudes de la vie ordinaire et a même voulu reprendre les leçons de Juana ; un jour elle l'a appelée à cet effet ; la petite a couru toute joyeuse, s'est placée à une table, sa bonne a déployé les cartes, recherché les cahiers ; l'enfant, avec une intelligence au-dessus de son âge, les repoussait, car ces leçons roulaient principalement sur cet Orient vers lequel toutes les pensées d'Euphémie étaient fixées naguère. Elle a voulu dompter son impression, Juana se troublait de plus en plus et ne regardait que le visage altéré et les lèvres tremblantes de sa pâle institutrice. Odille et moi hésitions à interrompre cette pénible leçon, à laquelle assistait l'évêque d'Auch, lorsque tout à coup Euphémie a dit d'une voix à peine articulée : « Pardon, Odille... Vous le voyez, je ne puis, monseigneur. » Et elle est tombée dans un évanouissement qui a duré plusieurs heures et nous a causé de graves inquiétudes. Elle n'a plus tenté d'aussi pénibles efforts ; ses conférences avec l'évêque ont été reprises, et, depuis son départ, elle les continue avec un ecclésiastique établi ici. Mme de Bliane y est parfois admise, elle en sort les yeux rouges en disant qu'Euphémie est un ange : Odille et moi sommes également tenues à l'écart, nous nous en désolons ; Eugène cherche à

consoler sa femme, il a toujours prédit que le cœur si tendre d'Euphémie ne trouverait de refuge que dans un amour exalté de Dieu : puisse-t-il avoir raison, et la pauvre enfant puiser de la force à cette source intarissable. Ah! cher prince, quelle ruine! Vous reconnaîtriez à peine son délicieux visage; l'empreinte de la douleur est gravée sur ses traits, sa taille flexible a fléchi sous le poids, c'est un roseau brisé par la tempête qui ne peut se redresser, mon cœur se fend en la regardant, elle est douce à son malheur, elle est soumise, mais il n'y a pas ombre de résignation dans son âme.

Nous avons appris la mort du marquis de Montilly; il a gagné une fluxion de poitrine en travaillant à faire préparer une salle pour une fête donnée par la duchesse de Silésie et y a succombé le jour même où elle avait lieu; on est trop profondément affligé ici pour y admettre de chagrin de convention, et cette nouvelle n'y laisse pour trace que les robes noires qu'elle force à porter; j'en craignais l'effet sur ma belle-sœur, mais elle y a fait peu d'attention. Elle veut quitter Pau en même temps que les Bliane; ils l'accompagneront jusqu'à Kérinthie, en s'arrêtant à Auch. Odille, dont l'état de grossesse exige des ménagements, voyagera à plus petites journées avec sa belle-mère et sous l'escorte de son mari : après un court repos à Kerlingan, elle rejoindra Mme de Lispona à Kérinthie. — Je

comptais me rendre à rendre à Paris; mais, pour la première fois, Euphémie a semblé prendre part à ce qui me regarde et m'a fort pressée d'entreprendre le voyage qu'il me faut faire cette année à Gênes pour être libre de passer l'automne et l'hiver en Bretagne. Je suis trop heureuse de lui voir ce désir pour ne point m'y conformer. Mme de Kérinthie aussi bien que moi en tirons bon augure, et je compte vous arriver vers le milieu du mois prochain. — Voilà, mon cher prince, de bien tristes réponses à vos interrogations; mais, hélas! notre pauvre enfant ne nous en fournira pas d'autres d'ici à bien longtemps, et ces détails sont trop pénibles pour ne point justifier le silence que vous me reprochez.

LETTRE IX.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE DE KÉRINTHIE AU CHATEAU DE KÉRINTHIE.

Aux Filles Ursulines de Paris, le 10 mai 1820.

Cette lettre te sera remise à ton arrivée à Kérinthie, mon amie; puisse-t-elle m'obtenir mon pardon! Je la confie à Justine, la complice de tous tes tendres soins, en lui recommandant de te préparer à sa lecture. — Je t'ai trompée, chère Odille, c'est la première, c'est la seule fois de ma vie. Ah! crois-le bien, je n'en ai

puisé la force que dans la crainte de t'affliger; et j'ai semblé m'éloigner de toi, lorsque mon âme aspirait le plus à s'épancher dans la tienne! Je remarquais bien tòn anxieuse tristesse; plusieurs fois chaque jour je sentais le besoin de me jeter dans tes bras et de te révéler mon dessein; mais je savais ne pouvoir t'amener sans de longs déchirements à consentir à une décision irrévocablement arrêtée, et j'ai voulu t'en épargner les combats. — Depuis hier le voile religieux recouvre ma tête appesantie par la douleur; destinée à ne plus vivre qu'avec la mort, il me faut chercher pour résidence ce qui ressemble le plus à un tombeau, car c'est là seulement que je trouverai la paix. — Il y a déjà bien des mois que l'idée du cloître m'occupe. — Ma retraite au couvent me paraissait devoir simplifier la situation de Romuald et le rendre à sa patrie; j'en parlai à l'évêque d'Auch au moment de ton mariage; il me défendit formellement d'y penser: Les décrets de la Providence, disait-il, nous étaient inconnus, il ne fallait point se préparer des regrets qui pouvaient rendre injuste envers elle... La mort de M. de Bauréal en fixant mon sort à tout jamais a renouvelé mes désirs et m'a fait un besoin de ce repos et de ce silence où je puis constamment m'entretenir avec lui; j'éprouve ce que lui-même a exprimé dans sa dernière lettre au vicomte de Bliane : la mort ne nous a pas séparés; mais tout se doit taire autour de moi pour

me laisser la douceur de le mieux écouter! Seule dans ma confiance, Élise m'avait inspiré des scrupules; Dieu, pensait-elle, refuserait des vœux qui ne lui étaient pas exclusivement offerts; j'ai voulu consulter notre saint prélat, il m'a rassurée : Dieu est plein de miséricorde, il accepte tout ce qu'il est en notre puissance de lui donner et attend patiemment que l'heure de son triomphe ait sonné. — Mais l'évêque a cherché à m'éloigner de l'autel en me montrant l'utilité dont je pouvais être aux malheureux, et me disant combien j'étais nécessaire à ton bonheur, ma chère amie; l'un ou l'autre de ces motifs eût été péremptoire à m'arrêter. Odille, les infortunés auront gagné au change, et non-seulement je ne puis rien pour ton bonheur, mais encore ma présence ne saurait que lui nuire. Ne t'ai-je pas vue cent fois chercher à me dissimuler les vertueuses joies de ton bonheur conjugal? ne t'ai-je pas vu un certain malaisé à me laisser apercevoir la tendresse qui existe entre ton mari et toi? ne t'ai-je pas vue recevoir avec gêne ses soins empressés? ne t'ai-je pas vue reprocher d'un coup d'œil à Eugène les transports inspirés par l'espoir de sa prochaine paternité, et lui, trop sensible, trop délicat pour ne te pas comprendre, s'éloigner tout honteux? — Ose dire que tout cela n'est pas vrai. — Non, ma cousine, non, le désespoir assis au foyer domestique ne saurait y conserver une place supportable : ou j'au-

rais continué à me sentir une entrave à vos plus innocents plaisirs, ou il m'aurait fallu feindre une résignation qui ne peut approcher de mon cœur, et il en serait résulté un tiraillement perpétuel, peut-être un refroidissement inévitable dans nos rapports journaliers. Au lieu de cela, chère Odille, en te rendant volontairement aux affections de l'épouse et de la mère, je conserve toujours une large part dans ta tendresse; je ne craindrai plus de m'épancher dans ton cœur, tu ne viendras dans ma cellule que lorsque tes doux devoirs ne t'appelleront pas ailleurs, et tu y viendras souvent, mon Odille, car je compte sur toi tout autant que ton dévouement le mérite; je ne puis dire mieux, n'est-ce-pas, cousine? — Tu vas accourir, je le sais; je conjure Eugène de t'empêcher de faire aucune imprudence dans ce voyage. Songe, mon amie, que mon parti est pris sans retour; tu n'y peux rien changer. C'est uniquement pour nous épargner à toutes deux des débats inutiles que j'ai eu la force de te cacher mes projets et d'oser t'affliger, car je l'ai bien vu, mon ange, tu as cru la tendresse de ton Euphémie refroidie envers toi. — Ingrate! oublies-tu que toi seule as su la partager avec celui qui n'est plus et le balancer presque dans mon cœur? — Viens donc, mon amie, viens me serrer dans tes bras; mais viens sans pensées amères, viens en ménageant les fatigues de la route si contraires à ton état! L'hôtel de Lispona

t'attend ; malgré le nom qu'il porte, il t'appartient comme le reste. Je l'avais acheté à la succession de M. de Lispona, lorsque je croyais lui donner un autre maître : tu y feras tes couches, et l'enfant de ma chère Odille, de mon cher Eugène, me sera porté pour que je le bénisse. — Adieu, mon amie, ma bien-aimée cousine, chère compagne des seuls beaux jours de ma pénible existence !

CONCLUSION

La princesse de Lispona accomplit son dessein. — A la fin de l'année, elle fit profession dans la maison des Ursulines. — Le temps, ce maître inexorable qui détruit tout et ne respecte pas même l'intensité de la douleur, le temps a ramené une sorte de sérénité dans son âme. Sa santé est restée précaire. Pâle et penchée vers la terre, comme un lis brisé sur sa tige, elle voit approcher la mort, non-seulement avec résignation, mais avec complaisance; sa piété un peu mystique lui montre comme rémunération de ses peines la réunion dans le sein de Dieu avec celui qu'elle ne cesse de pleurer, quoiqu'en larmes moins amères. — Sa beauté n'a jamais été plus frappante; déjà elle semble avoir emprunté aux anges qui l'attendent ce long regard humide et doux qui contient tant d'indulgence, tant de pitié, tant d'amour. Depuis quelques

17.

mois, un vermillon plus vif se dessine parfois sur la pâleur diaphane de ses joues et complète une physionomie céleste, dont les enfants même sont extasiés; mais Odille ne peut regarder son amie sans se troubler; elle sait combien ce nouveau symptôme alarme les médecins. Au moment où nous traçons ces lignes, en janvier 1830, ils annoncent comme infailliblement prochaine la délivrance d'Euphémie d'un monde où elle a tant souffert.

Elle a vu bénir dans la chapelle de son couvent le mariage du jeune duc de Bauréal, fils du marquis de Serdobal, avec Juana d'Amézaga. La cérémonie achevée, elle a remis à la nouvelle duchesse les boucles d'oreilles de Mme de Romignière, en invoquant sur la tête des deux époux les bénédictions de la protectrice de Romuald. Cette union, qui réunissait sa famille à celle de Bauréal, lui a causé le plaisir le plus vif qu'elle fût capable d'éprouver; elle rêve pour l'avenir le mariage d'Henri de Bliane avec la fille aînée du comte de Kérinthie. La petite Euphémie et ses parents sont d'accord avec elle pour le souhaiter vivement.

Le vicomte, devenu marquis de Bliane par la mort de son père, trouve un bonheur tranquille et solide au milieu de son doux intérieur. Henri, dans lequel il s'obstine à trouver une ressemblance avec Romuald qu'aucun autre n'admet, fait sa joie et sa fierté;

M. de Bliane réside habituellement à Paris : la place de cour où il à succédé a son père, l'éducation de son fils, et les soins assidus qu'il rend à Euphémie l'y retiennent; cependant il passe tout le temps des vacances à Sommercourt, légué par Romuald à Henri; c'est là surtout qu'il aime à l'entretenir de son ami, qu'il se plaît à retracer les vertus de ce cœur si bien apprécié par son tendre dévouement, à le donner pour modèle à son fils et à l'encourager à l'imiter.

La cellule d'Euphémie réunit souvent Mmes de Kérinthie, de Bliane et de Serdobal; les duchesses de Bins et de Montemort y viennent aussi chercher cette brillante princesse de Lispona si regrettée du monde où elle ne compte maintenant que des admirateurs; la recluse qu'elles y trouvent console leur cœur et charme leur esprit.

La bonne Mme Augustine, écartée par Euphémie au moment où elle s'était décidée à entrer au couvent, revint à tire-d'aile dans l'espoir d'empêcher ce qu'elle qualifiait d'un si affreux sacrifice; elle ne pouvait admettre la pensée de voir s'ensevelir dans un cloître, avant sa vingt-troisième année accomplie, une personne si grandement douée de beauté, de grâces, de vertus, d'esprit, réunissant tous les charmes, et si hautement placée dans la vie sociale; mais ses efforts échouèrent, et trouvant sa belle sœur calme, soumise

à son malheur, et complétement décidée, elle cessa de manifester son opposition. Toutefois le séjour de Paris lui étant devenu insupportable, elle l'a quitté pour l'Italie et semble préférer Florence.

Les soins du comte de Kérinthie n'ont pu suffire à conserver sa mère; elle est morte en le bénissant, aussi bien qu'Odille et leurs trois enfants; la naissance d'un petit-fils a été sa dernière joie dans la vie.

La duchesse de Bauréal, réduite par le testament de son mari à un revenu modeste quoique suffisant, ne songea pas à diminuer sa dépense : persuadée que le duc de la Guerche s'empresserait de lui offrir sa main; mais sous prétexte des convenances il s'éloigna, il cessa de venir chez elle dès qu'elle fut veuve. L'année n'était pas révolue, qu'elle apprenait son mariage avec Gertrude de Serdobal. Sans perdre son temps à s'en affliger, elle se mit en quête d'un autre époux. Sa grande beauté lui attira beaucoup d'hommages; mais elle les recherchait trop avidement pour les conserver longtemps. Sa réputation se perdait, tandis que ses dettes s'augmentaient. La vicomtesse de Jouteville fut une des premières à l'abandonner et à lui refuser la révérence, en se plaignant amèrement d'avoir été presque compromise par sa liaison avec elle et d'avoir eu la bonhomie de croire à l'honnêteté de *cette femme*, selon son expression dédaigneuse. — Tombée dans la détresse, l'embarras de ses affaires entraîna Mme de

Bauréal à mettre les restes de sa beauté au service des intrigues politiques; elle a achevé d'y perdre toute considération, sans réussir à améliorer sa position pécuniaire. Après avoir couru l'Europe, elle vient de s'embarquer pour l'Amérique; si elle ne peut réussir à renouveler le procès déjà jugé contre elle, elle implorera le secours de la mère qu'elle a si durement outragée : en tout cas, elle évitera les créanciers dont elle est harcelée.

Les crêpes de la princesse Kraminska ne résistèrent pas longtemps aux séductions de Paris; l'hiver de 1821 l'y vit tenant un grand état et fort à la mode; sa vie aventureuse a rencontré de nouveaux épisodes. Toutefois, depuis deux ans, elle est fixée sur les rives du lac de Côme; le docteur Dubreuil, remarque-t-on, y parle tout à fait en maître, et les Russes, peu indulgents aux faiblesses polonaises, assurent que la princesse l'a épousé secrètement.

Le marquis de Serdobal a renoncé depuis longtemps à la carrière diplomatique pour s'occuper de ses affaires et de celles de son fils, — Humbert, héritier des biens de la maison de Bauréal; il réside souvent en province, où il jouit d'une grande considération et exerce une salutaire influence, aussi bien que dans la Chambre des pairs, dont il est un des membres les plus distingués.

La plupart des personnages secondaires que nous

avons rencontrés sur notre route traversent la vie sans événements remarquables.

Le prince Doria, devenu très-goutteux, demande souvent assistance au soleil de Gênes pour l'aider à surmonter l'hiver; il partage le reste de l'année entre Paris et Florence; l'affection paternelle qu'il porte à Euphémie ne s'est point démentie.

Le comte de Rouville, après avoir rempli plusieurs missions, sollicite une ambassade à laquelle il assure avoir des droits incontestables; il est resté fort lié avec Odille, et professe pour elle la plus grande admiration et la plus tendre vénération.

La duchesse de Soissons donne des bals et sert de mannequin aux plus extravagantes toilettes d'Herbaud. Sous le beau nom dont elle est décorée elle a conservé tous les sentiments de parvenue. Son mari, toujours parfaitement insignifiant, est gouverné par elle.

La vicomtesse de Jouteville continue à être fort recherchée dans les salons les plus élégants de Paris. Malgré sa perversité naturelle, une agréable facilité de caractère, un grand savoir-vivre, beaucoup d'usage du monde, et même un certain esprit de conduite, résultat d'une parfaite insensibilité, qui lui a toujours fait éviter les éclats et la maintient en dehors des grands scandales, lui conservent la bienveillance de la haute société; elle n'est ni aimée, ni considérée de personne, mais elle est accueillie de tous. Les salons

du grand monde sont sa patrie, on est accoutumé à l'y voir, à s'amuser de sa spirituelle malice, elle y donne du mouvement; si elle en disparaissait, on ne la regretterait pas, mais elle manquerait.

Mme de Sainte-Éloi vit encore; elle attend toujours avec impatience la visite annuelle des Bliane à Sommercourt, pour parler de Romuald et d'Euphémie.

Le bon abbé Rousseau s'est endormi doucement dans le sein de Dieu, emportant dans la tombe la satisfaction de voir prospérer sous les soins du marquis de Serdobal les établissements fondés par Mme de Romignère.

Jacques a succédé au vieux Dumont comme concierge du château de Bauréal.

FIN.

TABLE

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.



PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

